

IN LIBRO VERITAS

*Émile Chevallier*

*La Capitaine*



– Collection Romans / Nouvelles –

Retrouvez cette oeuvre et beaucoup d'autres sur  
<http://www.inlibroveritas.net>

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.



# Table des matières

<b>La Capitaine</b> .....	<b>1</b>
Dédicace.....	3
<u>LA CAPITAINE</u> .....	4
<u>LE MASQUE DE SOIE</u> .....	5
<u>PROLOGUE – LA FUITE</u> .....	6
<u>PREMIÈRE PARTIE – DANS LA NOUVELLE ÉCOSSE</u> .....	14
<u>I – LA CATASTROPHE</u> .....	15
<u>II – LE RESSUSCITÉ</u> .....	23
<u>III – LE COMTE ARTHUR LANCELOT</u> .....	31
<u>IV – AU COTTAGE DE BELLEVUE</u> .....	39
<u>V – LES DEUX RENDEZ-VOUS</u> .....	47
<u>VI – LE DUEL</u> .....	54
<u>DEUXIÈME PARTIE – LES REQUINS DE L'ATLANTIQUE</u> .....	63
<u>I – MADAME HARRIET STEVENSON</u> .....	64
<u>II – L'ENLÈVEMENT</u> .....	72
<u>III – LES REQUINS DE L'ATLANTIQUE</u> .....	79
<u>IV – A BORD DU REQUIN</u> .....	87
<u>V – REQUINS CONTRE ANGLAIS</u> .....	95
<u>TROISIÈME PARTIE – ANTICOSTI</u> .....	106
<u>I – L'ILE D'ANTICOSTI</u> .....	107
<u>II – LA BAIE AU RENARD</u> .....	113
<u>III – BERTRAND DU SAULT</u> .....	122
<u>IV – MADAME STEVENSON ET LE COMTE ARTHUR             LANCELOT</u> .....	130
<u>QUATRIÈME PARTIE – LANCELOT ET GRANDFROY</u> .....	139
<u>I – LE SECRÉTAIRE PARTICULIER</u> .....	140
<u>II – MONSIEUR DU SAULT</u> .....	148
<u>III – LES FIANCÉS</u> .....	155
<u>IV – CLOTILDE DE GRANDFROY</u> .....	163

# La Capitaine

**Auteur :** Émile Chevallier

**Catégorie :** Romans / Nouvelles

Dédicace.

Prologue.

PREMIÈRE PARTIE

DANS LA NOUVELLE-ÉCOSSE

I.–La Catastrophe.

II.–Le Ressuscité.

III.–Le Comte Arthur Lancelot.

IV.–Au cottage de Bellevue.

V.–Les Deux rendez-vous.

VI.–Le Duel.

DEUXIÈME PARTIE

LES REQUINS DE L'ATLANTIQUE

I.–Madame Harriet Stevenson.

II.–L'Enlèvement.

III.–Les Requins de l'Atlantique.

IV.–A bord du Requin .

V.–Requins contre Anglais.

TROISIÈME PARTIE

ANTICOSTI

I.–L'Ile d'Anticosti.

II.–La Baie au renard.

III.–Bertrand du Sault.

IV.–Madame Stevenson et le comte Arthur Lancelot.

QUATRIÈME PARTIE

LANCELOT ET GRANDFROY

I.–Le Secrétaire particulier.

II.–Monsieur du Sault.

III.–Les Fiancés.

IV.–Clotilde de Grandfroy.

*Licence : Domaine public*

# Dédicace.

A M. JULES LECOMTE

Chroniqueur du Monde illustré .

Vous avez bien voulu, mon cher confrère, accepter la dédicace de ce livre ; je vous en remercie sincèrement, car il ne sera un moyen de payer une partie de la dette de gratitude que j'ai contractée envers vous.

Mais soyez assuré que je ne me considère pas comme quitte, et que, toujours, je conserverai, avec l'appréciation de vos éminentes qualités, le souvenir de cette précieuse bienveillance que vous mettez si généreusement au service de tous les artistes.

H.—EMILE CHEVALIER.

Châtillon—sur—Seine (Côte—d'Or), août 1862.

# LA CAPITAINE



# LE MASQUE DE SOIE

# PROLOGUE – LA FUITE

Les deux époux restèrent seuls.

Durant ce dernier repas de chasse, où il devait dire adieu aux aimables folies de la jeunesse, suivant son expression, M. de Grandfroy avait fait des libations inaccoutumées.

Ses yeux étaient rouges, son teint animé, ses lèvres ardentes.

Il quitta son cigare, le jeta au feu, et, s'établissant sur le canapé où Clotilde travaillait à une tapisserie :

–Palsembleu ! ma chère, lui dit-il, vous êtes ravissante, ce soir.

Jamais je ne vous vis si belle ; les lys et les roses de votre visage effacent les fleurs les plus parfumées ; je me sens rajeuni à cet aspect adorable, et je voudrais n'avoir que vingt ans pour jouir de la charmante perspective d'un demi-siècle à passer près de vous.

Avec ces paroles de goût équivoque, et ponctuées d'un regard dont la signification n'était guère douteuse, M. de Grandfroy se pencha vers Clotilde, et essaya de lui dérober un baiser.

Mais la jeune femme fit un mouvement dans le sens opposé, et le baron, perdant son équilibre, roula du canapé vers le garde-feu.

Madame de Grandfroy dissimula un sourire méprisant derrière son ouvrage.

Son mari se releva bravement en s'écriant :

–Palsembleu ! j'ai failli tomber ! Ces diabesses de nouvelles inventions–et du bout du pied il frappa le canapé–sont tellement étroites et peu profondes, qu'on n'y peut tenir à l'aise. Parlez–moi des sofas, des bons et spacieux fauteuils comme il y en avait jadis. Ah ! dans notre temps, en 17... Mais il se reprit, comme si cette réminiscence lointaine lui paraissait inopportune :

–C'est–à–dire, enfin, quand j'étais à mon printemps. Alors on se disputait mon coeur ; c'était la duchesse de L..., la marquise de B..., la petite vicomtesse de R..., une délicieuse créature ! Ah ! oui ; elle vous ressemblait, ma chère. J'étais difficile, pourtant, oh ! très–difficile : on

m'avait tant gâté ! croiriez-vous que j'ai fait attendre un an la princesse de P..., et que la présidente D... est morte de chagrin parce que je lui tenais rigueur. Ce n'est pas qu'elle manquât d'attraits, la présidente ! Palsembleu ! on se l'arrachait à la cour où elle avait ses petites entrées. Grands yeux noirs assassins, nez à la Roxelane, carnation qui faisait pâlir la palette de M. Boucher ; fossette au menton, et une bouche ! Oh ! ma toute belle, une bouche à la vôtre seulement comparable !

Pour confirmer sans doute la justesse de la comparaison, le baron de Grandfroy, qui s'était replacé près de Clotilde, lui passa sournoisement un bras autour de la taille et l'attira à lui.

– Ah ! monsieur, vous êtes inconvenant ! dit la jeune femme en se dégageant.

– Inconvenant ! ma chère, moi, votre mari ?

– Permettez que je me retire dans mon appartement.

– Un moment, un moment, ma diva. Causons un peu ! Que diable, vous êtes plus sauvage et plus prude qu'au sortir du couvent ! Dirait-on jamais qu'il y a un an que vous êtes mariée ?

Et il lui prit la main.

– Laissez-moi, monsieur, laissez-moi, je vous prie ! dit Clotilde d'un ton suppliant.

– Vous laisser ! fit le baron en lui roulant des yeux qui voulaient être tendres et n'étaient que lubriques ; vous laisser ! Mais si je vous laissais, vous diriez que je suis le plus grand sot du monde, et vous auriez mille fois raison. Allons, rasseyez-vous, mon ange, et faisons la causette comme de bons époux. Eh ! je ne suis ni aussi vieux, ni aussi cassé que j'en ai l'air. Demandez à nos amis : à peine pouvaient-ils me suivre à la chasse, aujourd'hui. Et soyez sûre que si je renonce à ce plaisir, ce n'est point par impuissance : c'est afin de vous consacrer désormais tous mes instants ! Nous autres hommes nous n'avons point d'âge, voyez-vous, et tant que nous possédons de la vigueur, ô souveraine des Grâces...

Tout en parlant, M. de Grandfroy s'efforçait d'amener doucement la jeune femme sur ses genoux. Clotilde se laissa d'abord rapprocher sans trop de résistance ; mais dès qu'elle découvrit le dessein du baron, elle recula précipitamment.

Il la retint avec force.

–Vous me faites mal ! vous me brisez les doigts ! dit–elle.

–Oh ! la petite folle, la petite folle, prononça–t–il en riant et en allongeant son autre main pour la ressaisir par la ceinture.

–Je vous dis que vous me faites mal, et je vous ordonne de me lâcher ou j'appelle vos gens, s'écria Clotilde irritée.

Ses sourcils s'étaient froncés et elle tendait le bras vers le cordon d'une sonnette. Le baron profita de ce qu'elle avait détourné la tête pour l'étreindre brusquement, l'enlever du parquet et la placer sur ses genoux.

Avant qu'elle fût revenue de sa surprise, il avait imprimé un chaud baiser sur l'épaule nue de la jeune femme.

Elle bondit sous ce baiser comme sous une brûlure, et se précipita au milieu du salon.

–Ah ! monsieur, vous êtes ignoble et lâche ! proféra–t–elle avec un accent d'horreur et de dédain intraduisible.

Mais, enflammé par la luxure, le baron se leva et courut après elle.

C'était un homme de soixante–cinq à soixante dix ans, petit, maigre, bilieux, cacochyme ; une figure de casse–noisettes, montée sur des membres grêles, courts, dont toute la personne offrait le type de l'ancien roué de la Régence, usé, perclus par les excès encore plus que par l'âge, et réduit à l'état de satyre impotent.

–Vraiment, ma belle, balbutia–t–il entre des hoquets, en trébuchant ; vraiment, vos drôleries passent les bornes ! Pour une péronnelle de votre espèce, vous jouez trop à la reine.

Clotilde se retrança derrière un guéridon, et, s'armant d'un sucrier, elle s'écria :

–Je vous jure que si vous faites encore un pas, je vous brise cette porcelaine sur la tête !

Déjà grande de taille, malgré ses seize ans à peine accomplis, bien faite, les traits agréables, d'une régularité antique, quoique un peu durs, notamment quand la passion l'excitait, Clotilde était magnifique à voir dans cette attitude. L'ivresse prêtait au vieux podagre une ardeur dont il n'était plus coutumier depuis longtemps. Cependant, il n'osa point avancer.

–Encore une fois, monsieur, je vous en conjure, laissez–moi m'en aller, reprit la jeune femme en adoucissant le timbre de sa voix.

–Non, répondit–il sèchement, non, vous ne vous en irez pas ainsi.

Pendant une année, j'ai joué le rôle de niais ; c'est assez. Il faut que cela finisse. Imaginez-vous, madame, que je vous ai épousée par amour platonique ? que je vous ai constitué cinquante mille livres de rentes pour passer ma vie à vous admirer comme on admire une peinture ou pour faire généreusement cadeau de vos charmes à mes amis...

–Monsieur ! exclama Clotilde blessée jusqu'au fond du coeur par ce trait, vous êtes indigne...

–Ta, ta, ta, des grands mots !

–Oui, vous êtes indigne du titre de gentilhomme. Vous traitez votre femme comme une courtisane, c'est infâme !

–Ma femme ! mais est-ce que vous l'êtes, ma femme ? ricana-t-il. Nous sommes mariés, voilà tout.

–Eh ! que m'avez-vous promis en nous mariant ?

–Bah ! des promesses qui n'en sont pas.

–Si vous oubliez, monsieur, moi je n'oublie pas. Vous m'avez épousée contre mon gré ; j'en aimais un autre...

–Madame ! ... tonna M. de Grandfroy.

–Je vous répète, dit-elle froidement, en scandant les syllabes, je vous répète que j'en aimais un autre.

Je vous le déclarai, espérant que vous abandonneriez vos prétentions et m'aideriez à déjouer les projets de ma belle-mère qui me sacrifiait à son avarice, à sa jalousie : car je vous croyais noble, je vous croyais homme de coeur, M. le baron. Mais je me trompais ! ah ! je me trompais terriblement, ajouta-t-elle avec un soupir ; oui, je me trompais. Loin de vous désister, vous vous êtes ligué avec mes ennemis. Vous m'avez arraché mon consentement ; que dis-je, vous l'avez surpris... et vous m'aviez juré, juré devant Dieu, de me traiter comme votre fille...

–Palsembleu, vous êtes plaisante, madame, on se marie pour avoir des filles, et non pour posséder une femme-fille !

Il accompagna ce pitoyable jeu de mots d'un bruyant éclat de rire.

Clotilde haussa les épaules.

–Eh bien, dit-elle d'un ton provocateur, j'ai votre parole, monsieur, et je vous obligerai à la tenir si vous ne le voulez pas.

–Il ferait beau voir ! riposta-t-il, en marchant sur la jeune femme.

–N'allez pas plus loin, monsieur ; ne me défiez pas ! dit-elle en

brandissant le sucrier.

–A vaincre sans combat, on triomphe sans gloire ! répliqua gaillardement le baron, qui avait recouvré sa hardiesse.

Et il se jeta vers le guéridon.

Mais, par malheur, ses pieds heurtant un tabouret, il tomba étendu tout de son long.

Clotilde saisit cette occasion pour quitter le salon, et gagna son appartement.

–Je me passerai de vous. Maria, dit–elle à sa camériste qu'elle rencontra dans le vestibule, et qui se disposait à l'accompagner pour l'aider à faire sa toilette de nuit.

En entrant dans sa chambre à coucher, elle s'enferma, s'enfonça dans un fauteuil devant la cheminée, où pétillait un bon feu de hêtre, et se mit à réfléchir.

Bientôt on frappa à la porte.

–Ah ! mon Dieu ! dit–elle en fureur, il me poursuivra donc jusqu'ici !

–C'est moi, Clotilde, je ne vous tourmenterai pas, je veux seulement vous souhaiter le bonsoir, dit la voix du baron à travers la serrure.

–Je ne puis ; je suis couchée, répondit–elle.

Monsieur de Grandfroy insista.

Elle garda le silence ; et, après quelques minutes de supplications et de menaces, elle eut le plaisir de l'entendre partir en grommelant des injures.

–Ah ! cette situation n'est plus tenable ; il la faut rompre ! s'écria la jeune femme en ensevelissant sa tête dans ses mains. Demain, j'aviserais, et si ma belle–mère ne me veut point recevoir, eh bien, j'irai à Paris ; j'y travaillerai pour vivre. Mais rester davantage dans cet enfer, non, mille fois non ! Pourtant, il m'en coûtera de délaisser ces deux chers petits enfants du baron. Ils sont si jeunes, si intéressants ! l'aîné surtout qui commence à parler... Ah ! que leur mère a dû être malheureuse ! Morte, après trois ans de mariage ! Pauvre femme, je suis certaine que c'est ce misérable qui l'a tuée par ses hideuses brutalités. Ah ! pourquoi une marâtre m'a–t–elle vendue à lui ! Pourquoi ai–je ajouté foi à leurs mensonges ! Pourquoi, lasse de leurs obsessions, ai–je prononcé ce oui fatal ? ... Mais comme il fait froid ici ! Est–ce que Maria aurait oublié de fermer la fenêtre ? Je sens

un courant d'air...

En murmurant ces paroles, Clotilde se leva et se dirigea vers la croisée.

Aux premiers pas, son pied cria sur un corps friable...

–Tiens, dit-elle, on a cassé un carreau. Cette chambre est remplie de verre. Comment se fait-il que Maria ne l'ait pas remarqué ! On risque de se blesser.

La jeune femme se baissa pour ramasser un fragment de vitre qui gisait sur le parquet, et elle aperçut un objet blanc près des débris de verre.

Elle prit cet objet dans ses mains et l'examina.

C'était une feuille de papier roulée autour d'un petit caillou.

Clotilde développa le papier. Quelques lignes y étaient tracées au crayon.

A peine la jeune femme eut-elle jeté les yeux sur ces lignes, qu'elle tressaillit et changea de couleur.

–L'écriture de Maurice ! fit-elle en serrant le papier dans sa main par un mouvement involontaire, et en regardant, de côté et d'autre, comme si elle avait peur que quelqu'un ne l'épiât.

La pièce était bien close ; il n'y avait personne.

Néanmoins, madame de Grandfroy tira les rideaux des fenêtres et alla s'assurer que la porte était verrouillée.

Puis, elle s'approcha d'une lampe, et, tremblante, elle lut le billet.

Il était conçu en ces termes :

«Je suis ici ; j'attends dans le parc depuis la chute du jour ; j'attendrai toute la nuit, s'il est nécessaire ; je veux vous voir, vous parler... Un signe, j'escalade le balcon, je suis près de vous ; un refus, demain, vous apprendrez ma mort.»

–Maurice ici ! Maurice de retour ! dit Clotilde en joignant ses mains avec autant de joie que d'effroi, après avoir lancé le papier au feu.

Que vais-je faire ? Je ne puis le recevoir ! Si on venait... si on le surprenait dans ma chambre... Mais le laisser dans le parc... par cette température glaciale... Et ce suicide... ce suicide dont il parle... Oh !

non, non, non... Mais je ne suis plus libre... je ne puis plus disposer de mes actions... je suis mariée ! Mariée ! ... le déshonneur ! ...

N'importe ! Maurice est honnête... Je le reverrai cette fois... rien que cette fois... une heure... pas davantage... et nous nous quitterons... pour toujours...

Madame de Grandfroy avait déjà la main sur l'espagnolette de la fenêtre, elle l'ouvrit en frémissant.

Un jeune homme, enveloppé dans un manteau couvert de neige, tomba à ses pieds.

–Clotilde ! s'écria-t-il en lui embrassant les genoux.

–Maurice ! balbutia-t-elle.

–Ah ! continua le jeune homme, je paierais volontiers de mes jours ce moment d'ivresse. Un baiser, ma Clotilde ! un baiser ! Oh ! donne-le moi ! que je respire le parfum de tes lèvres...

–Maurice, dit la jeune femme haletante, relevez-vous, de grâce ! J'ai été folle de vous ouvrir... Ne me faites pas regretter ma faiblesse...

Mais comme il a froid, mon Dieu ! ... Il grelotte... Quelle imprudence aussi... Venir par cette nuit d'hiver... Voyons, mon bon Maurice, laissez-moi fermer la fenêtre et asseyez-vous...

–Quoi ! pas un baiser auparavant ! dit-il en l'inondant de ses regards magnétiques. Vaincue, subjuguée, elle s'inclina languissamment et lui effleura le front.

La croisée fut refermée ; et le jeune homme, entraînant madame de Grandfroy à une causeuse, se coucha devant elle.

–Vous me pardonnez donc, lui dit Clotilde d'un ton bas en enroulant son bras au cou de Maurice, dont le manteau dégrafé avait coulé de ses épaules, et qui apparaissait maintenant en uniforme de lieutenant de marine.

–Si je vous pardonne ! si je te pardonne ! dit-il avec des inflexions caressantes, en renversant sa tête sur les genoux de sa maîtresse et lui jetant aussi les bras autour du col dont il abaissa doucement la tête vers la sienne ; si je te pardonne ! Eh ! ne sais-je pas ta vie, ma pauvre Clotilde ? N'ai-je point appris qu'après t'avoir martyrisée on s'était joué de toi ! qu'on avait fait courir le bruit que j'étais mort, pour te forcer à épouser ce...

–Maurice, ne prononcez pas son nom, je vous en conjure !

–Oui, j'ai appris tout cela, poursuivit le jeune homme. Il était trop tard... tu étais mariée... J'ai souffert ! ... Mais à quoi bon parler des souffrances passées, quand la félicité me verse sa coupe d'ambrosie...

Oh ! qu'ils sont boas, qu'ils sont suaves, tes baisers ! Encore, ma bien-aimée, encore...



–Non, assez... assez... Maurice... épargnez–moi... Si vous m'aimez, respectez–moi !

–Vous épargner ! C'est vrai ! dit le jeune homme en changeant de ton et devenant brusque, c'est vrai, vous avez un mari !

–Maurice ! Maurice ! Oh ! ne me dites pas cela ! ne me rudoyez pas ainsi ; je ne le mérite pas. Je n'ai pas cessé de vous aimer, pas cessé de vous être fidèle.

–Fidèle ! répéta ironiquement le jeune homme.

–Je vous le jure devant Dieu, Maurice ; je n'ai pas cessé un seul instant de vous être fidèle ! s'écria madame de Grandfroy avec un accent qui émut profondément son amant. Jamais, ajouta–t–elle en se faisant un voile de ses longues paupières pour cacher l'éclat qui animait ses pupilles, jamais, depuis que je l'habite, le baron n'a mis le pied dans cette chambre.

Maurice s'était retourné. Il se souleva sur les genoux, pressa la jeune femme éplorée contre son coeur, et, la contemplant avec une tendresse idolâtre :

–Pardonne, je t'aime ! soupira–t–il.

–Oh ! pourvu que vous m'aimiez, que vous m'aimiez toujours, Maurice !

–Toujours ! dit–il en écho.

Et leurs haleines se confondirent

Le lendemain, madame de Grandfroy avait disparu du château de T..., dans la Basse–Bourgogne, où elle résidait avec son mari.

On se perdit en conjectures sur cette disparition subite, qui ne laissa aucune trace, et jamais dans le pays, l'on ne sut ce qu'était devenue la baronne.

# PREMIÈRE PARTIE – DANS LA NOUVELLE ÉCOSSE

# I – LA CATASTROPHE

Halifax, colonie anglaise, dans l'Amérique septentrionale, est une jolie ville de vingt-cinq à trente mille âmes.

Les navires à vapeur, affectés au service trans-atlantique, y font généralement escale, et s'y ravitaillent de charbon, eau, provisions diverses.

Capitale de la Nouvelle-Écosse (péninsule à la pointe est du Nouveau-Monde, et qui offre sur l'Océan un front de deux cent quatre-vingts milles environ d'étendue), Halifax a été bâtie, en 1749, au fond d'une baie, par trois mille huit cents émigrants anglo-saxons, sur l'emplacement d'un poste français célèbre, sous le nom de Chibouctou, dans l'histoire de nos guerres avec la Grande-Bretagne.

Son port est beau, spacieux, commode, mais l'entrée on est encore difficile, quoiqu'on l'ait fort améliorée, dans ces derniers temps surtout.

En 1811, à l'époque où commence notre récit, l'accès de ce port présentait une foule d'écueils redoutés par les marins qui, dans leur langage imagé, l'avaient baptisée l' Avenue du Diable (Old Nick's Avenue.)

On y voyait des rochers énormes, à fleur d'eau, contre lesquels plus d'un vaisseau s'était brisé, et que les légendes terribles rendaient fameux dans tout le golfe de Saint-Laurent.

Construite en bois, à l'exception de la maison du Gouvernement, et d'un très-petit nombre d'habitations particulières, appartenant à des armateurs, la ville faisait déjà un commerce considérable, dont le hareng, la morue et les huiles de poisson formaient les articles principaux. La pêche était donc l'occupation par excellence de ses habitants, qui y consacraient la plus grande partie de leur temps.

La population, y compris la garnison, s'élevait à dix ou douze mille individus. Elle se composait généralement d'Anglais ; mais on y remarquait quelques Canadiens,—descendants de ces malheureux Acadiens qui furent si indignement persécutés par la Grande-Bretagne, à la fin du XVIIe siècle,—et même quelques Français d'outre-mer.

Parmi ces derniers se trouvait une famille riche et très-considérée dans le pays.

Son chef se nommait M. du Sault. Il était arrivé dans la Nouvelle-Écosse, quelque vingt ans auparavant, avec sa femme et deux enfants en bas âge.

Aujourd'hui, Bertrand, l'aîné de ces enfants, était âgé de vingt-deux ans ; Emmeline, sa soeur, en comptait vingt.

Ils vivaient chez leurs parents, dans une belle campagne sur les bords de la mer, à un demi-mille environ d'Halifax.

Jamais frère et soeur ne s'aimèrent plus qu'eux ; jamais natures sensibles ne furent mieux faites pour s'entendre. Toujours ensemble, toujours d'accord, ils n'avaient point de secrets l'un pour l'autre. Ils chérissaient également M. et madame du Sault, qui leur rendaient cette tendresse avec usure.

Cette famille paraissait aussi heureuse qu'on peut l'être en ce monde, et chacun se la proposait pour modèle, chacun enviait sa félicité.

M. du Sault était pauvre en débarquant à Halifax, vers 1792. Ceux-ci disaient qu'il avait fait naufrage, ceux-là qu'il avait été assailli et dépouillé par des pirates ; mais on ne savait à laquelle des deux versions s'arrêter. Quant à lui, il était muet sur ce sujet, laissait volontiers causer les gens, et savait éluder la question quand on l'interrogeait directement.

Depuis lors, il avait fait fortune, une fortune princière, évaluée à plusieurs millions. Prévoyant l'importance que les pêcheries ne tarderaient pas à acquérir, il avait, un des premiers, organisé un établissement sur une vaste échelle, et le succès était venu couronner son entreprise. Plus tard, il acheta du gouvernement britannique des terres à vil prix, les engraisa avec des bancs de poissons en décomposition, que le flux avait jetés sur la côte, et obtint des récoltes merveilleuses.

C'était un homme audacieux, mais éclairé, et sage autant que progressiste.

Bertrand et Emmeline reçurent une éducation excellente et une instruction aussi bonne qu'on se la pouvait alors procurer dans les colonies de l'Amérique septentrionale.

On leur apprit l'anglais, le français, un peu de dessin, un peu de musique, l'histoire et les mathématiques.

Bertrand témoignait du goût pour la marine. A quinze ans, on l'envoya à l'école navale en Angleterre. Il revint, au bout de trois années, avec le grade d'enseigne.

Monsieur du Sault demanda et obtînt qu'il fût placé sur un des navires de la station d'Halifax. De la sorte, le jeune midshipman demeura près des siens, à la grande joie d'Emmeline, que son absence avait plongée dans une mélancolie profonde.

Le service n'est point pénible dans les colonies.

Riche et influent par son père, Bertrand était à peu près le maître de ses actions. Il ne montait guère à bord que pour les revues extraordinaires, et passait tout son temps avec sa soeur.

La journée, ils lisaient ou faisaient de longues promenades, soit à cheval, soit en canot, soit même à pied ; quelques visites et quelques réceptions occupaient leurs soirées.

Ils voyaient peu de monde, mais des personnes choisies ou du moins qui semblaient l'être.

Depuis quelques mois, le nombre de leurs amis s'était accru d'un jeune homme étranger, fort élégant, fort brave, fort aimable, dont la présence avait révolutionné Halifax et tourné la tête à la plus charmante moitié de ses habitants.

Cavalier accompli, il parlait avec une facilité égale l'anglais et le français. On ignorait son origine ; mais à ses avantages personnels, il joignait des revenus fabuleux, s'il en fallait juger par ses prodigalités, et nul ne songeait à lui faire un crime du mystère dont il enveloppait son existence.

N'avait-il pas, d'ailleurs, ses entrées à l'hôtel du Gouvernement ? n'était-il pas cousin du secrétaire particulier de sir George Prévost, qui, lui-même, l'avait présenté à la haute société civile et militaire de la Nouvelle-Écosse ? Et sir George Prévost était gouverneur-général, c'est-à-dire vice-roi de la colonie. Ce mortel fortuné se faisait appeler le comte Arthur Lancelot, nom qui pouvait être anglais, comme il pouvait être français.

Le comte Arthur Lancelot s'était donc lié avec la famille du Sault ; et si les jeunes misses à marier jalousaient furieusement Emmeline, les jeunes dandys d'Halifax en voulaient sérieusement au comte Arthur de ses préférences pour Bertrand, «après tout un maudit Français dénationalisé (a damn'd denationalized French-man) ,» disaient-ils.

Cependant, Arthur Lancelot n'avait pas à une résidence fixe. Il voyageait beaucoup, paraissait et disparaissait subitement. On l'avait épié ; on avait

cherché à savoir où il allait, d'où il venait. Peines perdues. A bout de perquisitions, ses envieux assuraient, sous le sceau du secret, que c'était un espion du gouvernement anglais, qu'il surveillait les États-Unis, avec lesquels la Grande-Bretagne était alors en hostilités, et qu'il avait établi provisoirement son quartier général dans la capitale de la Nouvelle-Écosse.

Malgré ces rumeurs, et bien d'autres, que nous nous abstiendrons de reproduire, aucun des colons ne pouvait se flatter d'avoir des renseignements exacts sur le comte Arthur, quoique les plus notables courtoisassent avidement ses faveurs. Lorsqu'il habitait Halifax, c'était à qui l'aurait à dîner, en soirée, à qui pourrait se vanter, le lendemain, de l'avoir possédé pendant une heure. On copiait sa mise, sa tournure, ses manières ; on se disputait ses bons mots. Le journal de la localité, la Nova-Scotia, lui consacrait régulièrement une colonne, chaque semaine, dans ses Weekly Reports.

Enfin, il était, dans ce petit coin du Nouveau-Monde, ce que le beau Brummel fut un peu plus tard à Londres.

Vers la fin de mai 1811, pendant une absence du comte Arthur, le repos de la famille du Sault fut tout à coup troublé par une de ces catastrophes épouvantables, toujours suspendues sur nos têtes, et qui nous frappent sans pitié, alors que, pleins de quiétude pour le présent, d'espérance pour l'avenir, nous nous abandonnons sans crainte, sans appréhension, au bonheur de vivre en répandant le bien et la paix autour de nous.

Bertrand tomba subitement malade.

Ce fut une maladie étrange, rapide, qui le paralysa dès sa première atteinte, confondit la science entière des plus vieux chirurgiens de marine, et mit au défi les soins empressés dont on entoura le jeune homme.

Le lendemain, il ne pouvait plus parler, plus bouger ; le jour suivant, il était raide, insensible, glacé.

Les médecins déclarèrent à ses parents qu'il avait cessé d'exister.

Je n'essaierai point de peindre la douleur de ces derniers. Elle fut immense. Emmeline fut prise d'une attaque de nerfs qui mit ses jours en danger, et sa mère faillit devenir folle.

Avant l'ensevelissement, M. du Sault voulut que le corps fût soumis à un nouvel examen. D'autres praticiens furent mandés. Leur rapport ne se

rapporta que trop, hélas ! avec le premier. Bertrand était mort : la vie était éteinte depuis plus de vingt-quatre heures.

Le jeune homme avait conquis l'estime ou l'affection de tous ceux qui le connaissaient ; un concours immense de citoyens accompagna ses restes au cimetière.

La plupart des assistants avaient le visage baigné de larmes. Seul de sa famille à l'enterrement, car il n'est pas d'usage, parmi les Anglais, que les femmes suivent les convois funèbres, M. du Sault ne pleurait pas ; mais ses yeux secs, rougis, ses traits altérés disaient assez la violence du chagrin qui rongait son cœur.

Bertrand fut inhumé, d'après les rites de l'église catholique, dans laquelle il avait été élevé.

Sur la fosse, le prêtre dit l'office des trépassés ; puis, tour à tour, et lentement, les amis du jeune homme aspergèrent d'eau bénite son cercueil, le jonchèrent de couronnes d'immortelles, et le fossoyeur arriva avec sa bêche, innocent outil qui, dans ses mains, devient le plus sinistre des instruments.

Déjà le cimetière se vidait ; déjà ceux qui avaient pris part aux obsèques perdaient leur air grave et recueilli, et s'entretenaient complaisamment des qualités et des défauts du défunt.

Et, pelletée par pelletée, la terre, la froide terre, tombait, s'entassait avec un bruit sourd, caverneux, monotone, sur le corps du malheureux Bertrand.

Un quart d'heure après, un petit tertre et une croix de bois noir marquaient seuls la place où il gisait. Le comte Arthur Lancelot arriva dans la soirée de ce jour à Halifax.

On lui apprit la lin prématurée du fils de M. du Sault.

Cette nouvelle le frappa comme un coup de foudre. Il pâlit, chancela, et serait tombé si on ne l'avait soutenu. Mais cette révolution passa, en apparence, avec la rapidité de l'éclair. Le comte se remit de son émotion, causa un moment de Bertrand, comme d'un ami sincère dont la perte l'affligeait vivement, sans toutefois le désespérer, et il regagna la maison qu'il occupait dans la ville.

Chez lui, sa douleur éclata encore ; elle y éclata avec une véhémence navrante. Il s'arracha les cheveux, se tordit les mains, se roula sur le parquet, poussa des cris déchirants, jusqu'à ce que des larmes abondantes

vinssent le soulager. Calmé par cette rosée salubre, Arthur Lancelot sortit, il se fit conduire au cimetière, tomba à genoux sur la tombe de Bertrand et pria longuement.

Le crépuscule étendait ses ombres sur Halifax, quand il se releva.

Il était en proie à une excitation fiévreuse.

–C'est décidé, murmura-t-il ; il faut que je le voie... Cette nuit...

Oui, cette nuit...

Et il quitta le cimetière après avoir minutieusement observé les lieux et s'être assuré qu'il pourrait les reconnaître, même au milieu des ténèbres.

De retour à son logis, il sonna.

Un homme d'une corpulence énorme et le visage couturé de balafres, qui le rendaient hideux, parut en faisant le salut militaire.

–Oui, maître, dit-il.

–Samson, lui commanda le comte, tu m'accompagneras cette nuit.

–Oui, maître.

–Tu te muniras d'une lanterne sourde.

–Oui, maître.

–De pelles et de pioches.

–Oui, maître.

–Est-ce tout ? ... Voyons... Non, nous aurons encore besoin de cordes.

–Oui, maître.

–C'est bien.

–Oui, maître.

–Va !

–Oui, maître, répondit le serviteur évoluant sur les talons avec la précision d'un vieux troupier.

–Ah ! se ravisa le comte, à minuit tu frapperas à ma porte.

–Oui, maître.

Ces deux mots, changés quelquefois en «non, maître,» étaient les seuls qu'on eût jamais entendus sortir de la bouche de Samson. Aussi les curieux, qui avaient tenté de le séduire, pour en tirer quelques informations sur le comte, disaient-ils que c'était un automate ambulante. Ses pas étaient, du reste, toujours comptés, toujours mesurés ; ses mouvements avaient la régularité d'une horloge ; sa voix conservait toujours la même inflexion. C'était une note brève et sèche, laquelle fatiguait, irritait l'oreille par son



uniformité. Jamais on n'avait vu Samson en colère. Cependant, il ne laissait pas facilement approcher du comte. Plus d'un indiscret, plus d'un importun avaient été méthodiquement appréhendés au corps par l'Hercule et aussi méthodiquement lancés à cinq, dix, quinze ou vingt pas, suivant le degré d'ennui qu'ils avaient causé audit Samson. Les larmes lui étaient étrangères ; le rire lui était inconnu. D'émotion, il ne paraissait pas susceptible. C'était une surface de bronze qui ne laissait rien percer de ce qui s'agitait derrière.

Le comte n'avait pas d'autre domestique attitré. Quand il demeurait à Halifax, il louait un laquais et un cocher pour sa voiture, un groom et un valet d'écurie pour ses chevaux. Mais ces gens vivaient au dehors, et il leur était défendu de se présenter à l'appartement du jeune homme.

Comment se nourrissait-il ? on l'ignorait. Quand il rendait un dîner, c'était à l'hôtel.

Samson le suivait partout, l'attendait à la porte des maisons où il avait affaire, et rarement se trouvait-il à plus de cent pas de lui.

A minuit sonnant, il heurta trois coups à la porte du comte.

–C'est bien, j'y suis, répondit celui-ci.

Et il ouvrit.

–As-tu les instruments ? dit-il.

–Oui, maître.

–Prends aussi des pistolets.

–Oui, maître. Samson fit trois enjambées dans la chambre, ramena ses pieds en équerre, et décrocha une paire de pistolets d'arçon pendus dans une panoplie à la muraille.

–Es-tu prêt ? dit Arthur Lancelot.

–Oui, maître.

Ils descendirent dans la rue.

Tout était noir, silencieux.

On n'entendait que les lointains gémissements de la mer sur les grèves sablonneuses.

Les deux hommes furent bientôt au cimetière, situé aux portes de la ville.

En approchant, ils perçurent des sons de voix, et distinguèrent une faible lumière qui semblait voltiger au milieu des arbres dont les tombeaux sont ombragés.

–On dirait un feu follet, murmura le comte qui n'avait pas desserré les dents pendant tout le trajet.

–Oui, maître.

–Mais, vois–tu ces ombres qui remuent là–bas ?

–Oui ; maître !

–Ah ! je parierais que ce sont quelques misérables étudiants on médecine, qui pour avoir un cadavre profanent la sépulture... Qu'est–ce que cela ?

Un cri de frayeur s'était élevé du cimetière et un spectre se dressait au milieu.

Trois ou quatre individus, fuyant à toutes jambes, passèrent presque aussitôt près de Lancelot et de son domestique.

Le spectre avait l'air de marcher sur eux.

–C'est extraordinaire, dit Arthur. Mais tu n'as pas peur ?

–Non, maître.

Ils entrèrent dans le lieu saint. L'apparition s'était évanouie, comme, si elle était rentrée soudainement en terre.

Samson alluma sa lanterne et ils s'avancèrent vers la tombe de Bertrand.

La fosse était découverte ; elle était vide !

–Mon Dieu ! ces jeunes gens, ces résurrectionnistes [En Amérique on nomme ainsi les étudiants qui déterrent en cachette les cadavres, pour les faire servir à leurs étude» médicales.] auraient–ils emporté le cadavre, pour le disséquer ! s'écria Lancelot avec une expression d'angoisse.

–Non, maître.

Et Samson montra, avec sa lanterne, un corps enveloppé d'un suaire, étendu dans des touffes de hautes herbes.

## II – LE RESSUSCITÉ

L'habitation de M. du Sault se composait d'un gros pavillon carré, bâti à la cime d'un cap énorme, que battaient incessamment les flots de la mer.

Ce pavillon avait trois étages, couronnés par une terrasse, du haut de laquelle se déroulaient des tableaux sublimes ou charmants. Ici, l'Océan avec toutes ses grandeurs, ses abîmes, ses mystères, sa vie prodigieuse, mais à peine soupçonnée, l'Océan avec ses infinis horizons ; là, des campagnes nouvellement ouvertes à l'industrie humaine, et déjà fécondées par son travail ingénieux, égayées par ses maisons, ses troupeaux ; plus loin de sombres forêts vierges encore, que le pied de l'homme civilisé ne foula jamais ; à droite une côte découpée et tailladée comme de la dentelle qui serpente, blanche ligne de démarcation, entre le bleu foncé des eaux et le vert éblouissant des prairies salines ; à gauche, la ville d'Halifax, avec son port plein de mouvement, sa forêt de mâts, les rochers pittoresques et les forts qui la défendent, les vastes entrepôts, les chantiers, présages certains d'un florissant avenir, les édifices publics dont elle s'enorgueillit déjà, les beaux massifs d'arbres desquels on lui a fait une ceinture, et la gracieuse colline qui l'abrite contre les froides haleines de la bise.

Où que vous vous tourniez, sur la terrasse de M. du Sault, le spectacle enchantait.

La maison était construite, sur fondations en pierre de taille, avec des briques rouges, striées de filets blancs, qui lui donnaient un air de fête et conviaient le voyageur fatigué à s'y venir reposer. On arrivait au premier étage par une double rangée d'escaliers formant à leur sommet un perron, sur lequel quatre colonnes en marbre vert servaient d'assises à un balcon, placé au deuxième étage.

Le reste de la façade était tout uni.

Devant cette façade se déployait une pelouse, arrosée par un jet d'eau et entourée d'une haute grille en fer qui enveloppait aussi, dans son corset, plusieurs bâtiments adjacents : une belle métairie, avec ses écuries, ses granges, ses cour et basse-cour, son pigeonnier, tout son matériel

d'exploitation ; puis l'établissement de pêcherie de M. du Sault, consistant en une série de hangars et séchoirs en bois qui n'avait pas moins d'un quart de mille de longueur.

La métairie et la pêcherie se trouvaient entre la villa et Halifax ; mais, de l'autre côté, s'étalait un parterre délicieux, suivi d'un parc immense, longeant la mer où il baignait son pied.

Un ruisseau, dérivé de son cours naturel, l'arrosait par cent festons capricieux et lui communiquait une fraîcheur avidement recherchée pendant les ardeurs de l'été.

Quelques kiosques, tapissés de lierre, liserons, clématites et autres plantes grimpantes, s'enchâssaient ça et là dans le parc, soit sur le bord du ruisseau, soit sur une haute falaise, dominant l'Atlantique.

Dans ces kiosques, tantôt sous les ombrages, au concert de mille oiseaux aimables, tantôt sur la roche nue, aride, au formidable solo de l'Océan dont les fureurs rejaillissaient, en blanche écume, jusque sur eux, que de douces et rapides heures Bertrand et Emmeline avaient coulées ! Que de projets d'avenir, de bonheur ils avaient fait éclore et miroiter au souffle de leur vive imagination, comme ces bulles de savon que les écoliers lancent en jouant dans l'air !

Autant en emporte le vent, mais autant en retrouve notre esprit quand il est jeune, enflammé par l'amour ou l'ambition.

En l'un de ces adorables réduits, devant une pièce d'eau où s'ébattaient deux beaux cygnes, par une chaude après-midi du mois de juillet, Emmeline et Bertrand causaient, tendrement enlacés l'un à l'autre.

L'endroit était ravissant. Aussi avait-il la prédilection des doux jeunes gens.

Des arbres séculaires, reliés par des buissons de houx impénétrables, et des acacias aux épines acérées, l'environnaient de mystère en le protégeant contre les regards indiscrets. On y arrivait par un étroit sentier dérobé, perdu dans un fouillis de végétations sauvages, épaisses et repoussantes.

Avant d'aboutir à l'Oasis,—ainsi le frère et la soeur avaient-ils dénommé leur Éden,—le sentier se tordait comme un écheveau de fil, et fatiguait le non-initié par des méandres qui paraissaient inextricables.

Mais à l'extrémité de ce labyrinthe quel dédommagement !

Un vaste réservoir, dont les rives sont émaillées de fleurs chatoyantes et

odoriférantes ; des ondes limpides, diaphanes ainsi que le cristal, où se jouent, à travers les larges feuilles du nénuphar, aux corolles blanches et jaunes, des poissons qui brillent comme le diamant, chaque fois qu'un rayon de soleil effleure leurs écailles. De la musique enchanteresse que font sous la feuillée les fauvettes, les chardonnerets et le roi des ténors ailés, l'oiseau moqueur, pourquoi parler ? Mais, comme le gazouillement du ruisseau qui frétille là-bas, sur une cascатель, avant de tomber dans sa vasque d'émeraude, est donc argenté ! comme il charme l'oreille ! endort la mélancolie ! Que ces gazons sont frais ! Que ces centaines de la forêt ont de séduction avec leurs troncs noueux, habillés de lierre ; leurs longs rameaux chargés de gui, avec la pénombre qu'ils étendent mollement à leur pied ! Que l'on aime à suivre ces fleurs d'acacia, sveltes carènes détachées de la tige, sillant le petit lac en tous sens au gré de la brise !

Le kiosque de l'Oasis s'élevait au sommet même de la cataracte en miniature, sur une voûte formant grotte jetée en travers du ruisseau.

Il était rustique comme un chalet suisse, vêtu de mousse des pieds à la tête, et n'avait qu'une pièce.

C'était une chambre octogone tendue de nattes de jonc et garnie de banquettes en canne.

Une table, une bibliothèque composée avec goût, voilà pour le mobilier.

On s'était bien gardé d'y mettre une pendule, une horloge, ou quoique ce soit qui rappelât la marche du temps.

–Oh ! dit Emmeline en embrassant son frère, comme c'est bon de te sentir près de moi !

–Et comme c'est bon d'être ici, petite soeur ! dit Bertrand avec un sourire.

–O mon Dieu, quand je songe aux tortures...

–Dis à l'agonie !

–Oui, à cette agonie de trois jours !

–C'est effroyable !

–Tu me fais peur, rien que d'y penser.

–Ah ! dit Bertrand, il faut l'avoir éprouvée cette agonie cent fois pire que la mort, pour en pouvoir parler. Et encore ! Y a-t-il des capables de traduire fidèlement toutes ces épouvantables émotions ! Je me demande comment on n'en meurt pas ! comment la violence des chocs ne fait pas éclater le

cerveau, rompre les attaches du coeur !

–Pauvre frère ! dit Emmeline en se jetant de nouveau à son cou ; pauvre frère, oh ! comme je t'aime ! N'est–ce pas que nous ne nous quitterons plus... non, jamais... D'abord, je veux, monsieur , que vous abandonniez ce vilain métier de marin !

–Nous verrons, nous verrons, petite folle, dit Bertrand, en lui rendant prodigalement ses caresses.

Ils formaient un groupe exquis que l'art eût aimé à reproduire.

Grande, mince, élancée, Emmeline avait des proportions admirables, dont un élégant déshabillé faisait merveilleusement ressortir les beautés. Ses cheveux étaient blonds comme l'or, ses yeux–contraste saisissant–noirs comme le jais.

Des traits corrects, un teint ordinairement rose, des extrémités fines, nerveuses, une physionomie de race achevait d'en faire à l'extérieur une femme entièrement séduisante.

Pour le caractère, elle était languissante, molle comme une créole ; mais impérieuse comme elle, à certains moments ; comme elle aussi dure, opiniâtre, inflexible.

Ce caractère n'avait pas, du reste, reçu tout son dessin. Il offrait des lignes indécises, noyées, que le feu des passions n'avait pas encore accentuées, mais qu'il ne tarderait pas à creuser, à mettre en relief.

Bertrand était tout l'opposé de sa soeur, au physique comme au moral.

Si elle avait les cheveux blonds, il les avait châains foncés ; si elle avait les yeux noirs, il les avait d'un bleu d'azur. Quoique pâli par la maladie, son visage était rond, plein ; une de ces figures dont le peuple dit : «C'est une figure de bon enfant.»

Sans manquer de distinction, il était loin de posséder le galbe et le maintien aristocratiques d'Emmeline.

Elle semblait la fille d'une duchesse, en présentait la grâce, la fierté innée ; lui, le fils d'un parvenu, en montrait la tournure et le naturel un peu vaniteux.

Ce gui ne l'empêchait pas de passer, à Halifax, et d'être en somme un jeune homme de bon ton et de manières excellentes. Si j'étais commère, j'ajouterais qu'avant l'arrivée d'Arthur Lancelot, il était le point de mire des plus riches et des plus nobles héritières.

–Mais, reprit–il, comment se fait–il qu'on n'ait pas attendu davantage, qu'on ne m'ait pas saigné avant de m'ensevelir ?

–Que veux–tu ? les médecins assuraient...

–Ah ! je le sais bien, je ne le sais que trop ce qu'ils assuraient, les imbéciles ! Je les entendais assez, si je ne les voyais !

–Quoi ! tu entendais ! s'écria Emmeline surprise.

–Comme je t'entends, ma chère soeur.

–Et tu ne sentais pas ?

–Non, rien !

–Se peut–il ?

–Quand, en sanglotant, ma mère et toi, vous avez dit que vous vouliez m'embrasser une dernière fois, je vous ai entendues : j'aurais voulu crier, faire un mouvement, briser ces chaînes de plomb qui me tenaient immobile ; j'aurais voulu vous dire : mais je ne suis pas mort ! Je vis, consolez–vous, séchez vos larmes ! Je suppliais Dieu de me rendre les sens pour une minute, pour une seconde ; je le conjurais de faire glisser un souffle, un seul sur mes lèvres, d'animer mon coeur d'un battement, mon sang d'une pulsation ; mais je ne distinguais rien, ne recevais d'impression que par l'ouïe : un corps inerte, de glace, accessible seulement au son, emprisonnait mon esprit.

–Oh ! c'est affreux ! ... affreux ! ...

–Oui, bien affreux ! continua le jeune homme. Il ne peut y avoir de supplice comparable ; car cet esprit, il avait toute sa lucidité. Je crois même que sa sensibilité avait décuplé pour la perception l'analyse et la souffrance de douleurs qu'à l'état normal un homme ne saurait supporter.

–Oh ! tais–toi ! tais–toi ! tais–toi, Bertrand ! dit Emmeline en cachant son visage dans ses mains.

Mais le frère aimait à parler de lui. C'était son défaut. Il continua, en s'animant :

–Et quand les chirurgiens eurent déposé que j'étais mort, quand vinrent les ensevelisseuses, quand j'assistai à leur conversation lugubre, quand sur ma tête retentit le marteau qui clouait mon cercueil ! puis les chants funèbres, le Requiem : cette voix solennelle du prêtre, ces répons nasillards et comme ironiques des chantres et des enfants de chœur, et les gémissements des assistants sur ma fosse, et le cri déchirant de notre

père, –lorsqu'on l'entraîna loin du lieu où je devais expirer, en toute connaissance de moi-même et sans pouvoir protester contre l'ignorance implacable qui me condamnait, –et la première pelletée de terre qui m'annonça que c'en était fait, que tout était fini, irrévocablement, entre ce monde et moi...

–Quelle destinée ! quelle destinée ! balbutia Emmeline frémissante.

–Jusque-là, poursuivit Bertrand, j'avais nourri quelque espoir. Je me disais que le bon Dieu serait miséricordieux, qu'il se laisserait fléchir à mes ardentes prières, que chauffée par les brûlants désirs de mon esprit, ma chair s'amollirait, qu'elle reprendrait son impressionnabilité ; mais quand sur mon cercueil tombèrent ces cailloux avec un bruit sépulcral, oh ! je n'eus plus que blasphème, rage et désespoir dans tout ce qui agissait encore en moi ! Je ne conçois point que les derniers ressorts de l'existence ne se brisent pas en mille et mille pièces dans un pareil instant, ne durât-il qu'une tierce.

–Tu perdis alors le sentiment ?

–Oui, tout à fait, et fort heureusement...

–Pauvre bon frère !

–Je serais devenu fou ! Que dis-je ? sais-je ce que je serais devenu ?

Fou ! ne l'étais-je pas déjà ?

–Mais ton retour ?

–Ah ! ce fut comme un réveil après un long et terrible cauchemar.

–Je le crois bien !

–J'étais accablé de fatigue, courbaturé dans tous mes membres. Des images flottaient confuses devant mon cerveau. Je voulus me remuer, mes mains rencontrèrent un corps dur ; j'en eus peur, une peur atroce, et restai quelques moments immobile. J'avais oublié le passé ; je me demandai, chose inouïe ! si l'on ne m'avait pas enterré vif. Est-ce que je rêve, ou suis-je éveillé, me disais-je ? Cependant ma respiration était pénible. J'avais sur la poitrine un poids qui l'étouffait, mes oreilles bourdonnaient comme si elles avaient renfermé des essaims de frelons...

–Que tout cela est étrange !

–Ah ! bien étrange, petite soeur !

–Mais l'air te manquait ?

–Quand j'aspirais, c'était comme si j'avais eu la bouche près d'une



fournaise.

–Il y avait de quoi mourir cette fois pour tout de bon, fit Emmeline, en lui prenant la main et la serrant doucement dans les siennes.

–Je pensais m'évanouir et retombais dans une indicible torpeur, que ne pouvaient dissiper des sons aigus au-dessus de moi, lorsqu'un courant frais vint caresser mon visage.

–Ah ! c'était le secours...

–Ce que c'était, pour moi, chère Emmeline, c'était la plus agréable, sensation que j'eusse éprouvée jamais ; je renaquis ; la circulation de mon sang se rétablit. Je fus inondé d'un bien inexprimable, dont je jouissais voluptueusement sans vouloir me bouger, sans en avoir même l'idée, tant j'étais heureux, tant je me complaisais au sein de ces délices nouvelles.

–Égoïste ! dit la jeune fille en souriant.

–Une brusque secousse, accompagnée de tortures dans tout le corps, comme si on me l'eût broyé à coups de massue, m'arracha à ce paradis.

–C'était les résurrectionnistes qui t'enlevaient.

–Alors je ne songeais qu'à mon martyr. Mon cerveau était toujours en feu, un véritable chaos incandescent. Mes yeux demeuraient fermés. Un froid glacial m'enveloppa subitement. Je discernai des voix humaines autour de moi. Une force indépendante de ma volonté m'obligea à me lever. Je m'en souviens parfaitement, je fis quelques pas. Le vertige me prit...

–Grâce à Dieu, il y avait là quelqu'un pour te venir en aide, mon Bertrand ; car ces poltrons d'étudiants s'étaient sauvés à qui plus vite, en te voyant ressusciter !

–Ah ! ne te moque pas d'eux, Emmeline. Je leur dois une reconnaissance éternelle.

–C'est-à-dire, fit la jeune fille, en rougissant, que cette reconnaissance tu la dois à M. Arthur.

–Qu'est-ce que M. Arthur aurait fait si...

–Mon cher frère, je vais te confier un secret ; mais promets-moi de n'en point parler à notre ami, car il ignore que je le sais.

–Quel est donc ce grand secret ?

–Je l'ai appris ce matin même du gardien du cimetière, en allant visiter sa femme, qui est malade.

–Je t'écoute.

–Tu jures de ne me pas trahir ?

–Soit, petite soeur, je te le jure, répondit gaiement Bertrand.

–Eh bien, en s'enfuyant, les étudiants ont fait du bruit ; attiré par ce bruit, le gardien du cimetière est sorti et il a trouvé M. Arthur et son domestique, qui te rapportaient à la maison.

–Tout cela n'est pas fort mystérieux.

–Attends ! je n'ai point terminé. Le gardien a remarqué que Samson était muni d'une pioche, d'une pelle et de cordes.

–Ah !

–Tu ne devines pas ?

–Pas le moins du monde.

–Tu sais que M. Arthur a des connaissances médicales...

–Très–profondes.

–Alors ? dit Emmeline en regardant son frère.

–Alors, je n'y suis pas.

–Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre, s'écria la jeune fille avec un geste d'impatience, M. Arthur t'aime au point que j'en suis jalouse et que, s'il était femme, je le croirais amoureux de toi, car parfois, il te dévore des yeux... Enfin ! il aura appris que tu étais mort subitement, et, soupçonnant la vérité, une léthargie, il aura voulu t'examiner avant...

–Ah ! j'y suis, j'y suis ! exclama Bertrand avec la satisfaction d'un homme qui vient de trouver enfin le fil d'une idée longtemps cherché.

–Et moi aussi, j'y suis ! cria une voix joyeuse derrière eux.

### III – LE COMTE ARTHUR LANCELOT

Emmeline poussa un petit cri d'effroi et devint rouge comme un coquelicot. –Oh ! vous nous avez fait peur ; c'est mal à vous de surprendre ainsi vos amis, dit-elle en tendant la main au comte Arthur Lancelot, qui paraissait sur le seuil du kiosque.

Il était de moyenne stature, mais il avait la taille d'une élégance féminine, qui se dessinait avec grâce sous son gilet de piqué blanc à boutons d'or ciselés.

Ses cheveux noirs, soyeux, bouclés, frisaient naturellement autour de son col ; quoiqu'il portât vingt-cinq à vingt-sept ans, son visage était complètement imberbe. La couleur brune de son teint ne nuisait pas à l'expression un peu sévère de sa physionomie : correctes et onduleuses, les lignes de cette physionomie devenaient dures et tourmentées lorsqu'une passion l'agitait. Alors ses grands yeux fauves s'animaient d'un insoutenable éclat. Il avait les mains fines, nerveuses, délicates, hâlées comme ses joues. Mais, un hasard découvrait-il son poignet, on était surpris de la blancheur lactée de sa peau, que nuançait un réseau d'azur.

Il était vêtu d'un paletot de soie grise et d'un pantalon en étoffe semblable. Une cravate bleue, négligemment nouée, flottait sur sa poitrine.

A la main droite il tenait un jonc, dans la gauche un chapeau de paille à larges ailes.

En entrant, il jeta son chapeau et sa canne sur la banquette.

–Suis-je donc indiscret ? dit-il, en déposant un baiser respectueux sur la main de mademoiselle du Sault.

–Mais vous savez bien que telle n'est pas notre pensée ! répondit-elle.

–Et comment va ce cher convalescent ? demanda le comte en prenant la main de Bertrand et la serrant avec quelque émotion.

–Oh ! bien ! bien ! dit-il. Nous parlions de vous, mon cher ami.

–Vous parliez de moi ?

Ces mots furent prononcés avec un léger tremblement dans la voix.

–Oui, monsieur, répartit vivement Emmeline ; nous disions que vous étiez

un méchant...

–Moi ! un méchant ! fit Arthur en souriant.

–Oui, un grand méchant, riposta la jeune fille. Asseyez-vous entre nous deux... là... comme cela... Et je vais vous gronder ; oh ! mais vous gronder...

–Vous êtes vraiment trop bonne, mademoiselle ! dit distraitement Lancelot, dont toute l'attention semblait concentrée sur Bertrand.

Emmeline ne put retenir un geste d'humeur, qui échappa à ses deux compagnons.

–Ma soeur a raison, dit le fils de M. du Sault. Vous ne vous donnez pas assez à vos amis.

–Mes affaires ! ... balbutia-t-il.

–Oh ! vos affaires ! s'écria Emmeline. C'est le mot, l'excuse par excellence des hommes, les affaires ! Quand ils l'ont prononcé, ils s'imaginent avoir tout dit, et que nous sommes dupes...

–Mais, mademoiselle...

–Il n'y a pas de mais qui tienne. Vous méritez une verte semonce et vous l'aurez. Quoi ! vous partez pour cinq ou six jours, nous dites-vous, et vous en restez quinze absent ! C'est une déloyauté...

–Un crime de lèse-galanterie, n'est-ce pas, Emmeline ? ajouta Bertrand en souriant.

–Oui, un crime de lèse-galanterie ; l'expression est juste, je la maintiens, dit la jeune fille.

Le comte saisit la main de mademoiselle du Sault et la baisa.

–Je m'incline devant la rigueur de votre arrêt, dit-il.

Ce baiser n'était que pure forme de courtoisie. Emmeline crut que la tendresse l'avait inspiré ; elle reprit sa bonne humeur.

On aime tant à s'illusionner, quand l'on aime !

–Pour votre punition, dit-elle gaiement, je vous enjoins, chevalier perfide et félon, de me demander pardon à genoux.

Le comte se prêta de bonne grâce à ce caprice de la jeune fille, mais ses yeux ne quittaient guère Bertrand.

–Allons, dit celui-ci, moi j'intercède en votre faveur ; relevez-vous, mon cher ami, et laissez-moi vous témoigner ma reconnaissance pour...

Emmeline lança un regard suppliant à son frère.

–J'ai pourtant... commença Lancelot en se rasseyant.

La jeune fille l'interrompit brusquement.

–Rien ! rien ! je ne veux rien entendre avant que vous ne nous ayez dit d'où vous venez.

Arthur essaya de répondre par un sourire.

–Oh ! s'écria-t-elle, je ne me paierai pas de cette monnaie-là. Il faut vous confesser, et ce que femme veut...

–Notre ami ne le veut pas, acheva Bertrand en riant aux éclats.

–C'est ce que nous verrons, dit Emmeline menaçant Lancelot du bout de son doigt.

–Eh bien, mademoiselle, je vais vous satisfaire, répondit Arthur.

–Je suis tout oreilles, monsieur.

–Et moi je donne ma langue aux chiens, fit Bertrand d'un air malicieux.

–J'arrive du cap Breton.

–C'est tout ? dit Emmeline, rien moins que satisfaite.

–Tout, mademoiselle.

–Bravo ! clama Bertrand en frappant dans ses mains.

Il y eut va moment de silence.

–Je parie que ma soeur n'est pas contente, reprit le jeune du Sault.

–Contente, ma foi, non ! riposta-t-elle.

–Que vous disais-je, mon cher ami, la curiosité des dames ressemble au tonneau des Danaïdes...

–Joli compliment, murmura Emmeline.

–Si Mademoiselle désire savoir ce que je suis allé faire au cap Breton ? insinua poliment le comte.

–Oh ! pas du tout ! pas du tout, monsieur ! répondit-elle en rougissant.

–Elle en brûle d'envie, intervint Bertrand.

–Taquin, va ! fit sa soeur.

–Je suis, dit Arthur, allé au cap Breton pour régler des comptes avec un capitaine de navire au long-cours, et je repartirai...

–Vous repartirez ! répétèrent les enfants de M. du Sault d'une voix émue..

–Oui, mes amis,... demain.

–Ce n'est pas possible, dit Bertrand ; vous nous consacrerez au moins quelques jours... une semaine !

–Je ne le puis, dit-il tristement.

Emmeline se détourna pour cacher une larme qui perlait sous ses longs cils.

–Mais vous reviendrez bientôt ? dit Bertrand d'un ton interrogateur.

–Bientôt... oui... je l'espère !

–Comme vous dites cela ! bégaya la jeune fille, prête à fondre en larmes.

–Que voulez-vous, mes bons amis, répliqua le comte avec un accent sérieux et mélancolique, en opposition singulière avec son âge apparent et l'amabilité souriante qui lui était habituelle ; que voulez-vous, l'avenir est incertain, toujours plus gros de nuages que brillant de sérénité. Qui de nous peut répondre de la minute, de la seconde qui va suivre !

Et il leva rêveusement ses yeux au ciel.

Cette réflexion avait assombri les fronts. Mais bientôt le comte, sortant de sa préoccupation, dit en offrant son bras à mademoiselle du Sault :

–Eh ! j'oubliais l'invitation dont je suis chargé pour vous !

–Une invitation ! quoi donc ?

–Un impromptu que que offre Son Excellence.

–Sir George Prévost ?

–Oui, à son cottage de Bellevue.

–Quel bonheur ! s'écria la jeune fille.

–On dansera, ravissante Emmeline.

Arthur Lancelot n'était plus soucieux en prononçant ces mots. Il avait recouvré son aisance, son affabilité, toutes les sémillantes qualités qui lui avaient valu le titre de prince du dandysme halifaxien.

–Mais quand cette fête ? s'enquit la jeune fille en effeuillant la clochette d'un liseron qu'elle avait cueillie sur l'appui de la fenêtre.

–Quand ? aujourd'hui même ; dans deux heures. Vous n'avez que le temps de vous habiller, et je suis assuré, chère miss, que vous serez l'étoile du bal.

–Une nébuleuse ! minauda Emmeline.

–Fi ! s'écria Bertrand, tu en seras l'étoile polaire !

Et il se prit à rire.

–Pendant que vous ferez votre toilette, dit Arthur, j'aurai l'honneur de présenter mes respects à madame et à M. du Sault.

–Et la vôtre ? dit Bertrand en montrant du regard à Lancelot son costume négligé.

–Oh ! il y a pour les hommes liberté complète... en raison de la canicule.

Le gouverneur accepte la tenue de fantaisie.

–Béni soit-il ! car il fait si chaud...

–Allons, mon frère, laisse-là tes remarques et partons, dit Emmeline en s'appuyant avec complaisance au bras d'Arthur.

–Mais où est le rendez-vous ? dit Bertrand.

–Au cottage même.

–Alors vous monterez dans notre voiture.

–J'ai mon cheval à la porte.

–Vous le renverrez.

–Et Samson, que dirait-il ?

–Oh ! si Samson est là, fit Emmeline, nous sommes sûrs qu'il ne vous quittera pas. C'est un modèle que ce domestique !

–Un peu gênant parfois, glissa Bertrand.

A cette allusion, le comte ne répliqua point.

–Eh bien, reprit la jeune fille, il y a un moyen de tout arranger.

Notre jockey reconduira votre cheval, et le brave Samson suivra, s'il le veut, la voiture.

–Vous avez réponse à tout ; je me rends avec enthousiasme, dit Arthur en pressant doucement le bras d'Emmeline.

Jamais il ne s'était permis cette familiarité. Le coeur de la jeune fille en palpita d'allégresse.

Ils furent bientôt à la villa, d'où ils sortirent, une heure après, tous trois dans une calèche découverte, traînée par deux magnifiques poneys.

–Samson les escortait en selle, à cent pas de distance.

Bellevue–Cottage est situé à deux milles d'Halifax, au plus. Une belle allée de sycomores y conduit. Le temps était beau, la route superbe. En vingt minutes, mademoiselle du Sault et ses cavaliers y arriveront, à travers une foule d'équipages remplis de femmes élégantes et de militaires tout chamarrés d'or et de broderies.

Frileusement accroupie au pied d'une colline qui l'abrite contre les vents du nord, et entourée de jardins parfaitement entretenus, la maison de plaisance du Gouverneur général passait, à bon droit, pour le coin de terre le plus enviable de la Nouvelle–Écosse.

On ne la pouvait comparer qu'à Monkland, ancienne résidence d'été des Gouverneurs du Canada, près de Montréal.

Sir George Prévost avait la réputation d'être un homme fort aimable, et cette réputation était méritée : il excellait à faire les honneurs de sa petite cour.

Le dîner, servi sous un quinconce d'érables, débuta joyeusement, et il se serait sans doute terminé de même sans l'arrivée d'un courrier qui remit une dépêche au Gouverneur.

En la parcourant, un nuage de contrariété couvrit le visage de sir George Prévost.

– Mes chers hôtes, dit-il, en transmettant la dépêche à son secrétaire intime, vous me voyez désolé. Mais il faut absolument que je vous quitte. Les pirates du golfe viennent encore de faire des leurs, et je suis forcé d'aller m'entendre sur-le-champ avec le vice-amiral pour lancer quelques vaisseaux à leur poursuite.

Il se leva, adressa un salut gracieux à la compagnie, et se retira.

– De quels pirates a donc parlé Son Excellence ? demanda une jeune femme placée à côté de Bertrand, qui faisait face à sa soeur et au comte Arthur.

– Des Requins de l'Atlantique, madame, répondit l'enseigne.

– Les Requins de l'Atlantique ! qu'est-ce que cela ?

– Oh ! fit Lancelot, en souriant, des fantômes introuvables, qui ont, je crois, pris naissance dans l'imagination des habitants de la colonie.

– Des fantômes, monsieur ! dites des monstres à face humaine ! s'écria un officier d'infanterie, assis vis-à-vis du comte.

– Bah ! riposta légèrement celui-ci, des illusions.

– Illusions qui nous coûtent cher, repartit l'officier, avec aigreur.

Depuis deux ans, elles nous ont volé plus de vingt navires, ces illusions !

– Comment ! comment ! demandèrent plusieurs personnes.

– Oh ! c'est simple, c'est-à-dire atroce, reprit l'officier. Les requins de l'Atlantique, auxquels Monsieur – et il désigna ironiquement Lancelot – affecte de ne pas croire, sont des brigands retranchés dans les îles du golfe, et qui capturent les bâtiments du commerce que la mauvaise chance pousse dans leurs parages. Ce sont des lâches qui massacrent les équipages, violentent les femmes, égorgent les petits enfants...

– Ne les mangent-ils pas aussi, capitaine Irving ? dit le comte avec un rire moqueur.



–Je n'en serais pas surpris, répondit naïvement l'officier.

Un cri d'horreur s'éleva dans l'assemblée.

–Vous les avez vus ? continua Arthur, d'un ton moqueur.

–Comme je vous vois.

–Ah ! c'est différent. Vous pouvez nous donner des détails, sans doute.

–Oui, monsieur.

On fit silence pour écouter M. Irving.

–Ils ont un chef, n'est-ce pas ? poursuivit Lancelot.

–Un chef masqué.

–Masqué ! répéta-t-on de toute part, avec étonnement.

–Masqué et toujours vêtu de noir. Ce chef commande deux frégates aussi noires que lui, car j'oubliais de vous dire que son masque est de soie noire...

–Un héros de roman ! interrompit le comte de son air railleur.

–Oh ! riez, riez, monsieur le sceptique ! vos rires et votre dédain...

–Ah ! messieurs, messieurs, intervint un colonel d'artillerie, point d'injures, je vous rappelle à l'ordre. Il y a des dames, ici.

–Permettez-moi de vous faire observer, mon cher colonel, que votre interruption est au moins intempestive, pour ce qui me concerne, repartit Lancelot d'une voix douce et ferme, avec un sourire sur les lèvres.

–Assurément, assurément, balbutia le vieux officier qui, connaissant l'estime en laquelle sir George Prévost tenait le comte, n'eût pas voulu pour beaucoup blesser ce dernier.

Quant à M. Irving, n'étant que capitaine, il n'osa, protester contre la partialité de son supérieur ; mais il lança à Arthur un regard qui fit frémir Emmeline.

–Je vous en prie, murmura-t-elle tout bas à Lancelot, cessez cette conversation, elle me fait mal !

–Je suis trop votre esclave pour ne point vous obéir, répondit-il d'un ton qui ravit la jeune fille.

–Mais la suite de l'histoire des Requins ? demanda la dame, cause involontaire de cette petite altercation.

–Ce sera pour demain, dit le secrétaire intime de sir George, qui le remplaçait en son absence. Maintenant, je propose un tour de promenade avant le bal.

Tout le monde se leva de table.

La plupart des convives descendirent, deux à deux, dans les jardins.

Mais quelques-uns, parmi lesquels se trouvait Bertrand du Sault, qui n'était pas encore assez bien rétabli pour s'exposer au serein, restèrent dans les salons de jeu.

Ces salons ouvraient sur des bosquets illuminés avec des verres de couleurs, somptuosité nouvelle dans la colonie.

Le bal devait avoir lieu sous les bosquets.

Vers dix heures, il commença au son de la musique militaire.

Le comte Arthur Lancelot dansa le premier quadrille avec Emmeline, et l'un et l'autre dansaient dans la perfection. Aussi un cercle de curieux s'était-il formé autour d'eux. Mais le jeune homme paraissait insensible à leurs murmures admiratifs ; ses regards étaient attachés sur Bertrand qui faisait une partie de bluff avec le capitaine Irving.

–Vous trichez, dit tout à coup l'enseigne à son adversaire, qui venait de glisser furtivement une carte dans le jeu.

–Vous en avez menti, répondit la capitaine d'une voix sifflante.

Bertrand lui jeta ses cartes à la face.

Cette scène avait été rapide. Personne n'y avait pris garde. Seul, Arthur Lancelot l'avait vue.

## IV – AU COTTAGE DE BELLEVUE

Les deux antagonistes s'étaient lèves en échangeant ces mots :

–Vous m'en rendrez raison, monsieur !

–Demain toute la journée, je me tiendrai à votre disposition.

Puis ils s'étaient éloignés, chacun d'un côté.

Sans le vouloir, sans y penser, Arthur Lancelot serra la main de sa partenaire, mais il faillit manquer la figure qu'il dansait.

–Vous êtes distrait, monsieur ; soyez plus attentif, je vous prie, on nous observe ! lui dit tendrement Emmeline, qui s'attribuait bien gratuitement la cause de cette distraction.

–Ah ! ma chère... commença le comte.

Mais s'apercevant que son qualificatif était un peu bien familier, il reprit, quoique la jeune fille, charmée, l'encourageât à continuer par un regard souriant :

–Ah ! mademoiselle... pourrais-je n'être pas distrait ! ... en votre présence adorable, ajouta-t-il au bout d'un instant.

Emmeline ne tint pas compte de l'intervalle dont il avait séparé chaque membre de phrase, surtout le dernier. Elle fut convaincue que le coeur rebelle d'Arthur était enfin vaincu, subjugué, car jamais elle ne l'avait vu si ému.

C'est qu'elle aimait Lancelot depuis la première fois qu'elle l'avait rencontré à un bal, chez l'intendant maritime de la station, il y avait plus de huit mois déjà ! Et huit mois, comme c'est long pour une personne qui n'a d'autre occupation que le travail fantaisiste d'une imagination fouguese.

Ce soir-là fixa son avenir. Le comte fit, il est vrai, peu attention à elle ; mais l'amour a du goût pour les oppositions. On sait qu'il trouve à butiner son miel là où un indifférent ne voit que des épines ou du sable, et que, comme certains êtres animés, il (je parle toujours de l'amour) se nourrit au besoin de sa propre chair.

Éprise du comte, Emmeline déploya toutes ses éloquents finesses de femme pour l'attirer chez son père. Elle jouissait naturellement de la

grande et excellente liberté que les moeurs anglaises accordent aux demoiselles ; aussi pouvait-elle faire des invitations en son nom ; et se conduire dans le monde comme chez nous une jeune dame de bon ton.

Mais la réussite de son projet ne présentait pas autant de difficultés qu'elle l'avait supposé, en entendant dire que le comte Lancelot était hautain, d'une politesse exquise, mais froide, d'une humeur épigrammatique, surtout avec les femmes ; un dandy de haute saveur qui affectait d'être blasé sur tous les plaisirs.

Certes, ces rumeurs n'avaient rien d'agréable pour Emmeline.

Cependant, elles irritèrent sa passion naissante plutôt qu'elles ne la refroidirent, et elle fut enchantée de voir que, dans cette soirée même, Arthur témoignait à son frère Bertrand une préférence marquée sur tous les autres jeunes gens.

La liaison entre eux fut très-prompte ; elle fut bientôt très-étroite.

Emmeline s'en applaudit, quoique, parfois, elle se sentit piquée de la tiédeur que Lancelot avait pour elle, tandis qu'il manifestait pour Bertrand l'empressement le plus chaleureux. Cette tiédeur à son endroit, il n'était guère possible de la considérer comme un fruit de la timidité, car avec un grand air de distinction et une conversation toujours raffinée, le comte était souvent hardi, provocant dans ses expressions. Mais l'amour est si ingénieux pour s'abuser, qu'Emmeline portait au compte de ce sentiment la réserve d'Arthur.

Myope et bavard, à son habitude, le public les disait enflammés l'un pour l'autre, et les mariait obligeamment chaque semaine.

Par ces courtes explications, on comprendra combien étaient précieuses à mademoiselle du Sault les plus légères prévenances du comte Arthur Lancelot.

Aussi, comme un lis s'incline sous la rosée bienfaisante du matin, courba-t-elle la tête, en rougissant, sous la caresse de sa dernière réponse.

–Vous êtes un flatteur, monsieur Arthur, murmura Emmeline pour dire quelque chose.

–On n'est pas flatteur avec ceux que l'on aime ; mais toute flatterie pâlirait devant vous, reprit Lancelot de sa voix harmonieuse, dont on ne pouvait entendre le timbre musical sans en rêver.

Emmeline rougit de plus en plus fort ; un pas encore et le comte lui faisait

une déclaration. Il fallait l'y pousser. Et, tout en tournant dans la ronde, elle lui décocha cette réflexion d'une dangereuse naïveté :

–Oh ! mais c'est qu'il y a aimer et aimer !

–Oui, répliqua Lancelot, par un bond qui plaçait subitement un abîme entre le coeur de la jeune fille et le sien, oui, on a de l'amitié pour ses amis, de l'amour pour ses ennemis ! Ce trait était acéré. Emmeline en frissonna. Il se pouvait néanmoins que ce fût une de ces flèches sans portée sérieuse, comme le comte se plaisait à en lancer dans le monde, et qui lui avaient valu dans certaines coteries la réputation d'homme cynique. Emmeline essaya donc de prendre gaiement cette réplique, et elle repartit en souriant :

–Il ne s'agit plus que de savoir, monsieur, dans quelle catégorie vous me rangez ?

La question était directe. Une réponse maladroite engagerait le coeur du jeune homme ou briserait celui de la jeune fille.

Mais Lancelot n'était pas un écolier. Il s'en tira par un mot à double entente.

–Oh ! dit-il, le sourire aux lèvres, je range assurément mademoiselle du Sault parmi les personnes aimées.

Mais voici le rill terminé, daignez m'excuser un instant, mademoiselle !

Il avait conduit Emmeline à un siège. Il la salua rapidement et rentra dans les salons.

Ses regards cherchèrent Bertrand ; ils ne rencontrèrent que le capitaine Irving, qui se disposait à partir.

–Pardon, lui dit Arthur Lancelot en s'approchant.

–Que me voulez-vous ? fit l'officier avec hauteur.

–Vous dire un mot.

–Parlez.

–Pas ici, dans les jardins. Ce que j'ai à vous dire est entre nous.

–Il me semble que nous sommes seuls, dit sèchement le militaire.

–Eh bien, soit ! puisque vous le voulez, causons ici.

–On y est aussi bien qu'ailleurs ! reprit l'autre d'un ton bref.

–Vous savez que nous avons un compte à régler ?

–Quel compte ?

–Mais, dit Arthur d'un air dédaigneux, vous vous êtes permis d'être

grossier...

L'officier devint cramoisi comme son uniforme.

–Grossier ! répéta–t–il en grinçant des dents.

–Je vous ai fait l'honneur de vous le dire, capitaine, reprit impertinemment Arthur.

–L'honneur ! paltoquet ! mâchonna Irving.

–Eh ! oui, l'honneur ! dit Lancelot sans s'émouvoir de l'irritation du militaire ; donc vous vous êtes permis d'être grossier à mon égard, et j'espère que vous voudrez bien...

–Je vous tuerai comme un chien ! hurla l'officier.

Plusieurs personnes, qui jouaient ou causaient à quelque distance, levèrent la tête.

–Pas si haut ! dit Arthur ; vous parlez à un homme qui n'est ni sourd, ni de mauvaise compagnie !

–Oh ! oh ! c'est trop fort ! maugréa Irving, vous me donnerez satisfaction...

–Je l'entends bien ainsi !

–Fat !

–Les injures sont superflues, capitaine. A demain !

–A demain, monsieur ! dit l'officier.

–Votre heure ?

–Le plus tôt possible.

–Cela m'arrange parfaitement. Quatre heures du matin donc !

–Plus tôt si vous voulez ! j'ai hâte de vous faire la leçon, monsieur le dandy !

Et le capitaine Irving appuya sur ces mots avec l'emphase méprisante qu'un de nos troupiers, courroucé par un civil , mettrait à lui dire monsieur le pékin !

–Vos armes ? demanda Arthur.

–Les vôtres ?

–Oh ! cela m'est égal.

–Alors, dit l'officier, nous prendrons le sabre.

–Le sabre, c'est un peu brutal, dit Lancelot en souriant.

–Vous refusez, blanc–bec ? fit l'autre avec un haussement d'épaules.

–Du tout, du tout, capitaine. Le sabre m'accommode parfaitement. C'est

une arme que j'affectionne. Et maintenant, convenons du lieu de la rencontre, s'il vous plaît, car demain nous n'aurons pas le temps de prendre ces petits arrangements.

–Au creux d'Enfer, il y a une pelouse...

–Va pour le creux d'Enfer.

–A quatre heures, monsieur ; je vous engage à faire vos dispositions testamentaires, car je dois vous dire que je suis de première force au sabre, reprit le capitaine en tortillant ses longs favoris roux.

–A quatre heures j'y serai, répondit tranquillement le comte Lancelot. Et, saluant le militaire, il sortit du salon pour retourner à la danse, sans remarquer que mademoiselle du Sault quittait vivement une fenêtre ouverte de ce salon, à laquelle elle s'était tenue appuyée, derrière une treille, pendant la plus grande partie de l'entretien du comte et du capitaine. Quand Arthur la rejoignit, elle causait avec son frère.

–Mon cher ami, lui dit Bertrand, je pars... vous m'excuserez ; je ne suis pas encore très–solide... Mais restez avec Emmeline... je vous renverrai la voiture.

–C'est cela, dit la jeune fille. Il vaut mieux que tu rentres, mon bon frère... Monsieur le comte me ramènera... je l'espère.

Et son regard interrogateur demanda une réponse affirmative à Lancelot.

–Vous sentiriez–vous indisposé ? dit celui–ci avec inquiétude.

–Nullement, nullement, mon cher.

–Mais le médecin lui a défendu les longues veillées, intervint Emmeline.

–Oui, et bonsoir... Amusez–vous bien, dit Bertrand.

–Attendez encore un instant, fit Arthur.

–Oh ! pour moi, je veux rester au bal jusqu'à la fin, s'écria la jeune fille en prenant le bras de Lancelot.

Celui–ci toussa d'un ton très–naturel en apparence, et il dit :

–Eh bien, c'est cela... oui... je ramènerai mademoiselle du Sault lorsqu'elle...

Il avait traîné et prolongé sa phrase à dessein.

On vit tout à coup paraître Samson, dont la tête énorme dominait de plus d'un pied les spectateurs.

–Ah ! mon domestique ! il y a quelque chose d'extraordinaire, dit Arthur avec un air de contrariété fort bien joué.

–Quelle figure de requin ! s'écria Bertrand.

–Il mériterait certainement une place distinguée parmi les fameux Requins de l'Atlantique, n'est–ce pas ? reprit le comte en riant.

–Oui, maître, dit Samson, avec son salut militaire.

–Tu m'apportes une nouvelle ?

–Oui, maître.

Et levant la main à la hauteur des yeux, il fit deux ou trois signes.

–Oh ! mon Dieu, est–ce désolant ! murmura le comte ; voilà qu'une affaire...

Et s'adressant à Samson :

–Est–ce pressé ?

–Oui, maître.

–Allons, va devant !

–Oui, maître, répondit le serviteur impassible, en se retournant tout d'une pièce, après avoir renouvelé son salut.

–Mademoiselle, dit alors Lancelot à Emmeline, je suis on ne peut plus affligé du contretemps...

–C'est bon, c'est bon, dit Bertrand, un mystère de plus sur votre bilan, mon cher. Nous vous en tiendrons compte, ma soeur et moi !

Puis à Emmeline, qui rayait avec dépit, du bout de son ombrelle, le sable de l'allée où ils devisaient :

–Pardonne–lui encore, petite soeur, mais à une condition.

–Et laquelle ? s'enquit Lancelot.

–C'est que vous nous sacrifierez toute votre journée de demain.

–Oh ! avec joie, si mademoiselle...

–Pouvez–vous douter que j'en sois heureuse ! dit Emmeline avec un accent de reproche.

–Désirez–vous partir seul ? demanda Bertrand.

–Non, non, mon cher ; si vous ne le trouvez pas mauvais, je vous ramènerai.

–Quel bonheur ! s'écria étourdiment Emmeline.

–Alors, je vais faire atteler.

–Allez, nous vous suivons.

Bertrand s'élança vers les communs, où les voitures avaient été remisées. Mais en courant, un papier tomba de sa poche.



Arthur aperçut ce papier, qui échappa à l'attention d'Emmeline, trop absorbée par ses pensées pour regarder ce qui l'entourait.

Le comte l'entraîna du côté où était tombé l'objet se baissa comme pour cueillir une fleur, le ramassa et le serra dans son gousset de montre.

–Quelle délicieuse soirée, et comme il m'eût été bon de la passer tout entière avec vous, mademoiselle ! disait-il, en même temps à Emmeline.

Vous offrirais-je cet oeillet ?

La jeune fille prit la fleur et la fixa à son corsage.

–Où êtes-vous ? cria bientôt la voix de Bertrand.

–Ici, derrière le massif de rosiers, répondit Lancelot.

En entendant son frère, Emmeline avait tressailli. Elle arrêta son cavalier par un mouvement brusque et subit.

–Monsieur Arthur, lui dit-elle avec une vivacité fébrile, il faut que je vous parle... cette nuit...en secret... dans deux heures... à la petite porte du parc... elle sera ouverte !

Avant que le comte, extrêmement surpris de cette impérieuse déclaration eût eu le temps d'y répondre, Bertrand arriva.

–La voiture est prête, dit-il.

–Nous sommes à vous, répondit Arthur.

Montant dans la calèche de M. du Sault, ils revinrent promptement à la ville.

Le voyage fut assez triste, chacun d'eux étant diversement, mais profondément préoccupé.

–Nous vous descendrons chez vous, dit Bertrand au comte, en traversant la rue de la Douane.

–Oh ! je vous accompagnerai...

–Inutile, mon cher ! ... Voici votre porte ! Bonne nuit !

–Bonne nuit à tous deux ! dit Arthur en sautant à terre, après avoir pressé la main des jeunes gens.

La calèche reprit le grand trot. Et le comte siffla.

Samson, qui avait suivi par derrière, accourut au galop.

–Va seller Betzy et attends, lui dit Lancelot.

–Oui, maître.

–Seulement, fais en sorte qu'on ne te voie pas.

–Oui, maître.

–Dans une heure, tu conduiras Betzy sur le chemin de la villa du Sault, en dehors de la ville.

–Oui, maître.

Le comte, alors, ouvrit la porte de la maison et monta à son appartement privé.

## V – LES DEUX RENDEZ-VOUS

Le comte Arthur Lancelot occupait une maison entière, dans la rue de la Douane (Duane–Street) .

Cette maison n'avait que deux étages et un sous–sol.

Elle était construite à l'anglaise. On y arrivait par un escalier de cinq ou six marches, défendu, comme la façade de la maison, par une grille en fer, à hauteur d'appui, distante de deux mètres environ du mur, et derrière laquelle végétaient quelques arbrisseaux.

Le premier étage comprenait les salons de réception ; le second, l'appartement privé du comte.

Seul, Samson avait accès dans cet appartement.

On y comptait quatre pièces : une salle à manger un cabinet de travail, un boudoir et une chambre à coucher, où jamais profane n'avait pénétré, pas même le fidèle serviteur.

Toutes les fenêtres étaient munies de barreaux en fer et les volets intérieurement doublés avec de fortes plaques de tôle.

L'habitation se trouvait ainsi à l'abri des voleurs et des curieux ; elle pouvait, ou besoin, soutenir un siège de quelques heures... En entrant, Lancelot battit du briquet, alluma une bougie placée dans le vestibule sur une console, et après avoir soigneusement refermé la porte extérieure, monta à son appartement.

Il s'arrêta dans le cabinet de travail.

C'était une petite pièce, tendue en cuir de Cordoue et meublée avec un goût sévère : le secrétaire, la bibliothèque, le fauteuil étaient en ébène, sans sculpture. Des armes du plus grand prix, recueillies dans toutes les parties du monde, pendaient aux parois de la muraille et y tenaient lieu de peintures.

Arthur ouvrit le secrétaire, déposa son bougeoir sur la tablette, s'assit, et tira de sa poche l'objet qu'il avait ramassé dans le jardin de Bellevue.

Cet objet, roulé, de la grosseur d'un tuyau de plume, n'était autre chose qu'un papier.

Le jeune homme le déplia, d'une main frémissante. Une écriture fine et tourmentée le couvrait tout entier.

Lancelot en lut et relut les lignes, avec une émotion profonde.

–Ah ! mon Dieu, s'écria-t-il en renversant ensuite sa tête sur le dossier du fauteuil, mon Dieu ! Je ne l'aurais jamais cru ! lui, amoureux !

lui aimé de madame Stevenson ! Malheur ! malheur sur moi qui n'ai pas prévu cette liaison ! Mais peut-être est-il temps encore ; peut-être puis-je mettre des entraves à leur passion ! car il ne faut pas qu'ils s'aiment... S'aimer, eux ! j'en mourrais de jalousie !

Il parcourut une troisième fois le billet et le froissa dans ses doigts.

–Non, cela ne sera pas ! s'écria-t-il en se frappant le front.

Dussé-je enlever cette femme, cela ne sera pas ; je les séparerai ! ... Voyons... leur rendez-vous est à minuit ! Quelle heure est-il ?

Il jeta un coup d'oeil sur sa montre.

–Onze heures trois quarts, dit-il ; j'y puis être... Mon entrevue avec Emmeline est fixée à une heure du matin... Ce n'est pas loin ; Betzy va comme le vent ; pourvu que je parte à une heure moins cinq minutes, je serai exact. Mais que me veut cette pauvre fille ! ...

Chère et malheureuse Emmeline, elle est amoureuse de moi...

Un sourire triste passa sur son visage, et il poursuivit, comme s'il répondait à une réflexion intime :

–Si elle savait... Étrange destinée que la mienne ! Jeune, je désirais la lutte... la lutte grande, terrible, celle qui s'enivre à la coupe des chaudes amours et se baigne les mains dans le sang... Ai-je été traité en enfant gâté par le Hasard ou la Providence, qu'on l'appelle comme on voudra ! parbleu ! il ne m'importe guère ! ... Mais, il faut se hâter.

En prononçant ces paroles, le comte Lancelot se leva, alla à une panoplie, en décrocha deux petits pistolets, qu'il mit dans sa poche après les avoir chargés, et, s'enveloppant dans un manteau de drap foncé, il échangea son chapeau de paille contre un feutre noir, et ressortit.

La nuit était assez claire, quoique la lune ne brillât point.

Arthur se glissa silencieusement le long des maisons, enfila plusieurs rues qu'il longea ou traversa sans rencontrer personne, et arriva enfin devant une habitation isolée, bâtie au milieu d'un jardin de quelque étendue.

Une haie l'entourait.

Le jeune homme franchit cette haie avec une agilité qui eût fait honneur à un gymnasiarque consommé.

Des avenues ombreuses s'étendaient de tous côtés. Lancelot en prit une, rangea les arbres d'aussi près qu'il put, et en marchant sur la pointe du pied. Un mouvement de voix ne tarda point à frapper son oreille.

Il redoubla de précautions, se plia en deux et continua d'avancer, mais dans la direction du son.

Bientôt, le bruit d'un baiser arriva à lui. Il frémit, s'appuya contre un arbre, mit sa main sur sa bouche et la mordit pour s'empêcher de crier.

La maison n'était plus qu'à quelques pas de lui.

Au balcon d'une fenêtre inférieure, on apercevait deux silhouettes : la silhouette d'une femme et celle d'un homme.

La femme se tenait dans la baie de la fenêtre, l'homme au dehors, penché par-dessus la balustrade du balcon, et à demi caché par un bouquet de lilas.

–Oh ! Bertrand ! Bertrand ! murmura Arthur en se rapprochant davantage encore du couple.

–Que vous êtes bonne et qu'il m'est doux de vous le répéter, Harriet ! disait le jeune homme, passant son bras autour de la taille de la jeune femme et l'attirant à lui.

–Oui, répondit-elle, oui, je suis trop bonne ! et vous un ingrat, car vous n' imaginez pas combien je m'expose, en vous recevant ici à pareille heure !

–Le temps m'a semblé bien long, allez, depuis le moment où vous m'avez remis le billet...

–A propos, ce billet, rendez-le-moi, monsieur.

–Quoi ! vous ne me le laisserez pas, câlina le jeune homme ! Il y a tant d'amour ! tant de bonheur pour moi dans ces lignes !

–Que ne les gravez-vous dans votre coeur ! dit-elle en souriant ; mais, mon bon ami, l'écriture laisse des traces. Je ne serai tranquille que quand ce papier n'existera plus.

–Vraiment ! vous me le refusez, dit Bertrand d'un ton chagrin en fouillant dans sa poche.

–Vraiment oui ! une imprudence est si vite commise ! Si mon mari...

–Oh ! ne parlez pas de lui ! ne parlez pas de lui ! s'écria-t-il.

–Ma lettre ! ma lettre ! monsieur !

–Je ne la trouve pas, je l'aurai oubliée...

Ces mots furent dits d'un ton inquiet.

–Voyez ! déjà ! Oh ! l'on ne devrait jamais confier ses pensées au papier ? fit la jeune femme, mais vous me la rapporterez demain, n'est-ce pas ?

–Je vous le jure, Harriet, ma chérie ! ma douce colombe, dit Bertrand en imprimant ses lèvres sur le cou de sa maîtresse.

Une douleur aiguë traversa le cœur d'Arthur Lancelot comme un fer rouge.

–Mais, demanda la jeune femme, après un moment de silence, comment avez-vous pu venir sitôt ?

–Oh ! dit-il, dès que j'eus déposé chez lui le comte...

–Un fat ! je ne l'aime guère, observa Harriet.

–Fat ! lui ! ne dites pas cela ; c'est un noble et excellent ami, repartit vivement Bertrand.

–Continuez, je vous prie, reprit la jeune femme en étouffant un bâillement.

–La coquette ! l'indigne coquette ! pensa Lancelot.

–Donc, poursuivit Bertrand, après l'avoir descendu à sa maison, j'ai prétexté que j'avais oublié de lui faire une communication importante pour quitter ma soeur...

–Et personne ne nous a vu ?

–Personne ! Mais, Harriet, ma bien-aimée, ne me permettez-vous pas...

–Non, monsieur, non, minauda la jeune femme.

–Vous doutez donc de mon amour ?

–Les hommes sont si trompeurs !

–Pouvez-vous me tenir un pareil langage, à moi qui n'ai jamais aimé et n'aimerai jamais que vous !

–Petit menteur ! murmura-t-elle en approchant ses lèvres des siennes.

Des larmes brûlantes s'amassaient sous les paupières du comte.

Oh ! laisse-moi, laisse-moi entrer dans ta chambre ! supplia Bertrand.

–Mais si l'on venait ? répondit-elle tendrement, en lui formant un collier de ses bras.

Un souffle de la brise écarta le cachemire qui lui servait de peignoir et découvrit sa gorge blanche et ferme comme du marbre.

Bertrand frissonna de la tête aux pieds en y collant ses lèvres.

–Finissez ! finis... ! bégayait-elle.

–J'entre, n'est–ce pas ?

–Mais mon mari !

–Puisqu'il est à son bord.

–Mais si par hasard ! ...

–Harriet, ne me l'avez–vous pas promis ? Est–ce que je ne vous aime pas ? est–ce que pour vous plaire...

Tout en articulant ces paroles d'une voix palpitante Bertrand enjambait la balustrade, sans que la jeune femme lui opposât une résistance sérieuse ; mais, à ce moment, le sable grinça sous des pas précipités.

–Quelqu'un ! sauvez–vous ! s'écria Harriet. Et elle se précipita dans sa chambre, dont elle referma la croisée, pendant que son amant s'enfuyait à travers les jardins, et pendant qu'Arthur, auteur de leur épouvante, sautait par dessus la haie et regagnait la ville, en se disant :

–Comme ils m'ont fait souffrir ! je ne me croyais pas autant de patience... Enfin, je les ai séparés ! Il n'est pas probable qu'ils se revoient cette nuit... ni de longtemps... car j'aviserais au moyen de jeter entre eux un obstacle insurmontable !

Une heure sonna à l'église métropolitaine.

–Ah ! mon Dieu, je serai en retard ! vite, courons, pensa–t–il.

Sur la route de la villa du Sault, il trouva Samson, qui l'attendait flegmatiquement, près de deux chevaux de selle.

Ils les enfourchèrent en un clin d'oeil.

Arthur lança le sien au galop et Samson prit la même allure, après avoir laissé entre le comte et lui la distance d'une centaine de mètres. Au bout de cinq minutes, Lancelot était à la petite porte du parc.

Il appela son domestique.

–Tu conduiras, lui dit–il, les chevaux dans le bois, et tu tâcheras qu'on ne vous découvre pas. Si j'ai besoin de toi, je sifflerai.

–Oui, maître, répondit Samson en portant la main à la visière de sa casquette.

Lancelot poussa la porte, qui s'ouvrit aussitôt et il vit Emmeline adossée au mur, sous un berceau de chèvre–feuille. Un gros chien de terre–neuve était couché près d'elle.

L'animal se dressa sur ses pattes en grondant.

–La paix, Médor, la paix ! dit–elle en faisant signe au chien de se taire.

–Mademoiselle, dit Arthur, en s'avançant vers elle...

–Monsieur, l'interrompit-elle, je vous dois l'explication d'une conduite qui sans doute vous paraît étrange. Voulez-vous m'offrir votre bras, car la matinée est fraîche et je sens que je grelotte !

Le comte s'empressa de lui obéir.

Emmeline reprit d'un ton décidé.

–Monsieur Lancelot, vous devez vous battre...

–Mademoiselle...

–N'essayez pas de nier, je sais tout. Du reste, je serai franche avec vous ; je sens que la franchise est la seule excuse de ma manière d'agir.

Je vous ai épié et j'ai surpris votre conversation avec le capitaine Irving ; si, à présent vous voulez savoir pourquoi je vous ai épié, je vous dirai... Sa voix s'attendrit ; un déluge de larmes lui coupa la parole.

Ce qu'elle n'acheva point, le comte le devina, et avec un tact, dont elle le remercia aussitôt par un regard, il lui dit :

–Je ne vous demande point, mademoiselle, pourquoi vous m'avez surveillé. Quelles que soient vos raisons, elles sont d'un noble cœur je voudrais... mais ne parlons plus de cela. J'imiterai votre franchise ; oui, je dois me battre, à la pointe du jour !

Emmeline se prit à trembler au bras du jeune homme.

–Rassurez-vous, cependant, reprit-il, en souriant. Le combat aura lieu au sabre. C'est une arme qui m'est familière. Je puis dire, sans vanité, que je n'y ai point encore trouvé mon égal, par conséquent...

–Mais un hasard, monsieur !

–Oh ! dit-il gaiement, le hasard est une divinité à laquelle je rends un culte trop absolu, pour qu'elle me fasse défaut à l'heure du péril.

Plaiguez plutôt mon adversaire, chère Emmeline.

–J'avais espéré, balbutia-t-elle, que pour m'être agréable, pour m'obliger, –et elle souligna le terme, –vous renoncerez à ce duel, dont la pensée seule me glace d'épouvante. Je voulais vous en parler, vous conjurer de m'accorder cette faveur... avant de rentrer à la maison ; je l'aurais fait sans mon frère ; mais, craignant que votre amour-propre ne fût froissé, si j'abordais ce sujet en sa présence... je vous ai prié...

–Croyez, mademoiselle, que je n'ai pas suspecté un seul instant la pureté de vos intentions, répliqua Lancelot avec une affectueuse sincérité.



–Vous ne vous battez point, dit Emmeline.

–Je ne puis vous le promettre.

–Oh ! si ! fit–elle d'un ton suppliant, enfournant sur lui ses beaux yeux noyés de pleurs.

–Je voudrais...

–Vous pouvez tout ce que vous voulez, vous !

Cette affirmation enthousiaste amena un sourire sur le visage du comte.

–Il serait à souhaiter, mademoiselle, dit–il en prenant la main d'Emmeline.

–Mais, dit celle–ci, il n'est donc personne qui vous soit chère ?

Lancelot soupira.

–Bien des personnes me sont chères, répondit–il ensuite ; vous la première, ma bonne Emmeline.

–Oh ! si cela était ! prononça–t–elle avec un accent du coeur, en pressant la main du jeune homme.

–Oui, vous m'êtes chère, bien chère, vous et votre frère... vous êtes l'un et l'autre ce que j'aime le plus au monde.

A ces mots, Emmeline se serra contre lui, ralentit sa marche, et laissa nonchalamment tomber sa tête sur le bras de Lancelot.

Ce mouvement avait été si spontané ; il témoignait de tant de confiance, d'une tendresse si dévouée ; la pose d'Emmeline était si séduisante, que le comte se pencha légèrement et lui effleura le front avec ses lèvres.

–Oh ! vous m'aimez, n'est–ce pas, Arthur ? dit la jeune fille d'une voix mourante, en fléchissant sous la violence de son émotion.

–Eh bien ! eh bien ! qu'est–ce que je vois ? cria–t–on tout à coup à quelques pas d'eux.

## VI – LE DUEL

–Mon frère ! fit Emmeline, avec plus de surprise que de frayeur.

–Oui, dit le comte, c'est la voix de Bertrand, mais, ajouta-t-il, très-bas, au nom du ciel ! ne lui dites rien ; ne lui parlez pas de ce qui fait le sujet de notre entretien.

–Tiens ! tiens ! criait le jeune du Sault ; vous m'en contez de belles, mes bons amis. L'un a une affaire urgente, il rentre chez lui ; l'autre se déclare fatiguée, oh ! bien fatiguée, elle ira »e coucher aussitôt à la maison, et voilà que je les trouve tous deux en promenade sentimentale dans le parc, à une heure du matin. Mais savez-vous ce que je ferais si j'étais un frère comme il y en a ?

Il prit une pause tragique, en tirant de sa poche un canif dont il mit la lame au vent.

–Et que ferais-tu ? demanda Emmeline, en riant aux éclats, quoi qu'elle lui en voulût d'être venu les trouver à un moment si intéressant.

–Ce que je ferais ! Eh bien, je vous immolerais à ma vengeance, puis je me suiciderais... sur vos cadavres sanglants !

–Tais-toi ! lui dit la jeune fille, laisse-là tes cadavres, le mot seul me fait peur.

–Mais, continua Bertrand, je suis un frère débonnaire, une bonne pâte de frère, j'adore ma petite soeur, je ne déteste pas son cavalier, et vraiment, il m'en coûterait de priver la création de deux êtres aussi charmants.

–Est-il aimable un peu, ce soir ? murmura Emmeline.

–Disons ce matin et nous serons plus juste, repartit l'enseigne. Mais, mes enfants, vous devez geler. Quelle idée de se donner des rendez-vous à pareille heure, quand vous avez toute la journée à vous ! Eh ! par Dieu ! si quelquefois je vous embarrasse, il faut le dire. Je ne suis ni un Othello, ni un mal appris ! J'aime assez ma soeur pour satisfaire avec joie ses fantaisies ; je connais assez la solidité de ses principes pour approuver ce qu'elle approuve. Allons, donnez-moi la main, Arthur, et toi un baiser, belle noctambule !

–Vous avez raison, mon cher Bertrand, de juger ainsi votre soeur, dit Lancelot après cet échange de cordialités, car notre entrevue avait pour objet une...

–Voulez–vous bien garder vos secrets pour vous ? est–ce que je les veux savoir vos secrets ? dit gaiement le frère d'Emmeline.

–Cependant...

–Je n'écoute rien.

–Le drôle de corps ! fit la jeune fille en riant.

–Je vous ai dérangés, ce n'est pas ma faute, mais je me sauve.

–Du tout, s'opposa le comte.

–Prétendez–vous me garder ?

–Oui, oui, répliqua Arthur.

–Une question alors ? interrogea facétieusement Bertrand.

–Fais, dit sa soeur.

–A quand la noce ?

Emmeline se serra, palpitante, contre Lancelot. Et, remarquant que la demande avait embarrassé celui–ci, elle dit à son frère :

–Une autre question, une question préalable, s'il vous plaît, monsieur l'inquisiteur.

–Ce n'est pas répondre ça, dit Bertrand.

–Comment se fait–il, poursuivit Emmeline, que vous vous trouviez ici, à pareille heure, vous, un malade, qui devrait être au lit depuis le crépuscule ?

–C'est juste, appuya Arthur avec une teinte d'ironie.

–Oh ! balbutia Bertrand, une affaire...

–Des affaires ! comme monsieur Lancelot, quand il nous veut quitter, interrompit la jeune fille.

–Un ami qui m'a retenu !

–Mais, dit Arthur, je croyais que vous vous rendiez directement à la villa, quand vous m'avez quitté ?

–Tiens ! dit Emmeline, il n'est donc pas allé chez vous ?

–Bertrand ! non, répondit le comte, prenant plaisir à taquiner son ami.

–Ah ! fit ce dernier, j'ai rencontré une connaissance et nous sommes montés au club.

–A minuit ! dit Emmeline en secouant la tête d'un air incrédule.

–D'abord, il n'était qu'onze heures...

–Mais que me vouliez-vous donc ? reprit Arthur.

Bertrand était fort mal à l'aise. Il s'agitait comme s'il eût eu des épines sous les pieds.

–Bon, bon ! dit sa soeur. Il nous cache quelque chose. Mais va, sois tranquille, nous ne te tourmenterons pas davantage. Conserve pour toi ce que tu ne veux pas nous dire. On sera aussi discret que vous, monsieur. Seulement tu nous expliqueras comment il se fait que tu rentres par la petite porte du parc qui devrait être fermée !

–Oh ! rien de plus facile, répondit-il du ton d'un homme soulagé d'un lourd fardeau. J'allais passer par la porte de la grille, quand Médor, sortant d'ici, s'est jeté dans mes jambes. Surpris que la petite porte fût ouverte, j'ai monté pour la fermer au verrou, et voilà !

Pardonnez-moi, je me retire.

–Non, non, dit Arthur ; restez.

–A mon tour, je dirai non ; j'ai encore un mot à vous dire en particulier, monsieur Lancelot.

Et se tournant vers son frère :

–Va m'attendre au bout de l'allée.

–Ah ! dit-il, c'est que moi aussi j'aurais un mot à dire en particulier à maître Arthur.

–Eh bien ! tu lui parleras après moi.

–C'est sans doute pour cette affaire que vous étiez retourné, dit le comte.

–Exactement, mon cher ami, exactement. Une affaire très-importante.

Dans un moment...

Il s'éloigna en sifflant l'air de Rule Britannia .

–Monsieur Arthur, dit la jeune fille regardant Lancelot en face, monsieur Arthur, pouvez-vous me faire le sacrifice de votre duel ?

–Mademoiselle, il...

–Répondez-moi nettement, je vous prie, pas de détours, pas de faux-fuyants, vous êtes trop noble pour user de semblables expédients.

–Je ne puis vous faire ce sacrifice, dit le comte.

–Pouvez-vous me dire l'heure de la rencontre, car je compterai les

minutes.

Lancelot discerna un piège sous cette phrase.

–Oh ! dit–il négligemment, ce ne sera pas pour aujourd'hui, puisque nous sommes à deux heures du matin ; peut-être pour demain.

–Mais, reprit–elle, je croyais que vous aviez dit que vous partiez ce soir ?

Arthur se mordit la lèvre. Il n'avait pas prévu cette pointe. Néanmoins, il répondit sans hésiter.

–C'était mon intention. J'ajournerai mon départ...

–Et si un accident...

–Mademoiselle, dit–il d'un ton convaincu qui persuada jusqu'à un certain degré Emmeline, je n'ai à craindre et ne redoute aucun accident.

–Seriez–vous assez obligeant pour m'envoyer quelqu'un dès que ce sera terminé ?

–J'aurai le bonheur d'être ce quelqu'un, si vous le permettez.

–Je prierai Dieu pour vous ! dit Emmeline, en lui serrant la main.

–Mais embrasse–le donc, petite soeur ! va, je ne regarde pas, cria Bertrand, du fond de l'allée.

Arthur tressaillit. Ses sourcils se contractèrent. La jeune fille ne vit point ce signe d'humeur. Elle inclina son front, espérant que Lancelot y déposerait un baiser.

Il n'en fut rien ; et elle le quitta, le coeur brisé, les larmes aux yeux.

–Je ne serai pas plus longtemps que toi, lui dit Bertrand en passant à côté d'elle, pour rejoindre le comte qu'il entraîna un peu plus loin.

Par un geste familier, qu'autorisait leur intimité, celui–ci passa son bras par–dessus l'épaule de du Sault, et approchant son visage du sien :

–Voyons, que puis–je faire pour vous, mon Bertrand ? lui dit–il.

–Oh ! un service d'ami, une niaiserie ! Seulement je ne voudrais pas que ma soeur le sût ; elle est si facile à émouvoir.

–Vous m'intriguez, dit Arthur affectant une ignorance complète, quoiqu'il devinât bien ce dont son interlocuteur allait l'entretenir.

–Il s'agit d'un duel.

–D'un duel ! êtes–vous sérieux ?

–Cela vous étonne ; vous qui en avez eu cent... on le dit, du moins.

–Oh ! moi c'est bien différent.

–Pourquoi cola ?

- Pourquoi ? pourquoi ? ... Mais avec qui, ce duel ?
- Le capitaine Irving.
- Ah ! je m'en doutais.
- C'est un drôle qui filoute au jeu.
- Et vous vous battez avec un filou !
- Le point d'honneur, que voulez-vous, mon cher ?
- Si vous le dénonciez, cela ne vaudrait-il pas mieux ?
- Et des preuves ?
- Mais on en trouve ! Votre parole...
- Ma parole ne suffirait pas, mon cher Arthur.
- Quel sot préjugé que le duel !
- D'ailleurs je lui ai jeté mes cartes à la figure.
- L'insulte est grave...
- Il me faut des témoins. J'ai compté sur vous.
- Et vous avez bien fait.
- Voyez, je vous prie, le major Cooper, et demain c'est-à-dire aujourd'hui, soyez à dix heures chez le capitaine. Est-ce convenu ?
- Sans doute, mon cher Bertrand, dit-il avec effusion.
- Oh ! comme vous paraissez inquiet ! Pour moi, je vous assure que ça ne m'émeut guère. Ce sera ma cinquième rencontre, et, vraiment, je n'y pense même pas, fit le frère d'Emmeline d'un ton légèrement fanfaron.
- C'est, répliqua tristement Lancelot, que le duel me paraît une chose grave, car deux hommes y compromettent leur existence...
- Des sornettes ! ...
- Bertrand !
- A demain, à midi, je vous attendrai le major et vous, pour connaître les dispositions... Merci, à charge de revanche... Au revoir !
- Au revoir ! proféra le comte, en suivant des yeux le jeune du Sault qui courait rejoindre Emmeline, à l'extrémité de l'allée.
- Est-il beau ! est-il brave ! est-il aveugle ! ajouta-t-il un moment après. Mais il ne se battra point. Non, non, je lui éviterai ce danger.
- Et Arthur Lancelot, sortant du parc, siffla Samson.
- Le jour commençait quand il rentra chez lui.
- Samson, dit-il à son domestique, le cutter est en rade, n'est-ce pas ?
- Oui, maître.

–Tu iras à bord immédiatement.

–Oui, maître.

–Tu diras au patron de se rendre à terre, en tenue d'enseigne, avec son second dans le même costume.

–Oui, maître.

–Tu lui indiqueras la maison du vice-amiral, sais-tu où elle est ?

–Oui, maître

–Ils iront, demanderont à parler à sa femme, lui diront que son mari désire qu'elle vienne le trouver sur-le-champ ; et ils la conduiront à bord du cutter, où je veux qu'elle soit traitée avec douceur, mais soigneusement enfermée. Est-ce compris ?

–Oui, maître.

–Cela devra être exécuté avant huit heures. A dix la chaloupe m'attendra au bas du Marché au poisson. La maison sera fermée, et nous reprendrons la mer, mon vieux camarade.

–Oui, maître.

–Va !

Quand il fut seul le comte écrivit deux lettres ; –l'une à Emmeline, l'autre à Bertrand. Puis, il changea de toilette, prit un doigt de Xérès, avec un biscuit, choisit parmi ses armes, deux sabres de cavalerie d'une trempe et d'une finesse admirables, les cacha dans son manteau, et courut à la poste, où il jeta ses lettres.

Trois heures du matin sonnaient.

Lancelot s'achemina vers l'Hôtel du Gouvernement, fit éveiller deux des secrétaires de sir Charles Prévost, qui consentirent volontiers à lui servir de témoins.

–Mais nous aurions besoin d'un chirurgien, dit l'un.

–Inutile, répondit Arthur. Le creux d'Enfer est tout près d'ici. On rapportera le blessé.

–Ou le mort, ajouta l'autre.

–Comme vous voudrez, dit froidement Arthur.

–Ce diable d'Irving, il n'a pas de chance ! reprit le secrétaire. S'il vous connaissait...

–Chut ! fit le comte en posant le doigt sur ses lèvres, et montrant l'autre témoin qui achevait de s'habiller.

–Je suis prêt, dit celui–ci.

–Nous monterons dans une de vos voitures, messieurs, dit le comte.

–Soit !

A quatre heures précises, ils arrivèrent au creux d'Enfer, précipice effroyable, situé dans le bois, à un quart de lieue au plus d'Halifax.

Une jolie pelouse, très–unie, borde l'abîme.

Le capitaine Irving était déjà sur le terrain avec deux officiers de son régiment. Les quatre personnages se saluèrent courtoisement.

Les armes furent tirées au sort ; le capitaine eut l'avantage ; il se décida naturellement pour celles qu'il avait apportées et qui étaient fort lourdes. Comme il était très–vigoureux, et comme la main fluette de son adversaire ne paraissait pas douée d'une force bien grande, il avait choisi, dans sa collection et celle de ses amis, les sabres les plus pesants qu'il put trouver. C'étaient des lames droites, dont on pouvait également se servir pour la pointe et la contre–pointe.

–Est–ce au premier sang ? demanda l'un des seconds.

–C'est à la mort ? répliqua le capitaine en brandissant son espadon.

–Eh bien ! prenez vos positions, dit un autre témoin.

–Avant de commencer, messieurs, permettez–moi de vous dire, prononça le comte, que quelle que soit l'issue de la lutte, je quitterai Halifax aussitôt après, si elle ne m'est pas fatale.

–Oh ! soyez tranquille, s'écria Irving d'un ton féroce, vous avez terminé votre dernier voyage terrestre, mon petit monsieur ; et si vous n'êtes pas préparé pour celui de l'autre monde...

–Point d'injures, capitaine, interrompit sévèrement un des officiers qu'il avait amenés.

–Allez, messieurs ! ordonna le principal témoin de Lancelot.

Sans faire parade de son habileté, celui–ci tomba élégamment en garde.

Le capitaine débuta, en matamore, par une série de moulinets qui n'avaient d'autre but que d'intimider son antagoniste, en lui montrant avec quelle prestesse il maniait un sabre. Mais Arthur ne sembla même pas surpris de cette formidable mise en scène.

L'arme d'Irving roulait autour de sa tête avec une rapidité vertigineuse.

Aux rayons du soleil levant, elle jetait des lueurs scintillantes.

Lancelot se contentait de maintenir sa garde.



–Parez–moi celle–là ! vociféra Irving, en lui décochant soudain un coup de taille, qui fut aussitôt relevé.

Des étincelles jaillirent des deux fers entrechoqués.

–Et celle–là ! reprit le capitaine dégageant son sabre par un demi–cercle et poussant de l'estoc.

Le comte lui opposa une tierce, redressa son arme, frappa brusquement celle de son adversaire à quelques pouces de la poignée, et la fit voler à dix pas de distance.

–C'est assez ! c'est assez ! l'honneur est satisfait, messieurs, dirent les témoins.

–Non, non, je veux découdre le ventre de ce morveux, hurla Irving, qui avait ramassé son sabre et revenait furieux sur Lancelot.

–Je vous croyais plus fort, dit tranquillement le jeune homme.

Ces mots poussèrent à son comble l'exaspération du capitaine.

Il se précipita comme un fou sur le comte, frappant à droite, à gauche, en avant, sans règle ni mesure, et négligeant les feintes pour évoluer autour d'Arthur et faire tourbillonner sa lame sur la tête du jeune homme.

Mais partout il trouvait l'arme de Lancelot, au–devant de la sienne ; partout une défense froide, sûre, qui déjouait et fatiguait ses attaques.

C'était un beau, un terrible spectacle.

Le capitaine haletant, le visage enflammé, la bras droit sans cesse en mouvement, le corps s'agitant en tous sens, tournant avec une célérité fiévreuse, et prenant son adversaire dans un cercle de fer éblouissant.

Arthur ferme, calme, l'oeil perçant toujours en éveil, ne bougeait pas de place. Il pivotait sur ses pieds, il paraissait ne point vouloir prendre de détermination agressive, quoiqu'il ne perdit pas une des fautes d'Irving.

Sa grâce, la facilité de son jeu, la souplesse de ses phrases, et son impassibilité, quand la plus légère inattention, un clignement des yeux, lui pouvait être fatal, tranchaient d'autant mieux qu'Irving, déjà épuisé, la respiration sifflante, le poignet appesanti commençait à ferrailer lourdement en poussant des cris rauques.

Bientôt ses bottes devinrent plus lâches, moins fréquentes. La lassitude le dominait. Désormais il était au pouvoir du comte.

Se sentant faiblir, il recueillit tout ce qui lui restait de force, pour une dernière passe.

Mais alors, Lancelot allongea le bras et lui porta un coup de manchette. Le capitaine laissa échapper son sabre, avec un flot de sang. Il avait le poignet de droite profondément entaillé !

–Ah ! vous me donnerez ma revanche ! proféra–t–il sourdement.

–Quand vous serez guéri, je le ferai avec plaisir, si cela peut vous être agréable, répondit Arthur.

Et il ajouta intérieurement :

–Ce brutal en a au moins pour trois mois. Mon Bertrand ne se battra pas avec lui.

# DEUXIÈME PARTIE – LES REQUINS DE L'ATLANTIQUE

# I – MADAME HARRIET STEVENSON

Nous avons dit qu'en entendant un bruit de pas dans l'allée, madame Harriet Stevenson était rentrée dans sa chambre.

En une seconde, elle eut quitté son peignoir et se fut pelotonnée dans son lit.

Vivement émue, elle prêta une oreille attentive. Mais les battements désordonnés de son coeur neutralisaient tous les efforts qu'elle faisait pour écouter. Peu à peu, cependant, le sang cessa de courir précipitamment dans ses veines ; elle se calma ; sa frayeur se dissipa.

Elle se releva, promena autour d'elle un regard timide, et marcha sur la pointe des pieds, vers la fenêtre.

La nuit était claire, sereine. Les yeux d'Harriet plongèrent dans les avenues sans rien distinguer qui la pût inquiéter. Tout paraissait tranquille au dehors ; seuls les feuillages élevaient leurs voix frémissantes doucement balancés par la brise du matin.

–C'est singulier, se dit madame Stevenson ; je suis pourtant bien sûre qu'on a marché dans le jardin... Ah ! qu'est-ce que j'aperçois ! ... Non, ce n'est rien, une erreur de mes sens, si j'osais, je sortirais... maintenant, je ne pourrais dormir... Appelons Kate.

Elle agita une sonnette.

Au bout de cinq minutes, une jeune servante, à la mine effrontée, se montra.

Elle tenait d'une main un fichu à moitié croisé sur sa poitrine, et de l'autre un jupon, qu'elle n'avait pas eu le temps d'attacher.

–Qu'y a-t-il, madame ? dit-elle en bâillant.

–Vous ne veillez donc pas, Kate ! répondit madame Stevenson avec humeur.

–Ah ! je me suis endormie ; madame était si longue ! répartit la soubrette d'une voix insolente.

Sa maîtresse avait sans doute des raisons pour ne la point rudoyer, car elle

reprit moins haut :

–Et vous n'avez rien entendu ?

–Entendu... quoi ?

–Mais il y avait quelqu'un dans le jardin.

–Sans doute, il y avait le cavalier à madame, répliqua impertinemment Kate.

Madame Stevenson fut blessée.

–Vous prenez un ton..., dit-elle.

–Ah ! si madame n'est pas contente de mes services... fit la servante.

–Je ne dis pas cela, je ne dis pas cela.

–Ce n'est déjà pas si amusant ici ! continua Kate.

–Que vous manque-t-il ? ne suis-je pas généreuse ?

–Il faut passer les nuits...

–Mais je vous paie.

–Ce serait du propre, si vous ne me payiez pas, riposta la domestique avec un accent revêche.

–Voyons, voyons, ma bonne Kate, ne faites pas ainsi la méchante, dit madame Stevenson, en prenant sur une crédence, une couronne en or qu'elle glissa dans la main de sa camériste.

–Merci, dit avec une révérence, Kate, dont le visage chafouin prit aussitôt un air soumis et respectueux.

–Alors, dit Harriet, vous n'avez rien entendu ?

–Rien, madame, je m'étais endormie.

–Il n'est entré personne dans la maison ?

–Oh ! pour cela, non.

–Vous en êtes certaine !

–C'est moi-même qui ai verrouillé les portes, madame.

–Et celle du jardin ?

–Je l'ai aussi fermée dès que monsieur...

–C'est bon, c'est bon, dit vivement madame Stevenson. Pourtant on nous a épiés. Je n'en puis douter.

–Épiés, et qui ça pourrait-il être ?

–Mon mari, répondit-elle d'un ton songeur.

–Lui ! ah ! Sainte-Vierge, il n'y pense guère, le pauvre cher homme !

s'écria Kate, en souriant. Je parie qu'il dort comme une pioche sur son hamac. Sir Henry vous épier ! on ne me fera jamais accroire cela, madame ; non, jamais de jamais ?

–Alors, comme vous venez de le dire, qui cela pourrait-il être ?

–Madame se sera trompée.

–Du tout ! du tout ! on a piétiné, et très–fort dans le jardin.

–Un chat qui courait après sa chatte, dit Kate on éclatant de rire.

Madame Stevenson rougit jusqu'au blanc des yeux. Si elle n'eût écouté que sa colère elle eût battu cette fille impudente, qui la bravait aussi hardiment. Mais elle avait, comme la plupart des femmes légères, eu le tort de mettre une servante dans ses confidences, et celle–ci, comme le font les gens de sa classe, se vengeait alors sur sa maîtresse des humiliations de la domesticité.

–Non, ce n'était point un chat, dit Harriet, en refoulant encore une fois son irritation.

–Peut-être le chien du jardinier. Il connaît monsieur du...

–Pas plus un chien qu'un chat ; c'était un homme.

–Pas possible, madame !

–J'en ai la conviction.

–Mais où était–il ?

–Pas loin de nous, malheureusement !

–Et il pouvait vous entendre ? demanda Kate, sans chercher à déguiser une joie maligne.

–Je le crains, ma chère enfant.

–Pourtant, reprit la soubrette, je ne vois pas comment il aurait pu s'introduire...

–Les baies sont si peu élevées !

–Quatre pieds de haut, madame, quatre ! et des épines longues de deux doigts, pointues comme des lances !

–Si nous cherchions ? dit Harriet.

–Si nous cherchions ? répéta Kate surprise.

–Mais oui : dans le jardin. Il a dû laisser des traces !

–Quelles traces ?

–Ses pieds ont sans doute fait des empreintes sur les plates–bandes.

–Et quand ils en auraient fait, à quoi cela nous avancerait-il ?

–Oh ! beaucoup. Nous saurions si c'est un homme du monde de...

–Et si c'était un voleur, madame !

–Vous avez peur ?

–Dame ! on ne vit pas deux fois !

–Je ne vous croyais pas poltronne. Mais c'est une idée. Allumez la petite lanterne dont nous nous servons dans nos excursions, et nous irons reconnaître la piste.

–Je n'oserai jamais, dit Kate.

–Avec moi ! s'écria résolument Harriet.

–Même avec vous, madame.

–Si nous découvrons quelque chose, je vous donne une autre couronne.

La perspective de cette libéralité dorée, dissipa les frayeurs de la femme de chambre.

Elle acheva de fixer son jupon à sa ceinture, pendant que madame Stevenson s'enveloppait frileusement dans une mante et chaussait des mules oubliées au pied de son lit.

La lanterne fut allumée.

Pour ne point éveiller les soupçons des autres domestiques, elles ouvrirent la fenêtre et toutes deux, Harriet la première, escaladant la balustrade du balcon, se trouvèrent dans le jardin.

A peine eurent-elles fait cinq ou six pas, que Kate poussa une exclamation.

–Qu'y a-t-il ? interrogea madame Stevenson.

–Un mouchoir ! un mouchoir au pied de cet arbre. Il est en soie ! Tenez, voyez, madame.

Et la soubrette tendit à sa maîtresse un précieux foulard à coins délicatement brodés.

–Ce n'est pas à vous, ça, madame, je connais tous vos mouchoirs aussi bien que les miens, dit Kate, pendant que madame Stevenson considérait curieusement le foulard.

–Un A, un L et une couronne de comte, murmura celle-ci qui venait de découvrir le chiffre.

–Et voici des pas joliment légers, joliment menus ; on dirait des pas de femme, reprit la servante, mais il y a des talons. C'est un homme ! sainte

Marie ! a-t-il les pieds petits celui-là ! ...

–Suivons ces pas, dit Harriet en mettant le mouchoir dans sa poche.

–Oh ! mais, objecta Kate, s'il était caché...

–Vous ne voulez donc pas gagner la couronne ?

–Si, madame ; cependant...

–Ah ! vous êtes une poule mouillée. Donnez-moi la lanterne ; j'irai seule.

–Oh ! je ne souffrirais pas...

–Eh bien, venez donc, peureuse !

Les traces des pas les conduisirent jusqu'à la haie. Là, on remarquait deux pieds profondément imprimés, comme les produirait un homme en sautant d'une certaine hauteur sur un sol mou.

–Ces pas ne sont assurément pas ceux de Bertrand, dit Harriet ; outre qu'il a le pied plus grand que celui-ci, la pointe en est dirigée vers la maison. D'ailleurs, il ne s'est pas sauvé de ce côté. Mais qui ça peut-il être ? A. L. une couronne de comte ! En y rêvant, j'éclaircirai ce mystère. C'est assez, Kate, rentrons. Il fait un froid glacial, ce matin ?

–Êtes-vous contente de moi, madame ?

–Oui, vous aurez la couronne et, de plus, mon vieux châle rouge qui vous plaît tant.

–Comme madame est donc bonne ! s'écria la camériste.

Et, à part, elle se dit :

–Oh ! ce foulard, ce foulard, tu me le paieras plus cher que ça.

Revenue dans sa chambre, madame Stevenson fit remplacer sa veilleuse par une lampe, congédia Kate, plaça la lampe sur un guéridon près d'elle, se coucha et se mit à examiner de nouveau le mouchoir.

Beauté pâle, blonde, fluette diaphane, figure de Keepsake, vrai type des vignettes anglaises, Harriet Stevenson, avec une imagination horriblement dérégulée, n'avait ni sens, ni sensibilité. Le marbre n'est pas plus glacé que ne l'était son coeur, le bleu de l'Océan pas plus froid que le bleu de ses yeux.

Née d'un père émigré français, nommé de Grandfroy, et d'une mère anglaise, mariée fort jeune, à sir Henry Stevenson, vice-amiral, commandant la station d'Halifax, elle avait, à vingt-cinq ans, noué cent intrigues, dont plusieurs fort scandaleuses ; elle s'était compromise de cent manières ; les femmes la fuyaient, les hommes s'attelaient en foule à son



char. On lui avait donné pour amants la plupart des officiers et des jeunes dandys de la ville, mais il n'en était pas un qui pût se flatter d'avoir franchi la grille de ce balcon, où nous l'avons vue en conversation amoureuse avec Bertrand du Sault, pas un à qui elle se fût entièrement livrée.

Marguerite de Bourgogne tuait ses amants après leur avoir livré les charmes de son corps, Harriet Stevenson, désespérait les siens après les avoir enivrés des perfides caresses de son esprit.

Laquelle l'emportait sur l'autre en monstruosité ?

Le vice-amiral était-il un mari déshonoré qui fermait les yeux, ou un incrédule, ou un sceptique, ou un frondeur qui, connaissant le tempérament de sa femme, se moquait des victimes que faisait cette détestable sirène.

Mais, si on lui parlait d'une des escapades d'Harriet il souriait malicieusement et se frottait les mains.

Une nuit, il la surprit en tête-à-tête avec un jeune homme, dans une rue écartée.

–Le galant se crut perdu. Il lâcha le bras de madame Stevenson et détala à toutes jambes.

Le vice-amiral courut après lui, le rattrapa, l'arrêta au collet.

–Mille écubiers, mon ami, lui dit-il, est-ce ainsi qu'à minuit on abandonne une femme au milieu de la chaussée ! Allons, revenez bien vite faire vos excuses à madame Stevenson, sinon, je prends votre place.

Et ce n'était pas le seul trait de même nature qu'on prêtât à ce commode époux. Certain officieux, –il y en a partout, –lui remit confidentiellement une lettre fort passionnée qu'Harriet avait écrit à un sous-lieutenant. Tout autre que sir Henry y eût découvert la preuve d'un commerce adultère.

–Ah ! dit-il, d'un ton ravi, après avoir lu la lettre d'un bout à l'autre, je ne savais pas que ma femme eût un style aussi poétique. Il faudra que je lui en fasse compliment.

Le mariage n'était donc pas une chaîne pesante pour Harriet. Et l'on a vu qu'elle usait largement de la liberté que lui laissait sir Henry.

Tombé dans les filets de cette affreuse coquette, Bertrand du Sault était destiné au même sort que ses devanciers. Et, comme il devenait trop exigeant, elle avait pris la détermination de lui donner son congé, la nuit même où, après l'avoir montré, nous achevons sa présentation à nos lecteurs.

–Un A, un L, une couronne de comte ! qui ça peut-il être ? Répétait-elle, en secouant la tête.

Elle réfléchit encore, et tout à coup :

–Ah ! suis-je sottre, s'écria-t-elle, ce chiffre, c'est le chiffre de monsieur le comte Arthur de Lancelot, ce faquin dont le rôle ténébreux...

Oh ! je le percerai à jour ! Il a fait le dédaigneux avec moi, mais... ! monsieur Lancelot ! monsieur Lancelot, comte interlope ; vous vous introduisez nuitamment... J'ai déjà sur votre personne des renseignements... Oh ! nous verrons... Mais, qu'est-il venu faire ? Que voulait-il... Est-ce que, par hasard, il m'aimerait ? ...

Le sommeil surprit la jeune femme au milieu de ce monologue.

Un violent coup de sonnette l'éveilla en sursaut.

–Madame, madame, cria Kate en entrant, tout effarée dans la chambre, sir Henry vous fait demander ?

–Sir Henry ! quel conte...

–Il a envoyé deux officiers. Il veut vous parler sur-le-champ. Son vaisseau appareille pour une expédition.

Harriet sauta à bas du lit.

–Donnez-moi une robe de chambre et habillez-moi lestement, dit-elle.

Sa toilette du matin terminée, madame Stevenson passa dans le parloir, où elle trouva effectivement deux enseignes de la marine anglaise, qui lui répétèrent que son mari désirait avoir un entretien avec elle, avant de partir en croisière contre les pirates qui infestaient le golfe.

–Le vaisseau-amiral est à un mille du port seulement, dirent-ils.

Ce message n'avait rien d'extraordinaire. Plusieurs fois déjà, sir Henry avait ainsi mandé sa femme. L'heure n'était même pas indue, puisque probablement, on profitait d'un vent favorable pour mettre à la voile.

Madame Stevenson pria les enseignes d'attendre un moment. Elle rentra dans sa chambre, se vêtit chaudement et commanda à Kate de l'accompagner.

Cet ordre ne parut pas faire plaisir aux officiers ; mais ils se contentèrent d'exprimer leur contrariété par un regard d'intelligence qui échappa aux deux femmes. On se mit en route.

Il était cinq heures du matin.

Dans le port, au pied du quai du Marché, se balançait une chaloupe,

conduite par six vigoureux rameurs, portant, comme les enseignes, l'uniforme de la marine royale.

Le pavillon amiral flottait à bord de la chaloupe qui partit aussitôt après avoir reçu ses passagers.

Ils traversèrent la rade en silence ; mais dès qu'ils eurent sorti, madame Stevenson s'aperçut que l'embarcation pointait dans une direction contraire à celle où elle savait que l'escadrille anglaise se tenait en observation.

Elle en fit la remarque à l'enseigne qui gouvernait.

–Madame, répondit-il froidement, ce n'est point le vaisseau–amiral que nous allons rejoindre, mais le cutter des Requins de l'Atlantique.

## II – L'ENLÈVEMENT

–Oubliez–vous à qui vous parlez, monsieur ? fit la jeune femme avec hauteur.

–Nullement, madame.

–Savez–vous que je suis... ?

–Madame Harriet Stevenson, femme du vice–amiral commandant la station d'Halifax, je le sais parfaitement.

–Eh bien, monsieur, veuillez avoir pour la femme de votre supérieur les égards qui lui sont dus. Dites–moi immédiatement où est le vaisseau–amiral.

–Là, madame, répondit l'enseigne, en désignant l'est avec son doigt.

–Et, comment se fait–il que nous marchions au nord ? reprit–elle avec une surprise qui n'était pas exempte d'inquiétude.

–Parce que, madame, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, il y a un instant, nous allons rallier les Requins de l'Atlantique .

– Les Requins de l'Atlantique ! fit–elle en se levant très–émue, tandis que Kate jetait partout des yeux effarés.

Mais Harriet se rassit aussitôt :

–Ah ! dit–elle, comme si elle parlait à sa soubrette plutôt qu'aux marins, c'est un petit tour que sir Henry aura chargé ces messieurs de nous jouer.

Et, s'adressant à l'officier :

–Voyons, monsieur, cessez une comédie qui a perdu tout son sel, puisque nous n'en sommes pas les dupes, et conduisez–moi directement au vaisseau–amiral.

–Aborde, joue, bâbord ! ordonna l'enseigne, sans répondre à madame Stevenson. Celle–ci se leva de nouveau ; elle était effrayée.

A quelques brasses d'eux se balançait un cutter qui, sauf cette particularité que, de la ligne de flottaison jusqu'aux cacatois, il était noir comme l'ébène ; coque, mâts, voiles, gréement, tout paraissait être un yacht, appartenant à quelque riche habitant d'Halifax.

–Où me menez–vous, monsieur ? je veux savoir où vous me menez ?

Dit-elle impérieusement.

–A cette embarcation, madame, répondit le pilote.

Et il indiqua le cutter, dont ils n'étaient plus éloignés que de quelques brasses.

–Cette embarcation...

–Oui, madame, le Wish-on-Wish [Terme indien ; les Américains ont nommé l'Émerillon Whippoor-Will.], ou si vous aimez mieux, l'Émerillon.

–Qu'est-ce que cela ?

–Rasseyez-vous d'abord, vous pourriez tomber.

Madame Stevenson obéit, en pâlisant. La vue du prétendu yacht de plaisance et des gens qui le montaient, –mines hardies, sauvages, vêtements, chemises, pantalons, vestes, chapeaux aussi noirs que leur navire, –l'avait remplie de terreur.

Kate grelottait à côté d'elle.

–C'est, répondit l'enseigne, le cutter des Requins de l'Atlantique.

–Mais ce n'est pas possible ! vous voulez nous mystifier, monsieur.

–Laisse arriver ! commanda-t-il.

Quittant leurs rames, deux des matelots venaient de happer une corde qu'on leur avait lancée du cutter. La mer était belle, unie comme une glace, l'abordage eut lieu sans secousse.

–Je ne monterai pas sur ce navire, monsieur, dit madame Stevenson, en promenant autour d'elle un regard scrutateur, dans l'espoir de découvrir un bateau qu'elle pourrait héler.

Mais, à l'exception de quelques voiles blanchissant à l'horizon, et des flèches des bâtiments mouillés dans le port d'Halifax, à plus d'un mille de distance, on n'apercevait rien que l'eau, le ciel et le sombre cutter.

–Il me serait pénible, madame, repartit l'enseigne, d'avoir à employer la force pour obtenir de vous ce que nous désirons, cependant je vous déclare que, si vous faites la moindre résistance, nous n'hésiterons pas.

–Ah ! madame, madame, ils vont nous tuer ! s'écria Kate en éclatant en sanglots ; quelle idée vous avez eue aussi de m'emmener avec vous ?

–Sois tranquille, la poulette, on aura soin de toi, dit un des rameurs.

L'enseigne fronça les sourcils.

–Tom, dit-il au matelot, vous recevrez vingt-cinq coups de garcette pour

votre observation.

Ces mots furent dits d'un ton calme, mais derrière lequel on sentait une décision inflexible.

Tom courba la tête, en homme qui reconnaît qu'il a commis une faute, et continua d'amarrer la chaloupe au cutter.

–Enfin, monsieur, expliquez–moi ce que vous me voulez, dit madame Stevenson.

–Vous le saurez bientôt. Veuillez seulement vous rendre à notre invitation.

Et il lui présenta la main, pour l'aider à passer sur le cutter.

Mais elle le repoussa, avec un geste de mépris.

–Comme il vous plaira, madame, répliqua–t–il.

Harriet hésita une seconde ; puis, revenant à sa supposition que c'était une petite malice de son mari pour la railler, elle s'élança sur le léger navire en disant :

–Allons, je vous suis, messieurs. Mais au moins vous ne pourrez dire à sir Henry que vous m'avez causé une grande peur.

Kate monta après elle sur le Wish–on–wish .

–Quel charmant cutter ! s'écria madame Stevenson admirant, en connaisseur, l'élégance des formes du frêle bâtiment.

–Daignez m'accompagner à l'intérieur, madame, reprit renseigne qui semblait commander l'équipage.

–Mais, monsieur, il fait très–bon sur le pont. La matinée est superbe, je me trouve parfaitement ici.

Et ; s'adressant à sa femme de chambre :

–Kate, ma fille, étendez près du mât, mon sac de nuit. Je m'en ferai un siège.

–Pardon, madame, j'ai ordre de vous faire descendre dans la cabine.

–Ah ! madame, madame ! le canot qui s'en va ! s'écria Catherine [On sait que Kate est l'abréviation de Catherine.], désolée en remarquant que la chaloupe regagnait Halifax.

–Voulez–vous bien ne pas larmoyer comme ça, dit sa maîtresse. On donne sans doute une fête à surprise sur le vaisseau–amiral, et cette embarcation retourne chercher les autres invités. Ce sera ravissant ; les excentricités de sir Henry sont fort aimables. Celle–ci m'enchantent. Je me serais ennuyée tout le jour...

–J'ai l'honneur, madame, de vous renouveler...

–Ah ! monsieur l'enseigne, interrompit-elle vivement, mais sans aigreur, je me soucie de vos ordres comme d'une robe hors de mode, je suis bien ici et j'y reste. Si l'on vous met aux arrêts pour avoir manqué à la consigne, je saurai bien les faire lever, ou adoucir votre captivité, ajouta-t-elle avec un de ses sourires les plus fascinants.

Mais ni les paroles, ni le sourire ne firent impression sur l'officier.

–Vous ne voudriez pas que j'employasse la violence ! dit-il.

–Eh bien, essayez ! riposta-t-elle, en continuant ses mines.

–Je le regrette, dit-il froidement.

Il appela :

–Pierre !

Un des trois matelots occupés à laver le pont, leva la tête.

Du bout de l'index, l'enseigne lui montra madame Stevenson.

–C'est bien, patron, dit Pierre, laissant ses éponges et s'avançant vers la jeune femme.

–Si vous avez le malheur de me toucher ! dit-elle, avec un geste de reine révoltée.

Mais, sans mot souffler, le matelot la prit dans ses bras robustes. Elle cria, se débattit, menaça, injuria. Ce fut en vain. Pierre la transporta silencieusement dans une étroite cabine, au pied du mât.

Kate, les joues baignées de larmes, l'y accompagna en gémissant.

Après avoir déposé madame Stevenson sur un sofa, Pierre se retira.

–Si vous avez besoin de nos services, pour quoi que ce soit, vous sonnerez, madame, dit l'officier sur le seuil de la cabine. Mais il vous est défendu de sortir d'ici. Ainsi je ferme cette porte.

Il recula, tira la porte de la cabine sur lui et la ferma à clef.

La surprise, l'indignation, la colère, avaient coupé la parole à madame Stevenson.

–Ah ! nous sommes perdues ! nous sommes perdues ! madame, madame, nous sommes perdues ! clamait Catherine en sanglotant sur le canapé.

–Taisez-vous ! vous m'impatientez avec vos pleurnicheries ! Répondit durement Harriet.

–Nous sommes perdues ! ils nous assassineront, continua la femme de chambre, trop absorbée par ses terreurs pour entendre les ordres de sa

maîtresse.

Harriet ne pouvait s'imaginer qu'on l'avait enlevée. Elle cherchait, dans son esprit, mille raisons pour se convaincre que tout cela n'était qu'un badinage, qui se terminerait par quelque merveilleux festival, à bord de l'Invincible .

Cependant, elle se promettait bien de faire punir sévèrement cet enseigne mal appris, qui s'était comporté d'une façon si grossière avec elle. La cabine où on les avait emprisonnées était fort exigüe, mais richement meublée et lambrissée en bois de santal.

Elle recevait le jour par le plafond, de sorte qu'il était impossible de voir ce qui se passait autour du cutter.

A huit heures, on servit aux deux femmes un excellent déjeuner qui eut l'avantage de rassurer Kate, et d'entretenir les douces illusions de madame Stevenson.

–Cela ne fait rien, dit-elle, en trempant une mouillette dans un oeuf à la coque, la farce a été poussée trop loin. Les originalités de sir Henry manquent parfois de décence.

–Après tout, si ce sont les Requins de l'Atlantique , ils ne sont pas si méchants pour des requins, dit la femme de chambre. Cet enseigne qui vous parlait, madame, il a l'air très-bien.

– Les Requins de l'Atlantique ! repartit Harriet en haussant les épaules ; vous êtes une sottise !

–Merci, madame ! dit la soubrette en s'inclinant ironiquement.

–Comment, reprit sa maîtresse d'un ton moins aigre, comment voulez-vous que ce soient ces pirates ?

–Puisqu'ils l'ont dit !

–Pour vous épouvanter !

–Dame, je ne sais pas, moi ; mais si les officiers sont gentils, les matelots sont-ils vilains !

Quelles têtes d'ogres, hein, madame ?

–Même le mousse qui nous a servies, dit Harriet en souriant.

–Même celui-là.

–Il m'avait pourtant semblé que vous ne le regardiez pas d'un air trop mauvais, miss Kate.

–C'était afin de l'amadouer, madame. Après tout, il vaudrait mieux avoir



un peu de complaisance pour eux que de se faire égorger !

–Ainsi, dit madame Stevenson, en riant, vous ne feriez pas comme Lucrece, vous ?

–Lucrece ! répéta la soubrette avec étonnement ! Lucrece ! je ne la connais pas, madame !

–Oh ! c'est juste, ma bonne Kate. Eh bien, Lucrece était une digne et vertueuse femme du temps passé, qui...

–Qui ? interrogea la camériste, voyant que sa maîtresse s'arrêtait.

–Qui, acheva bravement celle-ci, avait eu le malheur d'être prise de force et se poignarda ensuite.

–Se poignarder ! Et pourquoi, madame, se poignarda-t-elle, cette madame Lucrece ?

–Parce qu'elle se jugeait déshonorée !

–Est-il possible, madame ? Se poignarder parce qu'on a été prise de force ? Mais ce n'était pas un péché après tout, car messire le curé dit qu'il n'y a pas de péché quand il n'y a pas d'intention.

–Et vous, vous ne vous seriez pas sans doute poignardée ! Reprit Harriet, en riant jusqu'aux larmes.

–Moi ! me poignarder ! me poignarder pour cela, madame ! Ah ! bien, c'est souvent que j'ai été, comme cela, prise de force, et s'il avait fallu me poignarder toutes les fois... –Taisez-vous ! taisez-vous ! je vous en prie, vous êtes désopilante ! Vous me ferez mourir ! balbutia madame Stevenson en se tordant sur son siège.

–Et vous, madame, est-ce que vous vous poignarderiez ? ... n'en poursuivit pas moins la soubrette.

Harriet était trop en gaîté pour se fâcher de cette outrecuidance nouvelle.

Si vous souffrez une simple familiarité à vos inférieurs, soyez assuré qu'avant longtemps ils traiteront avec vous d'égal à égal, sans qu'il vous soit possible de revenir, à moins d'un brisement, sur votre tolérance.

–C'est assez, c'est assez, ma bonne Kate ; touchez le timbre, maintenant, pour qu'on débarrasse ; puis nous ferons un somme, car je n'ai presque pas fermé l'oeil de la nuit, et je sens que je dormirais bien une heure ou deux. Peut-être qu'au réveil nous aurons l'explication de cette féerie.

La femme de chambre sonna.

Un jeune garçon, qui avait mis le couvert et apporté le déjeuner, parut.

Il était habillé d'étoffe noire comme les autres marins.

–Dites donc, monsieur le mousse, est–ce qu'on pense nous tenir longtemps confinées là–dedans ? lui dit Catherine, en le prenant effrontément par le menton.

Il ne répondit pas et se contenta de repousser doucement le bras de la femme de chambre. Madame Stevenson prit dans sa bourse une pièce d'or et la tendant à ce garçon :

–Tenez, mon petit ami, lui dit–elle, voici pour vous, et dites–moi où nous sommes, où nous allons ?

Mais il demeura muet, il n'avança pas la main pour recevoir la demi–couronne que lui offrait Harriet.

–Décidément, s'écria celle–ci, nous sommes au pouvoir de quelque magicien sur un navire enchanté !

Le mousse enleva la nappe et sortit sans ouvrir la bouche, malgré toutes les agaceries de Kate, et les tentatives de séduction auxquelles le soumit madame Stevenson.

Quand il fut parti, la femme de chambre arrangea pour sa maîtresse un lit sur une banquette, et Harriet s'endormit bientôt, bercée par des images voluptueuses.

En dépit de son anxiété, miss Catherine ne tarda pas à imiter madame Stevenson.

Un violent roulis les réveilla toutes deux en même temps.

Le soleil était à son méridien, car il tombait en flèches perpendiculaires par la fenêtre de la cabine. On marchait, on s'agitait sur le pont du cutter.

–Allons, qu'on hisse les focs de beaupré, et prenez le large, le cap au nord–est ! dit une voix nettement accentuée, qui devait s'entendre à une grande distance, quoique les notes en fussent d'une harmonie irrésistible.

–J'ai déjà entendu cette voix–là quelque part, je la connais, dit madame Stevenson en s'accoudant sur son oreiller.

–Et moi aussi ! c'est la voix de M. Lancelot, ou je perds mon nom ! ajouta la soubrette.

### III – LES REQUINS DE L'ATLANTIQUE

–Je m'en doutais répondit madame Stevenson ; mais écoutons encore ! Elles tendirent l'oreille et la tendirent vainement ; la voix ne se fit plus entendre.

Après s'être penché deux ou trois fois sur ses flancs, le cutter avait bondi avec un onduleux mouvement d'avant en arrière, et maintenant il fondait la mer d'une course rapide.

Tout autour les ondes clapotaient et ruisselaient en bouillons frémissants. Alors, Harriet commença à partager les craintes de sa femme de chambre. Elles passèrent la journée à élever des conjectures sur les causes probables de leur enlèvement. Il n'était plus douteux quelles fussent au pouvoir des pirates, de ces terribles Requins de l'Atlantique , dont le nom seul semait l'effroi sur toute la côte de l'Océan, depuis le golfe du Mexique jusqu'au détroit de Davis.

Madame Stevenson s'arrêtait volontiers à deux hypothèses, dont l'une, la plus erronée, ne manquait pas d'un certain charme mystérieux pour sa vanité.

–Lancelot était amoureux de moi, se disait–elle. C'est le chef de ces brigands, je le soupçonnais avec raison. Désespérant de me séduire, il a comploté un rapt. Ce qui le prouve, c'est que, la nuit dernière, il m'a épiée. En me voyant avec un amant, il aura été pris de jalousie et se sera déterminé à exécuter cette audacieuse entreprise. Mais peut-être aussi, pensait–elle, il s'est emparé de moi comme d'un otage, car sir Henry devait mettre prochainement à la voile, pour faire une rude guerre à ces forbans qui désolent les colonies.

Le soir la trouva encore ballottée entre ces suppositions.

Nulle voix, nul pas humain n'avait, depuis midi, résonné sur le pont du cutter.

On eût dit qu'il était abandonné.

Le même mousse, qui avait apporté le déjeuner, puis le dîner, servit le thé, alluma une lampe accrochée au lambris, et se retira sans qu'il fût possible

de lui arracher une parole.

Exaltée par ses inquiétudes et irritée par ce mutisme provocant, Catherine l'avait pourtant agonisé d'injures ; elle était même allée jusqu'à le frapper, après s'être épuisée en supplications pour le faire parler ; mais à tout cela, prières ou menaces, le jeune garçon avait opposé une force d'inertie invincible.

Les deux femmes se couchèrent fort tristes, non sans s'être vivement querellées.

Même traitement, même genre de vie, le lendemain et le surlendemain.

Madame Stevenson passait tour à tour de l'exaspération à l'abattement ; Kate était en proie à des révolutions semblables. Dans un de leur accès, elles essayèrent de forcer la serrure de la cabine. Effort inutile. La femme de chambre alors monta sur la table pour enfoncer la croisée ; mais cette croisée était défendue par un grillage à mailles étroites, et le verre avait une épaisseur telle, que la pauvre fille usa ses ongles et ses doigts, sans parvenir à briser une vitre. Elle retomba désespérée sur la banquette.

—Pourvu qu'ils ne nous écorchent pas toutes vives, ma sainte patronne ! s'écria-t-elle.

Depuis le départ, elles n'avaient vu et entendu d'autres hommes que le mousse. Qui pouvait manoeuvrer, gouverner le bâtiment ?

—Le diable ! il n'y avait que le diable, répondait la soubrette à cette question cent fois réitérée.

Enfin, dans la matinée du troisième jour, elles sentirent que l'embarcation ralentissait sa marche, et, comme le temps était toujours serein, elles apprirent bientôt, par de longues oscillations du cutter, des embardées successives, et par des mugissements de flots puissamment refoulés, qu'elles approchaient de quelque gros vaisseau.

Une ombre s'étendit sur leur unique fenêtre. C'était la vergue d'un navire de grande dimension.

Madame Stevenson ne s'y trompa point.

—Nous allons donc connaître notre sort, dit-elle en donnant un coup d'oeil à sa toilette.

—Croyez-vous, madame ? demanda Kate qui considérait un matelot établi à califourchon à l'extrémité de la vergue où il s'occupait à fixer des rabans. Mais, voyez donc, ajouta-t-elle, cet homme est aussi noir que ceux qui

sont ici.

–Oui, dit Harriet, nous accostons probablement un des vaisseaux des pirates. Arrangez un peu mon chignon. Je ne veux point paraître, en négligé, même devant ces coquins.

–Sainte Marie ! avez-vous bien le coeur de pensera ces vanités, madame, quand...

–Faites ce que je vous dis.

–Mais, madame, ils nous égorgeront, les monstres !

–Nous sommes trop belles pour qu'ils se conduisent ainsi avec nous, repartit Harriet en souriant, car l'incertitude l'agitait plus que le péril lui-même, et elle avait recouvré une partie de sa hardiesse.

Curieuse, du reste, comme la plupart des femmes, madame Stevenson n'était pas fâchée d'examiner de près ces trop fameux corsaires, que les rumeurs publiques posaient en héros de légende. Peut-être même, si elle en eût ou le choix, eût-elle alors, à une délivrance immédiate, préféré courir les risques de cette aventure romanesque.

Comme elle achevait de se coiffer, des voix retentirent.

–Laissez aller au vent.

–Carguez les focs.

–Bas la voile !

–Envoyez l'amarre.

Une salve d'artillerie ébranla l'air et l'eau.

Le cutter en reçut des ballottements si violents que madame Stevenson et sa femme de chambre durent se cramponner aux banquettes pour n'être pas renversées de côté et d'autre.

–Ah ! madame, madame ! quel vacarme ! j'en deviendrai sourde pour le reste de mes jours ! s'écria Catherine.

Peu à peu, cependant, le Wish-on-Wish reprit son équilibre, et la pauvre suivante, qui n'avait jamais assisté à pareille danse, reprit aussi son assiette ordinaire.

La porte de la cabine s'ouvrit, et l'enseigne qui les avait amenées sur le cutter parut.

Mais il n'avait plus son uniforme de la marine royale ; un costume de drap noir avec un double galon d'argent sur les bras le remplaçait.

–Madame, dit-il en saluant poliment Harriet, veuillez, je vous prie, me

suivre avec votre domestique.

–Faut–il emporter mes effets ? demanda–t–elle en indiquant le sac de nuit.

–Comme il vous plaira

–Allons, Kate, prenez–le et venez, dit madame Stevenson.

Un spectacle étrange les attendait sur le pont.

Le cutter était amarré au flanc d'une frégate de guerre, dont les sabords béants montraient la bouche de vingt canons du plus fort calibre.

Comme le Wish–on–Wish , elle était entièrement noire, avec tous ses cordages et tous ses agrès.

Une seule chose tranchait effroyablement sur cette masse d'ébène.

C'était à l'éperon une figure gigantesque, représentant un requin, la gueule grande ouverte, peinte en rouge sanglant, et servant d'embrasure à une caronade énorme.

Cette monstrueuse machine roulait sur un pivot, ce qui donnait la faculté de lancer ses projectiles destructeurs soit en avant, soit à gauche. Des espèces de meurtrières, pour des couleuvrines avaient de plus été percées tout le long du bastingage, dans les espaces laissés libres entre les canons.

Ce bastingage était fort élevé. Il permettait de tirer à couvert, même de la batterie supérieure ou barbette.

Des pointes en fer de deux pieds de long, sorte de chevaux de frise, hérissaient le plat–bord et en rendaient l'accès fort difficile. Au moyen d'un mécanisme ingénieux, on avançait, on faisait disparaître en un clin d'oeil, soit en partie soit en totalité, ce rempart de baïonnettes, que les hommes du bord appelaient le Porc–épic.

Aucun nom ne paraissait à la proue ou à la poupe de leur navire, mais ils le nommaient le Requin.

Au point de vue de l'architecture navale, impossible de trouver un bâtiment plus solide à la mer, plus docile au gouvernail, plus souple à la voilure ; impossible d'en trouver un qui unît autant d'élégance à autant de force et d'ardeur.

Si, pourtant ; il y avait son frère, son frère qu'on distinguait à un demi–mille au plus, sillant dans ses eaux et qui avait été construit sur un gabari exactement pareil, peint, disposé de même et lui ressemblait en tout, si ce n'est qu'au lieu d'une affreuse tête de requin, il présentait, sous son beaupré, une tête non moins affreuse de caïman.

D'où ce vaisseau avait été baptisé le Caiman .

Chacun d'eux portait un équipage nombreux dont tous les membres, mousses, simples matelots, sous-officiers, officiers, étaient habillés de noir. Cet accoutrement, cet accoutrement lugubre, ajoutait encore à la hideur de leurs traits, à la férocité de leurs regards, à l'expression brutale de leur physionomie.

On se demandait quelle main d'acier pouvait dompter ces corps musculeux ; quel esprit puissant, inflexible pouvait dominer ces natures farouches, ces appétits insatiables, contrôler leurs volontés, les soumettre à sa loi.

Car une discipline sévère, admirablement entendue, régnait à bord. Au premier aspect, on le remarquait. Et ce fut la première découverte que fit madame Stevenson, muette de stupéfaction, après avoir, en femme de marin, embrassé dans un regard jusqu'aux plus menus détails de la scène qu'elle avait devant elle.

– Quel magnifique vaisseau ! s'écria-t-elle avec enthousiasme. Comme tout y est bien proportionné, bien arrimé, bien ordonné ! Je croyais que rien ne se pouvait comparer à un de nos bâtiments de guerre ; mais en vérité, je n'ai jamais admiré une frégate qui approchât de celle-ci !

– Ça n'empêche pas les matelots d'avoir l'oeil furieusement mauvais ! marmotta miss Catherine. Ma sainte patronne, quels yeux ils nous font !

Bien sûr qu'ils nous dévoreront !

Et la pauvre fille, tremblante, se signa dévotement.

– Voulez-vous vous donner la peine de monter, madame ? dit l'enseigne à Harriet.

Une échelle était fixée le long du navire.

La jeune femme et Kate la gravirent sans difficulté. Au-dessus, entre le grand mât et le mât d'artimon, une étroite galerie reliait, comme un pont, les deux préceintes supérieures.

Sur cette galerie se tenait, debout, un porte-voix à la main, un homme distingué dans sa pose, mais le visage voilé par un masque de soie noire.

Tout son vêtement, composé d'un pantalon et d'une sorte de blouse serrée à la taille par une ceinture de cuir vernis, où pendaient un sabre richement damasquiné et des pistolets ornés de ciselures sur or et de pierreries, était aussi de soie noire.

Une toque, en velours noir, surmontée d'une plume de même couleur, couvrait sa tête.

Comme si l'on n'eût attendu que l'arrivée des deux femmes, les tambours battirent dès qu'elles parurent.

Mais ce n'était point pour les saluer, car ces tambours étaient ceints d'un crêpe, et les notes lentes, solennelles que, comme un glas, ils laissaient tomber dans l'espace, annonçaient une cérémonie funèbre.

Madame Stevenson eut le frisson. Catherine ne comprenait pas trop, cependant elle tremblait.

–Attendez, dit leur guide en les arrêtant sur la passerelle.

Au son du tambour, une foule de matelots débouchèrent par les écoutilles et se formèrent en ligne, sur deux rangs.

Peu après, on vit encore sortir de l'entrepont un homme conduit par quatre marins.

Les épaules et la poitrine nues, les mains liées derrière le dos, les chevilles attachées par une chaîne d'un pied et demi de long, il avait le front caché sous un long bonnet de coton blanc.

–Ah ! mon dieu ! mon dieu ! Que va-t-il se passer ? murmura Kate en se serrant timidement contre sa maîtresse.

Celle-ci examinait attentivement le personnage masqué.

Il demeurait immobile comme un marbre.

Un roulement de tambour se fit entendre.

Puis une voix mâle commanda en français.

–Matelots ! à vos rangs !

Après un moment de confusion légère dans les deux files, la même voix reprit :

–A droite, alignement... Fixe !

Il s'établit un silence complet, troublé seulement par le ronflement de la brise dans les voiles et le ruissellement de la mer contre la carène du vaisseau.

Le captif fut placé au bossoir de bâbord, à l'extrémité de la double haie de marins.

Un officier subalterne, qu'à ses insignes Harriet jugea être le maître d'équipage, s'élança sur la galerie.

Il avait à la main un papier qu'il présenta respectueusement à l'homme



masqué.

Celui-ci parcourut le papier, le rendit et glissa, à voix basse, quelques mots au maître d'équipage, qui répondit :

–Oui, commandant.

Ensuite, il fit un signe auquel succéda un nouveau roulement de tambour.

Et le maître d'équipage lut d'un ton distinct.

«A bord du Requin , ce jourd'hui, le vingt-trois juillet mil huit cent onze.

«A été condamné à être pendu à la grand'vergue du grand mâ, jusqu'à ce que mort s'ensuive, Georges-Auguste Tridon, dit le Rapineux, accusé et convaincu d'avoir, dans la prise du quinze courant, volé un galon d'argent et huit boutons d'uniforme.

»Signé : LE REQUIN.»

–Tridon, confesses-tu ton crime ? demande le maître d'équipage après avoir terminé sa lecture.

–Oui, répondit froidement l'accusé.

–Reconnais-tu la justice de l'arrêt qui te condamne ?

–Oui.

–Eh bien, en faveur de tes aveux, de ta bonne conduite habituelle, et surtout du courage que tu as témoigné plus d'une fois, notre seigneur et maître, la capitaine du Requin et du Caïman , te fait grâce...

A ce mot, aucun murmure ne s'éleva ; les matelots restèrent impassibles ; madame Stevenson crut que c'était une comédie, préparée à l'avance pour l'effrayer.

Quant à sa femme de chambre, pâle, bouleversée, chancelante, plus morte que vive, elle se soutenait à la rampe de la galerie, pour ne pas tomber.

Mais le maître d'équipage continua, après une pause de quelques secondes :

–... te fait grâce de la corde. Il veut bien permettre que tu sois fusillé.

–Et je l'en remercie de tout mon coeur. Vive le commandant du Requin ! cria le condamné.

–Vive le commandant du Requin ! répéta l'équipage dans un choeur formidable.

Le masque conservait son attitude froide, imposante.

Madame Stevenson se sentait émue.

Les accents du tambour vibrèrent une troisième fois.

Le coupable recula de deux pas.

Trois hommes, armés de carabines, sortirent des rangs, se postèrent vis-à-vis de lui, à quelques pieds de la dunette.

Le malheureux s'agenouilla.

–Feu ! ordonna-t-il intrépidement.

Une triple détonation se fit entendre ; et Auguste Tridon tomba la face en avant.

Un officier s'approcha du corps, l'examina, le palpa ; puis, se tournant vers le masque :

–Les trois balles ont transpercé le coeur. Il est mort, dit-il.

–Quels sont les hommes qui ont tiré ? demanda le mystérieux inconnu, d'une voix qui causa un tressaillement à madame Stevenson.

–Eugène Lebrun, Paul Rouleau, Thomas Charron, répondit le maître d'équipage.

–C'est bien ; ce sont des braves, ils n'ont pas tremblé pour exécuter un camarade fautif ; que leurs noms soient portés à l'ordre du jour.

–Oui, capitaine.

–Faites jeter le corps à l'eau.

Deux boulets furent immédiatement attachés aux pieds du cadavre par ceux-mêmes qui avaient été ses bourreaux ; et on le lança à l'Océan...

Qui, pendant ce drame, eût scruté les visages de tous les hommes à bord du Requin , n'y eût pas observé une seule contraction, un seul mouvement des muscles.

C'étaient des statues, des bronzes.

–Horrible ! oh ! horrible ! s'écriait madame Stevenson frémissante.

Kate s'était évanouis.

## IV – A BORD DU REQUIN

–Ah ! dit le masque d'un ton amer, presque menaçant ; mieux vaut mille fois mourir, tout d'un coup, avec trois balles dans la poitrine, que de languir empoisonné d'amour par une femme sans coeur !

Il tourna le dos, descendit légèrement sur le pont et disparut sous l'accastillage d'arrière.

–Rompez vos rangs ! ordonna le maître d'équipage.

Tandis que les matelots se dispersaient par groupes dans les batteries, avec un murmure semblable au bourdonnement d'une ruche d'abeilles, mais sans ces éclats de voix, sans ce tumulte qu'on remarque, après une revue, dans les vaisseaux de la marine régulière, l'officier qui avait constaté la mort d'Auguste Tridon, monta sur la galerie.

Il salua très-civilement, s'agenouilla près de Kate, lui frotta Les tempes d'une essence particulière, et, tout en la rappelant au sentiment, il dit à Harriet avec l'aisance d'un homme du monde.

–Vous êtes, madame, à bord du Requin , un corsaire de fort bonne mine, comme vous le voyez, quoique nos ennemis les Anglais l'appellent un pirate. Mais le nom ne fait rien à la chose, Nihil nomen ... Ah ! pardonnez-moi... un souvenir classique... Cette petite fille en reviendra... La voici qui ouvre les yeux... J'avais l'honneur de vous dire que vous naviguez sur le Requin ... vous le saviez ! ... Vous y êtes en sûreté ! tout autant que sur le vaisseau-amiral de la station... Mais votre femme de chambre se remet ; recuperat sensus ... Allons, ma bonne, soulevez-vous, en vous appuyant sur moi ; là... comme cela... encore un petit peu de courage... Vous y êtes ! ... n'ayez pas peur... ma chère, je ne suis pas un monstre, horrible monstrum .

–Ah ! mon doux Jésus, comme j'ai vu des choses effrayantes ! Balbutia Catherine, en roulant autour d'elle des yeux hagards.

–Une exécution ! une pauvre petite exécution ! on en voit tous les jours à terre de semblables, ma mignonne, et chaque fois qu'il y en a une vous y courez... Elles ne vous font pas le même effet, parce que les causes ne sont

pas les mêmes, *sublata causa, tollitur ...*

L'officier s'était relevé avec Kate : il évolua prestement sur les talons et, s'adressant de nouveau à madame Stevenson :

–Pardon encore une fois, madame, je suis chirurgien à bord du Requin.

On m'a chargé de vous en faire les honneurs et de vous communiquer la consigne qui vous regarde : primo : vous aurez, vous et cette intéressante enfant–il lança à Catherine un regard langoureux–toute liberté d'agir, de vous promener quand vous voudrez, sauf pendant les heures de combat ; secundo : il vous est accordé un appartement dans le gaillard d'arrière ; tertio : votre table sera servie, comme vous le désirerez : chaque matin, vous n'aurez qu'à dresser le menu et à le remettre au maître d'hôtel, qui viendra prendre vos ordres (et, comme j'aurai l'avantage extrême de m'asseoir à votre table, *mensam tuam* par ... je vous éviterai cette peine, avec votre bon plaisir) ; quarto : si un homme de l'équipage s'oubliait devant vous, il serait puni de la peine que vous requerriez contre lui ; mais cela n'aura pas lieu, je m'en fais le garant. Ni vous, ni cette charmante bachelette, n'aurez à souffrir de nos matelots, *dociles sunt...* ; sexto : il vous est défendu, à vous et à mademoiselle, d'adresser la parole à qui que ce soit, sauf à votre serviteur très–respectueux qui, seul, jouira de la faveur inappréciable d'être un intermédiaire entre le monde ambiant et vous ; septièmement ; *c'est tout, totum est.*

Ces paroles furent prononcées avec une volubilité extrême, qui ne permit pas à Harriet d'y glisser un mot. Elle se contenta d'examiner son interlocuteur.

Il était petit de taille, riche d'embonpoint, mafflé, lippu, rouge de figure, comme une pomme d'api. Il avait les yeux à fleur de tête, clignotant sans cesse à droite, à gauche, sous une paire de lunettes à verres convexes ; une apparence de bonhomie, de douceur qui jurait affreusement avec sa profession de pirate. Malgré sa corpulence, tous ses mouvements avaient une vivacité électrique. Jamais il n'était en repos. Une circonstance l'obligeait–elle à rester debout, sans marcher, il dansait alternativement sur une jambe ou sur l'autre. Ses bras fonctionnaient sans cesse comme les ailes d'un télégraphe. On doutait qu'il se tînt immobile même en dormant. Sa langue était dans une agitation perpétuelle, qui le forçait à lire, à étudier, à penser tout haut.

On l'appelait le major Guérin ; mais les matelots du bord l'avaient rebaptisé le docteur Vif–Argent.

Malgré ses brusqueries, ses gourmandes, ils avaient pour lui une affection dévouée ; car il était habile, obligeant, et plus d'un lui devait la conservation de ses jours. Quoique assez pénétrante, madame Stevenson ne sut pas apprécier le major Guérin. Elle le prit pour quelque fruit sec d'une école de médecine qui, sans ressource et sans client, avait choisi la piraterie comme un excellent moyen de bien vivre en travaillant le moins possible.

Les attentions—un peu équivoques, il est vrai,—qu'il eut, tout d'abord pour sa domestique, achevèrent de le démonétiser dans l'esprit d'Harriet.

Le jugement de la jeune femme eût pu se résumer ainsi.

—C'est un rustre, un idiot, un ivrogne, un libertin !

Quelle est la femme qui pardonne à un homme les égards qu'il a eus pour une autre femme, en sa présence, surtout si cette dernière semble à la première d'une condition inférieure à la sienne ?

Aussi le major Guérin, ayant offert son bras à madame Stevenson, pour descendre l'escalier qui conduisait sur le pont, elle le refusa sèchement par cette épigramme :

—Merci, monsieur ; adressez vos bons offices à ma servante ! elle en a plus besoin que moi.

—C'est juste, dit le docteur, très—juste, madame, cette pauvre petite est encore faible ; je vais l'aider.

Et il prit décidément le bras de Kate, qui en devint toute rouge.

Harriet les suivit d'un air dédaigneux.

Ils traversèrent la batterie d'entrepont et entrèrent dans un magnifique salon, dont les fenêtres ouvraient sur une galerie, à la poupe du navire. Le luxe et l'élégance qui régnaient dans cette pièce, arrachèrent à madame Stevenson une exclamation de surprise. Jamais, même dans les appartements de l'Amirauté, à Londres, elle n'avait vu un ameublement aussi somptueux et des décorations aussi splendides, quoique d'un goût aussi parfait.

Les merveilles de la tapisserie orientale et de l'ébénisterie occidentale avaient été mises contribution pour orner ce salon. Il était tendu en cachemire de l'Inde bleu et or, dont les draperies, suspendues à des

colonnets de jaspe flottaient, à larges plis, tout à l'entour.

Une peinture admirable, représentant les amours de Psyché avec Cupidon, couvrait le plafond. Par la correction de son dessin, cette toile semblait appartenir à l'école flamande, mais, par la suavité de son coloris, l'école italienne la revendiquait hautement.

Un des plus merveilleux produits de la Turquie s'étalait sur le parquet.

Les fauteuils, les canapés, la table de centre étaient en citronnier marqueté d'écaille.

Mais ce qui porta au comble l'émerveillement de madame Stevenson, ce fut, dans le fond de la pièce, près des fenêtres, un piano et une harpe !

Un piano et une harpe sur un corsaire !

–Voici votre salon, madame, lui dit le docteur Guérin. De chaque côté, vous trouverez une chambre à coucher, l'une pour vous, l'autre pour mademoiselle. Nul ici ne vous dérangera, à moins... mais il sera toujours temps de vous prévenir, si toutefois ma personne ne vous agréé pas...

–Au contraire, monsieur ! au contraire ! répondit Harriet.

Le major lui déplaisait ; mais comme il paraissait s'être laissé prendre aux charmes de Catherine, il valait encore mieux le garder près de soi qu'un autre officier. On lui tiendrait la dragée haute, et l'on en tirerait tout ce qu'on voudrait.

Madame Stevenson s'était rapidement fait ce raisonnement.

–Je vous laisse, madame, car vous désirez sans doute vous reposer. Mais si vous avez besoin de mes services, cette sonnette m'avertira.

Et il montra un cordon pendant le long d'une des colonnettes.

–Un moment, monsieur, dit Harriet en se jetant sur une berceuse, un moment.

–Disposez de moi, madame.

–Pourriez-vous me dire ce qu'on prétend faire de nous ?

–Je l'ignore, madame, ignoro .

–Ah ! vous l'ignorez ; je veux bien le croire, mais votre commandant ne l'ignore pas, lui !

–Non, madame, il ne l'ignore pas, lui.

–C'est un homme masqué, que j'ai vu sur la galerie ?

–C'est un homme masqué, que vous avez vu sur la galerie.

–Me serait-il possible de lui parler ?

–Il ne vous serait pas possible de lui parler.

–Pourquoi cela ?

Le major ne répondit pas.

–Mais pourquoi, monsieur ? dites–moi pourquoi ? reprit madame Stevenson en frappant du pied avec impatience.

–Tenez, madame, lisez, fit le docteur.

Et il indiqua à Harriet une pancarte fixée à une colonne, près d'elle.

Un calligraphe émérite y avait tracé les lignes suivantes :

## RÈGLEMENT DU REQUIN

### ORGANISATION

ARTICLE 1. Tous les hommes à bord du Requin , ont juré fidélité, obéissance passive à leur capitaine–commandant ; ART. 2. Il a sur eux droit de vie et de mort ;

ART. 3. Il leur est défendu de lui adresser la parole, sans y être invité par lui ;

ART. 4. Ils se doivent entre eux aide et protection ;

ART. 5. Le capitaine–commandant est le seul juge à bord ;

ART. 6. Il délègue ses pouvoirs à qui bon lui semble ;

ART. 7. Il n'est tenu à aucun compte envers ses hommes ;

ART. 8. Tout homme qui a pris du service sur le Requin , s'est engagé pour la vie ;

ART. 9. Il est enjoint a tous de tuer un déserteur partout où ils le rencontreront ;

ART. 10. Celui qui, rencontrant un déserteur, ne le tuerait pas ou ne le ferait pas tuer, serait traité comme le déserteur lui–même ;

ART. 11. Les hommes gradés jouissent, hiérarchiquement, sur leurs subordonnés, des mêmes droits que le capitaine–commandant, mais le privilège de la décision suprême lui appartient en tout.

### PUNITION

ARTICLE UNIQUE. Chaque infraction à la discipline peut être punie de mort.

### OBSERVATION

Toute personne qui met le pied sur le Requin est soumise aux mêmes lois que les hommes de l'équipage.

Signé : LE REQUIN.

Le règlement était rédigé en français. Cette langue paraissait, du reste, la seule qu'on pariât à bord du navire.

–Une chose m'étonne, dit madame Stevenson, après avoir pris connaissance du terrible document, c'est qu'il se trouve des gens assez niais pour accepter de pareilles conditions !

–Oh ! dit le docteur, nous n'en manquons jamais, madame, nunquam deficiunt.

–Alors, monsieur, je suis votre prisonnière ?

–Vous êtes notre prisonnière, prononça le major Vif–Argent, en reprenant le ton froid et la tournure discrète qu'il affectait chaque fois qu'elle l'interrogeait.

–Mais cette captivité durera–t–elle longtemps ?

Il ne fit pas de réponse.

–Puis–je au moins écrire à votre commandant ?

–Vous pouvez lui écrire.

–Ah ! s'écria–t–elle en souriant, c'est déjà quelque chose. Je pensais bien que ce farouche monarque était vulnérable par un point. Je lui écrirai donc.

–Comme il vous plaira.

–Mais, ajouta–t–elle, en se ravisant, qui lui portera la lettre ?

–Moi, madame.

–Alors, monsieur, veuillez me donner ce qui est nécessaire...

–Vous trouverez tout cela dans votre chambre à coucher, madame.

Voulez–vous que je vous y introduise ?

Volontiers, monsieur.

Et elle se leva, en disant à Kate en anglais :

–Viens.

Le docteur Guérin, les précédant, traversa la pièce, écarta la draperie et ouvrit une porte cachée derrière. Une petite chambre à coucher, d'un goût aussi luxueux que le salon, se montra à leurs regards.

Catherine se croyait dans un palais enchanté.

–Pendant que vous écrirez la lettre, je vous ferai apprêter une collation, madame, dit le docteur, laissant retomber la tapisserie sur madame Stevenson.

–Que c'est donc beau, madame ! que c'est donc beau ici ! S'exclamait Kate.



Ah ! mon doux Jésus, il y a plus d'or que dans l'église de Saint-Patrick, à Dublin ! Et de la soie ! on habillerait toutes les dames d'Halifax, avec ce qu'il y en a ici. C'est pas pour dire, mais ces pirates savent joliment faire les choses ! Ça doit être un bon métier qu'ils ont là ! Oh ! mais s'ils ne se tuaient pas comme ça, ça me serait égal d'en épouser un...

–Le docteur qui vous a soignée, n'est-ce pas ? dit Harriet en riant.

–Pourquoi pas, madame ? il n'est pas mal, cet homme ! Est-ce que vous croyez...

–Qu'il voudrait de vous ?

Catherine essaya de rougir.

–Il me conviendrait assez, murmura-t-elle.

–Eh bien, demandez-le en mariage ! repartit Harriet donnant cours à un bruyant accès d'hilarité. Mais asseyez-vous, madame la doctoresse . Je vais préparer un poulet pour monsieur notre ravisseur.

Elle se mit à un pupitre en bois de rose, placé sur un guéridon, prit du papier, une plume, et, d'une main assurée, elle écrivit :

«Au commandant du Requin ,

»La soussignée, et sa femme de chambre, ont été attirées dans un piège qui leur avait été dressé, par vos ordres, sans doute. Elles n'ont point eu à se plaindre de vos gens ; mais la soussignée veut savoir dans quel but vous vous êtes emparé de sa personne.

»Un galant homme, fût-il un pirate, ne refuse jamais une explication à une femme.

»HENRIETTE STEVENSON,

»Née de Grandfroy.

»A bord du Requin ce 23 juillet 1811.»

Elle cacheta son billet et y mit l'adresse :

«Au commandant du Requin .»

–Maintenant, Kate, dit-elle, vous allez m'aider à m'arranger un peu.

Par bonheur que j'ai en l'idée de prendre quelques effets avec moi.

–Mais, voyez donc, madame, s'écria la soubrette qui venait de soulever un rideau près du lit.

L'enfoncement, masqué par ce rideau, formait une garde-robe, où se montraient à profusion des habillements de femme, aussi variés que fashionables.

–Ces bandits ne se refusent rien ! dit madame Stevenson, en considérant les objets avec l'oeil exercé d'une coquette. Tout cela est à la dernière mode !

–Si vous mettiez cette jolie robe lilas ! fit Kate qui palpait la soie avec un ravissement inexprimable.

–Fi ! s'écria Harriet.

–Pourquoi donc ! elle vous irait à merveille, j'en suis sûre !

–Moi, mettre les loques d'une... de la maîtresse de ces brigands, y songez-vous, Kate !

–Dame, on dirait qu'elles ont été accrochées là pour vous ! Ma patronne ! comme il y en a ! comme elles sont belles !

–Il se pourrait, pourtant, qu'on les eût placées là à mon intention, se dit madame Stevenson.

Cependant, elle ne voulut point se parer de ces effets ; et, après avoir rafraîchi sa toilette, elle rentra dans le salon.

Le docteur attendait.

Il reçut l'épître de madame Stevenson, et promit de la déposer entre les mains du commandant.

–Aurai-je une réponse, monsieur ? demanda-t-elle.

–Madame, fit le major éludant la question, voici des fruits et des pâtisseries !

Il indiqua un plateau de vermeil chargé de friandises, et quitta brusquement le salon.

Harriet était gourmande ; il serait superflu d'ajouter que miss Kate partageait ce joli défaut.

Elles s'attablèrent amicalement, l'infortune ayant cela de bon qu'elle efface les distances, et mangèrent d'excellent appétit.

–Ah ! ah ! voici la preuve de mes soupçons, s'écria tout à coup madame Stevenson, montrant à Catherine le coin de sa serviette, en fine toile de Hollande :

Comme le mouchoir, trouvé dans le jardin, elle était marquée d'un A et d'un L, surmontés d'une couronne de comte.

## V – REQUINS CONTRE ANGLAIS

Pendant huit jours, madame Stevenson attendit la réponse à sa lettre ; cette réponse ne vint pas.

Elle s'accoutumait à sa prison, assez douce d'ailleurs, et passait son temps à lire ou à faire de la musique. Souvent aussi le major Guérin lui tenait compagnie. Quoiqu'elle ne lui pardonnât point les caresses dont il comblait Catherine, et qui faisaient dire à celle-ci : «Qu'après tout, le Requin avait du bon,» la jeune femme recherchait volontiers, à défaut d'autre, la société du docteur.

Elle tenta même sur lui le pouvoir de ses charmes. Repoussée avec perte, Harriet essaya d'en obtenir quelques renseignements par sa femme de chambre. Celle-ci ne fut pas plus heureuse. Le chirurgien était impénétrable.

Le questionnait-on, il n'entendait pas, ou sautait habilement à un autre sujet.

Insensiblement, Harriet s'était vue forcée, par la nécessité, de recourir à la garde-robe mise à sa disposition. Elle avait commencé par un châle pour s'abriter contre la fraîcheur du soir ; puis, ç'avait été un ruban, puis le linge dont elle manquait ; enfin, les robes eurent leur tour.

–Il n'y a point de femme à bord, j'en suis certaine, se disait-elle en manière d'excuse, pourquoi me gênerais-je ?

Et peu à peu, la toilette entière y avait passé.

Les matelots, les officiers, tout le monde témoignait à madame Stevenson une déférence extrême. Mais personne ne lui parlait, à l'exception du major Vif-Argent.

Elle pouvait se promener avec Kate sur toute l'étendue du pont ; la dunette et la galerie, du haut de laquelle elle avait assisté à l'exécution, seules leur étaient interdites.

Plus d'une fois, Harriet y avait vu le comte Lancelot, –on l'a reconnu, –toujours masqué et accompagné d'un homme également masqué, son inséparable Samson.

Un matin, qu'il était ainsi sur le gaillard d'arrière, Harriet, s'armant d'audace, s'élança sur l'escalier qui y conduisait, et voulut l'aborder ; mais Samson, qu'elle n'avait pas aperçu, caché qu'il était par une voile d'artimon, se jeta entre elle et lui, enleva la jeune femme, et sans souffler mot, la redescendit dans la cabine, où elle fut enfermée tout le jour.

–Si vous recommencez, ma chère dame, lui dit le major, le pont vous sera interdit, tibi interdictum tabulatum erit.

Elle se garda bien, dès lors, de s'exposer à être privée de cette distraction.

En dépit de son horreur pour les forbans, elle ne pouvait s'empêcher d'admirer l'ordre qui régnait parmi eux. Jamais une rixe, jamais une querelle. Chose inouïe ! on n'entendait ni ces jurons, ni ces blasphèmes qui fatiguent, jour et nuit, les échos des navires ordinaires.

Quand ils n'étaient pas de service, les hommes causaient, contaient des histoires, ou réparaient leur uniforme.

Les jeux de hasard étaient strictement prohibés. Une discipline draconienne soumettait à la Volonté du commandant, tout l'équipage, depuis le plus petit mousse, jusqu'à ses lieutenants.

Il en était de même à bord du Caïman , qui voyageait de conserve avec le Requin se tenant souvent à quelques brasses dans l'ouaiche du second, et recevait de fréquentes visites du capitaine.

Le cutter Wish-on-Wish suivait le Requin à la remorque.

Durant les huit premiers jours qu'elle passa sur ce dernier, les pirates firent diverses prises.

Quand ils s'étaient emparé d'un navire, tous ceux qui le montaient étaient impitoyablement jetés à la mer, s'ils avaient fait l'ombre d'une résistance. Se rendaient-ils complaisamment, on les entassait dans les chaloupes de leur bâtiment et on les abandonnait aux caprices des flots.

Le butin était divisé en deux parts égales.

L'une appartenait, tout entière, au capitaine. Elle servait à l'entretien de ses vaisseaux ; l'autre était tirée au sort, par lots, sans distinction d'âge ni de grade.

Un mousse ou un simple calfat pouvait ainsi gagner un lot aussi précieux qu'un lieutenant.

La nourriture était la même pour tous.

Les officiers n'avaient d'autre avantage qu'un service moins pénible, et

l'exercice d'une portion du commandement, plus ou moins grande, suivant leur rang.

Le respect de tous pour leur capitaine allait jusqu'à l'adoration.

Celui-ci, du reste, était un marin consommé, qui lisait dans le ciel comme dans un livre, et ne se laissait jamais surprendre par un grain.

Quand il était à bord, il ne confiait à personne autre que lui le gouvernement du navire. Il veillait à tout, devinait tout, pourvoyait à tout.

Nets et précis, ses ordres étaient, exécutés avec une rapidité qui tenait du prodige. Personne de son équipage ne l'avait vu démasqué.

Ses deux seconds, et le capitaine du Caïman seuls étaient en rapports directs avec lui ; dans son intimité il n'admettait que Samson, surnommé par les matelots le Balafre, et le docteur Guérin.

Seuls aussi, ils pouvaient pénétrer dans son appartement, situé à la poupe, entre les deux batteries, et dont le salon et les deux cabines, occupés par madame Stevenson, formaient habituellement une partie.

Parmi tant d'étrangetés, il en était une que la jeune femme ne s'expliquait pas. Acharnés à la destruction des navires anglais, les Requins de l'Atlantique, loin d'insulter les bâtiments français, leur portaient fréquemment aide et secours.

Quoique les Français fussent alors en guerre avec la Grande-Bretagne, ce fait n'expliquait pas complètement la rage des pirates contre les Anglais. Ils les tuaient, les massacraient, les torturaient à plaisir.

Harriet en demanda un matin la cause au docteur Vif-Argent.

Ils venaient de déjeuner et prenaient le café.

A cette question, le major sourit amèrement.

–Ce serait une longue histoire, madame, dit-il, et vous n'auriez pas la patience... mulier patientiae non propensa.

–Si vous me faites grâce de votre latin, je vous jure de vous écouter sans ouvrir la bouche, répondit-elle.

–Il ne m'est pas défendu de la conter...

–Commencez, alors, mon cher docteur. Cela m'aidera à couler le temps ; mais pas de votre baragouinage latin, surtout !

–Eh bien, madame, je vais vous satisfaire.

«Vous savez, ou ne savez pas, que la plupart d'entre nous sont Acadiens, descendants de braves Français, qui colonisèrent jadis la Nouvelle-Écosse

et les provinces limitrophes.»

–J'ignorais cela, dit Harriet en étouffant un léger bâillement.

Le major continua :

«Peuple simple et bon que ces Acadiens [Voyez Raynal.] ; il n'aimait pas le sang, l'agriculture était son occupation. On l'avait établi dans des terres basses, et repoussant à force de digues la mer et les rivières dont ces plaines étaient couvertes. Ces marais desséchés donnaient du froment, du seigle, de l'orge, de l'avoine et du maïs. On y voyait encore une grande abondance de pommes de terre, dont l'usage était devenu commun.

D'immenses prairies étaient couvertes de troupeaux nombreux ; on y compta jusqu'à soixante mille bêtes à cornes. La plupart des familles avaient plusieurs chevaux, quoique le labourage se fit avec des boeufs. Les habitations, presque toutes construites de bois, étaient fort commodes et meublées avec la propreté que l'on trouve parfois chez les laboureurs d'Europe les plus aisés.

On y élevait une grande quantité de volailles de toutes les espèces. Elles servaient à varier la nourriture des colons, qui était généralement saine et abondante. Le cidre et la bière formaient leur boisson ; ils y ajoutaient quelquefois de l'eau-de-vie de sucre.

»C'était leur lin, leur chanvre, la toison de leurs brebis qui servaient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquaient des toiles communes, des draps grossiers. Si quelqu'un d'entre eux avait un peu de penchant pour le luxe, il le tirait d'Annapolis ou de Louisbourg [La première, alors la capitale de la Nouvelle-Écosse ou Acadie, était bâtie sur la baie Française, aujourd'hui baie de Fundy ; la seconde, à cette époque, port très-commerçant de l'île Royale ou cap Breton, était surnommée le Dunkerque et l'Amérique.].

Ces deux villes recevaient en retour du blé, des bestiaux, des pelleteries.

»Les Français neutres [Les Acadiens ne pouvant prendre part aux luttes entre la France et l'Angleterre, furent ainsi qualifiés.] n'avaient pas autre chose à donner à leurs voisins. Les échanges qu'ils faisaient entre eux étaient encore moins considérables, parce que chaque famille avait l'habitude et la facilité de pourvoir seule à tous ses besoins. Aussi ne connaissaient-ils pas l'usage du papier-monnaie. Le peu d'argent qui s'était comme glissé dans cette colonie, n'y donnait point l'activité qui en fait le véritable prix. »Leurs moeurs étaient extrêmement simples. Il n'y eut

jamais de cause civile ou criminelle assez importante pour être portée à la cour de justice, établie à Annapolis. Les petits différends qui pouvaient s'élever de loin en loin entre les colons, étaient toujours terminés à l'amiable par les censeurs. C'étaient les pasteurs religieux qui dressaient tous les actes, qui recevaient tous leurs testaments.

Pour ces fonctions profanes, pour celles de l'Église, on leur donnait volontairement la vingt-septième partie des récoltes. Elles étaient assez abondantes pour laisser plus de faculté que d'exercice à la générosité. On ne connaissait pas la misère, et la bienfaisance prévenait la mendicité. Les malheurs étaient, pour ainsi dire, réparés avant d'être sentis. Les secours étaient offerts sans ostentation d'une part ; ils étaient acceptés sans humiliation de l'autre.

C'était une société de frères également prêts à donner ou à recevoir ce qu'ils croyaient commun à tous les hommes.

» Cette précieuse harmonie s'étendait jusqu'à ces liaisons de galanterie qui troublent si souvent la paix des familles... »

– Oh ! je vous arrête-là, docteur, je vous arrête-là, s'écria madame Stevenson en riant aux éclats. De la morale sur vos lèvres, mon cher docteur !

Et ses regards malicieux se portèrent vers Kate, qui tendait l'oreille sans rien comprendre, puisque le major Vif-Argent s'exprimait en français.

– Il suffit, madame, il suffit, dit-il gaîment, vous savez le proverbe :  
Facite quod jubeo, sed ...

– Docteur ! docteur ! et votre promesse ! fit Harriet en le menaçant du doigt.

– C'est juste, reprit-il. Je poursuis mon récit :

« Au commencement du siècle dernier, ces excellentes gens, si dignes du repos dont ils jouissaient, formaient une population de quinze à vingt mille âmes. Mais, hélas ! la guerre éclata entre l'Angleterre et la France, et leur pays devint le théâtre de cette lutte affreuse. En 1774, il n'en restait plus que sept mille environ ; le reste avait émigré.

Maîtresse de leur territoire, la Grande-Bretagne voulut leur imposer le serment d'allégeance. Ils s'y refusèrent. On les persécuta.

Le moindre agent du cabinet de Saint-James prétendait faire subir sa

tyrannie aux Acadiens, «Si vous ne fournissez pas de bois à mes troupes, disait un capitaine Murray, je démolirai vos maisons pour en faire du feu.»—«Si vous ne voulez pas prêter le serment de fidélité, ajoutait le gouverneur Hopson, je vais faire pointer mes canons sur vos villages.»

»Les Acadiens n'étaient pas des sujets britanniques, puisqu'ils n'avaient point prêté le serment de fidélité, et ils ne pouvaient être conséquemment regardés comme des rebelles ; ils ne devaient pas être non plus considérés comme des prisonniers de guerre, ni renvoyés en France, puisque depuis près d'un demi-siècle on leur laissait leurs possessions, à la simple condition de demeurer neutres, et qu'ils n'avaient jamais enfreint cette neutralité. »Mais beaucoup d'intrigants et d'aventuriers jalousaient leurs richesses, enviaient leur félicité. Quels beaux héritages ! et par conséquent quel appas ! La cupidité et l'envie s'allièrent pour compléter leur ruine. On décida de les expulser et de les disséminer dans les colonies anglaises, après les avoir dépouillés.

»Pour exécuter ce monstrueux projet, cette perfidie, comme seule l'Angleterre en sait imaginer et perpétrer, on ordonna aux Acadiens de s'assembler en certains endroits, sous des peines très-rigoureuses, afin d'entendre la lecture d'une décision royale. Quatre cent dix-huit chefs de familles, se fiant à la foi britannique, se réunirent ainsi, le 5 septembre 1755, dans l'église du Grand-Pré. Un émissaire de l'Angleterre, le colonel Winslow, s'y rendit en grande pompe, et leur déclara qu'il avait ordre de les informer : «Que leurs terres et leurs bestiaux de toute sorte étaient confisqués au profit de la Couronne avec tous leurs autres effets, excepté leur argent et leur linge, et qu'ils allaient être eux-mêmes déportés de la province [Garneau, Histoire du Canada.]»

»En même temps une bande de soldats, de misérables se rua sur ces infortunés et en égorgea un grand nombre. Les femmes, les enfants ne furent pas plus épargnés ; et ce fut le signal de boucheries, de violences sans nom, qui durèrent plusieurs jours. Tout fut mis à feu et à sang. La florissante colonie ne présenta bientôt plus qu'un monceau de décombres fumants. La plupart de ceux qui échappèrent au carnage furent plongés dans des navires infects et dispersés sur la côte américaine depuis Boston jusqu'à la Caroline. »Pendant de longs jours, après leur départ, on vit leurs bestiaux s'attrouper autour des mines de leurs habitations, et les chiens



passer les nuits à pleurer par de lugubres hurlements l'absence de leurs maîtres [Historique.]»

–Oh ! c'est affreux ! interrompit madame Stevenson.

–«Le tableau est pâle, reprit le docteur. Si j'entrais dans les détails, si je vous montrais ces femmes outragées, ces enfants arrachés au sein de leurs mères et lancés, comme des volants à la pointe des baïonnettes, vous frémiriez d'horreur. Eh bien, madame, croyez-vous que les fils des malheureux qui furent si odieusement martyrisés, il n'y a guère qu'un demi-siècle, puissent voir un Anglais sans éprouver aussitôt le désir de se venger ? Croyez-vous que quelques-uns ne songent pas jour et nuit à user de représailles ? qu'il n'en est pas, qui ont pris en main la cause des assassinés, et qui, désespérant d'obtenir une réparation tardive, en s'adressant au tribunal des nations, au nom du droit des gens, se sont armés du glaive de la justice ! Levez les yeux, madame, regardez les Requins de l'Atlantique ! Ce sont les fils et les petits-fils des victimes du 5 septembre !

»

En prononçant ces mots, le docteur Guérin s'était transfiguré ! Il avait le verbe éloquent, le geste pathétique ; ses difformités corporelles disparaissaient. Il enthousiasmait par la majestueuse beauté que donnent les émotions puissantes aux physionomies les plus ingrates.

–Votre capitaine est donc un Acadien ? demanda madame Stevenson.

Il est douteux que le major eût répondu à cette question. Mais alors un bruit inusité se fit entendre sur le pont du navire ; et le canon détonna successivement deux fois dans le lointain.

–Vivat ! s'écria le major Vif-Argent, cela annonce un combat. Ne bougez pas, madame, je reviens dans une minute.

Il sortit et rentra bientôt.

–Il faut me suivre, dit-il brusquement aux deux femmes.

Et comme elles hésitaient :

–N'ayez pas peur, ajouta-t-il ; je ne veux que vous mettre en sûreté, car il va faire chaud, tout à l'heure, ici : le salon sera transformé en batterie.

Madame Stevenson et Kate descendirent avec lui dans une cabine propre, mais sans luxe aucun, placée en bas de la seconde batterie, au-dessous de la ligne de flottaison.

Une lampe l'éclairait.

–Je dois vous emprisonner, mesdames, dit le docteur Guérin en les quittant. Cependant, j'espère que ce ne sera pas pour longtemps.

Excusez–moi.

Ayant dit, il ferma la porte de la cabine à la clef et remonta sur le pont.

Là, tout était en mouvement. Mais l'animation n'excluait pas le bon ordre. Quoique les matelots s'agitassent, courussent de côté et d'autre, les passages, les avenues, les écoutes demeuraient libres. Chacun travaillait activement sans gêner son voisin, sans nuire à l'harmonie générale. C'étaient des artilleurs qui chargeaient leurs pièces ; des hommes qui disposaient des armes en faisceaux, des fusils, des tremblons, des pistolets, des piques, des haches, des sabres, des grappins d'abordage ; d'autres qui dressaient le porc–épic du bastingage ; ceux–ci faisant déjà rougir des boulets à des forges portatives ; ceux–là entassant des bombes derrière les obusiers, et les mousses, allant d'un canonnier à l'autre, distribuant des gargousses ou apportant des seaux d'eau pour refroidir les canons.

Les vergues ployaient sous le poids des matelots prêts à obéir au commandement du capitaine, qui arpentait la galerie médiane, une lunette et un porte–voix à la main.

Il était costumé et masqué comme d'habitude, seulement sous sa blouse de soie noire, il avait endossé une cotte de mailles en acier, très–fine, à l'épreuve de l'arme blanche et de la balle.

Le major Vif–Argent se dirigea vers lui :

–Eh ! bien, dit–il, nous allons donc enfin faire une petite causerie avec messieurs les goddem, istos Britannus debellare ?

–Oui, mon digne docteur, répondit le comte ; et nous aurons l'honneur de lier la conversation avec le vice–amiral.

–Le mari de madame Stevenson ?

–En personne. J'aurais déjà engagé la partie ; mais ils sont trois, comme vous voyez, et je vais tâcher de rallier le Caïman , qui ne doit pas être bien loin, afin d'égaliser les chances.

Il emboucha son porte–voix.

–Range à hisser les bonnettes hautes et basses ! La manoeuvre fut exécutée en quelques minutes. Le Requin donna deux ou trois embardées, puis il se releva et repartit légèrement avec une vitesse double.

Il était chaudement poursuivi par trois navires qu'on apercevait à deux

milles de distance.

Cependant, grâce à sa marche supérieure, il aurait réussi à leur échapper, pour un temps au moins ; mais la brise fraîchit, ronfla dans les voiles avec un grondement de tonnerre, et tout à coup le mât d'artimon, cassa en deux au chouquet de la grand'vergue.

Il s'abattit sur le pont, tua et blessa, quelques personnes.

–Allons, voici ma besogne qui commence, dit le docteur, en descendant de la galerie.

Le Requin s'était penché sur le côté et ses bouts–dehors avaient plongé dans l'Océan.

Son allure se ralentit.

–A la mer le mât d'artimon ! cria le capitaine.

Le bruit des haches résonna, l'arbre fut coupé au niveau de la batterie et précipité dans les flots avec tout son gréement.

–Samson, à ton poste, mon camarade, ordonna Lancelot, et envoie ta dragée à ce mendiant de vaisseau–amiral, qui nous gagne.

–Oui, maître, répondit le colosse.

Il s'avança près de la caronade, dont la bouche monstrueuse formait la gueule du requin sculpté à la proue, pointa cette pièce et y mit le feu.

Un éclair, un nuage de fumée, une explosion formidable s'en suivirent.

–Touché ! tu l'as touché dans les oeuvres vives ! c'est bien, Samson, dit le capitaine.

–Oui, maître, répliqua l'Hercule, en saluant militairement sans quitter la caronade.

–Mes enfants, reprit le commandant, préparez–vous au combat. Ils sont trois contre nous ; vous savez votre devoir !

Lancelot ne pouvait plus échapper à la poursuite dont il était l'objet, la rupture de son mât d'artimon ayant alourdi le navire. Il résolut aussitôt d'affronter l'ennemi et de l'étonner par son audace. En conséquence, il fit serrer une partie des voiles, virer de bord et pousser droit aux agresseurs.

Le fracas de l'artillerie couvrit bientôt tous les autres bruits ; et des tourbillons de vapeur voilèrent les objets.

Durant une heure une pluie de fer et de feu répandit la mort et le ravage sur les pirates et les troupes royales, car le Requin avait été, en effet, attaqué par trois bâtiments de la station d'Halifax, dont l'un, une frégate, portait le

vice-amiral, sir Henry Stevenson.

Les autres étaient des bricks.

C'est vers cette frégate, l' Invincible , que tendirent les efforts de Lancelot. Il savait bien que s'il réussissait à s'en emparer ou à la couler, les bricks ne tiendraient pas davantage.

Longtemps il échoua, pressé qu'il était par ces petits navires qui le mitraillaient avec fureur.

Enfin, il parvint à mettre le feu à l'un. L'autre craignant d'être envahi par l'incendie prit le large, et Lancelot profita de sa retraite momentanée pour se jeter par bâbord sur le vaisseau-amiral au risque de se briser lui-même.

Aussitôt des hommes adroits, robustes, debout sur le beaupré et les vergues de misaine, lancèrent les lourdes griffes de fer destinées à amarrer les deux navires l'un à l'autre. Puis, comme des vautours, ils fondirent sur les Anglais la hache ou le sabre à la main, le poignard entre les dents.

Mais le brick, qui avait rebroussé chemin, revint en ce moment, prit position vis-à-vis du Requin , et lui lâcha une bordée à tribord.

Toujours sur sa galerie, les yeux étincelants sous son masque, Arthur Lancelot faillit tomber à la renverse, tant fut violent le choc de cette bordée.

La membrure du Requin en fut ébranlée.

–Samson, dit le capitaine, allonge-moi vite un soufflet sur la joue de ce braillard ou mal va nous arriver.

Le balafre fit pivoter sa caronade, ajusta le brick et lui lança, dans la carène, sous l'éperon, un énorme boulet de quarante-huit.

–Bravo ! bravo ! dit Lancelot.

–Oui, maître, répliqua l'artilleur imperturbable.

Une grande consternation s'observait sur le brick.

–Trois pieds de bordage en dérive ! venait de crier le maître-calfat.

La répercussion d'un nouveau coup de canon retentit.

–Le Caïman qui parle ! s'exclama Samson, en se dressant sur sa pièce, pour regarder l'océan.

La seconde frégate des forbans accourait, en effet, toutes voiles dehors.

–En avant sur le vaisseau-amiral ! s'écria Arthur Lancelot, brandissant son sabre au vent et passant, d'un bond, de sa galerie sur le pont de Invincible .

Samson y fut aussitôt que lui.

A l'instant où il arrivait, un jeune enseigne, armé d'une épée nue, attaqua l'intrépide capitaine, qui fut blessé au cou, avant d'avoir pu se mettre en garde.

Il tomba, baigné dans son sang.

Samson se rua sur le jeune homme, lui arracha son épée, la brisa comme un verre, et il allait étrangler l'enseigne, renversé, râlant sous son genou.

Mais Lancelot lui dit, d'une voix éteinte :

–Non... ne le tue pas... ne lui fais pas de mal... protège-le... Je le veux...

Qu'il ne voie pas la femme ! ... Retournez à Anticosti...

Et le commandant des Requins de l'Atlantique perdit connaissance.

# TROISIÈME PARTIE – ANTICOSTI

# I – L'ILE D'ANTICOSTI

Est-il un voyageur européen, parcourant les grasses prairies du nord-ouest américain ; les immenses et fécondes vallées de la rivière Rouge, la Saskatchewan, l'Assiniboine, et cette terre promise nommée la Colombie où la flore et la faune des parties de l'univers les plus riches et les plus opposées ont formé un charmant hymen pour offrir à ce coin de l'autre hémisphère, des produits merveilleux dont l'excellence seule égale la beauté ; est-il, dis-je, un voyageur qui ne déplore l'ignorance ou l'apathie d'une portion de notre population, condamnée par son insouciance à végéter sur un sol épuisé ou à languir, à s'étioler au souffle empoisonné des grandes villes manufacturières ?

Un voyage de quelques semaines, quelques années d'un travail assidu, d'une sobriété salubre, et ces malheureux se seraient procuré à eux, à leurs enfants, à leurs pauvres enfants, une vie large et abondante, une santé vigoureuse ; ils verraient en perspective un avenir des plus brillants [J'ai développé cette idée dans Une Famille de Naufragés, cinquième volume des Légendes de la Mer.].

Mais, sans aller aussi loin, sans mettre entre sa mère-patrie et sa patrie adoptive plus de huit jours d'intervalle, on trouve, dans le Nouveau-Monde, un emplacement magnifique, qui présenterait à des entreprises agricoles ou commerciales, conduites sur une grande échelle, des avantages inimaginables.

Terres fertiles, bois giboyeux, la côte la plus poissonneuse des deux continents, voilà les ressources premières de ces lieux (capables de nourrir aisément vingt mille individus et plus) situés aux portes de l'Amérique septentrionale, superbement défendus par la nature, et cependant à peu près inconnus à la civilisation. C'est l'île d'Anticosti, dont l'exploration géologique officielle ne fut entreprise qu'en 1856, par la Commission canadienne, sous la direction de sir William Logan [Voyez Exploration géologique du Canada, Rapport de progrès, années 1853-4-5-6, traduit par M. H. Émile Chevalier, attaché à la Commission, un volume grand in

4°, avec plans, cartes, atlas.]. et encore M. Murray qui fit cette exploration, ne pénétra-t-il qu'à dix ou douze milles à l'intérieur.

Située à l'embouchure du golfe Saint-Laurent par le 49° de latitude nord et le 65° de longitude, elle a une forme générale ovoïde, figurant un couteau dont la pointe perce l'Océan et dont la poignée est enchâssée dans le golfe Saint-Laurent.

De l'est à l'ouest, son étendue est de cent quarante milles ; du nord au sud, sa largeur extrême de trente-cinq environ ; une distance de trente-cinq milles la sépare du Labrador, au nord, et une distance de quarante-deux la sépare du cap Rosier, dans le Canada, au sud-ouest.

Par route marine, elle se trouve à cinq cents milles environ d'Halifax, la capitale de la Nouvelle-Écosse.

C'est la clef du Saint-Laurent : Si l'on est surpris qu'elle ne soit pas colonisée, on l'est encore plus en remarquant que le gouvernement anglais n'a point songé à la fortifier ou à y établir une garnison, car Anticosti nous semble la sauvegarde de ses plus belles possessions transatlantiques.

La plus grande partie de la côte est bordée par des récifs à sec, quand la mer est basse, mais que le flux couvre ordinairement de dix ou douze pieds d'eau. Les bords de ces récifs s'étagent en précipices de cinq, dix et même trente mètres, suivant Bayfield. Parfois ils sont inclinés, mais si peu généralement que les navires qui en approchent peuvent facilement apprécier le danger par des sondages.

Ils se projettent dans l'Océan, jusqu'à un quart et un mille et demi du rivage, et se conforment aux ondulations de la côte. Des blocs erratiques, quelques-uns d'une dimension énorme, en recouvrent un grand nombre.

La partie méridionale de l'île est basse, entrecoupée de grèves sablonneuses. Les points les plus élevés se montrent à l'embouchure de la rivière Jupiter, où les falaises atteignent quatre-vingts et cent-cinquante pieds de hauteur. Les autres ne dépassent guère dix ou vingt pieds, au-dessus de la mer.

De la pointe sud-ouest, à l'extrémité ouest, les collines intérieures sont plus escarpées qu'à l'est. Elles se dressent en général graduellement jusqu'à cent-cinquante pieds, sur un intervalle de un à trois milles. Cependant, on observe dans quelques localités du littoral, des plaines ayant une superficie de cent à mille acres, composées de tourbe sous-jacente, et qui nourrissent



des herbes épaisses, ayant quatre à cinq pieds de hauteur ; d'autres sont marécageuses, plantées de bouquets d'arbres et parsemées de petits lacs.

La partie septentrionale offre une succession de crêtes qui s'élancent de deux à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Des vallées productives et des rivières les divisent.

Les caps les plus remarquables sont le cap Est à l'extrémité même de l'île, la Tête à la Table ; les caps Joseph, Henry, Robert, la Tête d'Ours ; le roc Observation ; la pointe Charleston, le rocher Ouest, le grand Cap ; le cap Blanc, et la pointe Nord.

Le grand Cap domine tous les autres : il a cinq cents pieds.

Les baies abondent sur ce bord que regarde le Labrador : c'est la baie du Naufrage, au-dessus du cap Est ; la baie au Renard ; de Prinsta, de la rivière au Saumon ; de l'Ours, etc.

A l'aide de quelques travaux peu dispendieux, ces baies pourraient être converties en havres excellents.

La ceinture de récifs, d'un mille environ de large, qui ourle le rivage, est formée de calcaire argilacé en strates presque horizontales, à sec pendant les marées de printemps. Il ne serait pas difficile de pratiquer des excavations dans ce calcaire à la profondeur nécessaire, et de se servir des matériaux qu'on en tirerait, pour exhausser les flancs des excavations de manière à y construire les jetées et les brise-mer.

Les cours d'eau, que l'on rencontre sur la côte septentrionale, sont très-nombreux relativement à son étendue. On ne peut guère faire un mille sans en découvrir un, plus ou moins volumineux. Et, de dix milles en dix milles environ, il en existe qui sont assez considérables pour mettre en mouvement un moulin. Les chutes voisines de la côte, offriraient de grands avantages à l'industrie. L'eau des rivières est toujours plus ou moins calcaire.

Sur la côte méridionale, les principales rivières sont : la Becscie, la Loutre, le Jupiter, un vrai fleuve, le Pavillon et la Chaloupe. Le grand Lac Salé, le petit Lac Salé, le lac Chaloupe et le lac Lacroix, sur le côté sud, ainsi que le lac au Renard, sur le côté nord, sont en réalité des lagunes d'eaux salées, soumises aux influences de la marée, et mêlées de l'eau douce des rivières. Dans la plupart des rivières et des lacs, fourmillent la truite de ruisseau, la truite saumonée, l'esturgeon, le doré et le poisson blanc.

Le maquereau se presse en bancs épais autour de l'île. Les phoques dont l'huile et la peau sont fort estimées, essaient. Ils se foulent par milliers dans les baies et les lieux abrités. Les Indiens des îles Mingan et du Labrador leur font une chasse active.

Les baleines semblent avoir pris les battures occidentales pour leur résidence favorite. Fréquemment on les voit s'ébattre ou se chauffer au soleil ; fréquemment on y entend leurs longs mugissements. A l'intérieur d'Anticosti, la végétation est très-variée ; mais en général, elle a planté ses racines dans un sol d'alluvion, composé d'une argile calcaire et de sable léger, gris ou brun. Ce sont là de bons éléments de fécondité. Cependant, il faut avouer que ce sol n'est pas trop favorable aux fortes essences de bois, mais on peut l'ameublir ou le drainer aisément.

La pruche en est l'arbre le plus commun. Sa qualité et ses dimensions sont bonnes. Quelques arbres mesurent vingt pouces de diamètre à la base, quatre-vingts à quatre vingt-dix pieds de haut. On y rencontre aussi des bouleaux blancs et jaunes ; des balsamiers, des tamaracks et des peupliers. Parmi les arbres et arbustes à fruits dominant le sorbier des oiseaux ; la pambina (*viburnum, opulus*) ; le groseillier rouge et noir, et une sorte de buisson donnant une baie violet-foncé très-savoureuse ; le cannebergier et quelques pommiers.

La plage est couverte de fraisiers ; rarement y voit-on un framboisier.

Toutes les parties de l'île produisent en quantité une espèce de pois très-mangeable, dont la tige et la feuille peuvent être employées à la nourriture des bestiaux.

Les pommes de terre viennent parfaitement.

Le peu d'orge et de blé, qu'on y a jamais semé, a donné un rendement des plus satisfaisants.

Anticosti renferme beaucoup d'animaux sauvages, entre autres : l'ours noir ; le renard rouge, noir, argenté et la marte.

«Les renards et les martes sont très-abondants, dit M. Murray dans son Rapport. Souvent, pendant la nuit, on entendait les martes dans le voisinage de notre camp, et plusieurs fois nous vîmes des renards.

Chaque hiver, les chasseurs ont tué de quatre à douze renards argentés, animaux dont la fourrure se vend de six cent cinquante à sept cent cinquante francs pièce .»

Les canards, les oies, les cygnes, toute la famille des palmipèdes, y a élu son domicile.

De grenouilles, crapauds, serpents ou reptiles, point.

Les animaux sont si peu poursuivis par l'homme, que sa vue ne les effraie pas.

M. Murray raconte, fort naïvement, l'anecdote suivante :

«On dit que les ours sont très-nombreux et les chasseurs rapportent les avoir rencontrés quelquefois par douzaines. Mais, dans mon excursion, je n'en ai aperçu qu'un à la baie Gamache, deux près de la pointe au Cormoran, et un dans le voisinage du cap Observation. J'ai trouvé ce dernier sur une étroite bande de la plage, au pied d'un rocher élevé et presque vertical. De loin, je le pris pour un morceau de bois charbonné, et ce ne fut qu'à cent cinquante pieds de lui, que je reconnus mon erreur. Il paraissait trop occupé à déjeuner avec les restes d'un phoque, pour faire attention à moi, car malgré les coups de marteau dont je frappai un caillou, et malgré les autres bruits que je fis pour lui donner l'alarme, il ne leva pas la tête, et continua de manger, jusqu'à ce qu'il eût achevé sa carcasse, ce qui m'obligea, faute de fusil, à demeurer une demi-heure, spectateur de son repas.

»Quand il ne resta plus du phoque que les os, maître Martin grimpa, tout à loisir, à la surface du rocher nu, lequel est à peu de chose près, perpendiculaire, et disparut au sommet, à cent pieds du niveau de la mer au moins.»

Pour compléter cette esquisse d'Anticosti, je n'ai plus qu'à dire un mot des matières économiques qu'elle contient, et dont l'exploitation suffirait à enrichir toute une population.

Son sol renferme la pierre de taille, la pierre à aiguiser, le fer oxidulé et peut-être même le fer limoneux. L'argile à briques, la marne coquillière d'eau douce, la tourbe y apparaissent sur de vastes superficies et des profondeurs incalculables. Dans les anses et les places abritées, les algues marines ont poussé à profusion ; et on en pourrait tirer bon parti, soit pour fumer le sol, soit pour les exporter comme engrais dans les pays voisins.

Enfin, le littoral d'Anticosti est hérissé d'une accumulation de bois flottants telle, que M. Murray terminait ainsi son rapport de 1856 [J'ai visité Anticosti, en 1853.] :

«Suivant le calcul que j'ai fait, si tous ces bois étaient placés bout à bout, ils formeraient une ligne égale à la longueur totale de l'île, ou cent quarante milles, ce qui donnerait un million de pieds cubes.

Quelques-uns de ces morceaux de bois équarris peuvent provenir des naufrages ; mais le plus grand nombre, étant des billots qu'on n'embarque pas comme cargaison, nous porte à croire que la flottaison en est la source principale.»

Je partage entièrement l'opinion de M. Murray.

On sait que le commerce du bois est immense au Canada. Après avoir été coupés, les arbres sont lancés sur les cours d'eau, assemblés en radeaux (cages) [Voir les Derniers Iroquois (Collection des Drame de l'Amérique du Nord ).] et conduits ainsi à un port d'embarquement. Mais souvent les radeaux se brisent et les bois sont entraînés au loin.

L'île d'Anticosti, émergeant au milieu même du Saint-Laurent, la grande artère des provinces britanniques de l'Amérique septentrionale, reçoit la plupart de ces épaves.

Quoi qu'il en soit, cette île, dont le climat est tempéré, dont le sol et les sites sont si favorables à la colonisation, demeure aujourd'hui encore déserte, inculte, à peine habitée par deux ou trois garde-phares.

Cependant, elle devrait et doit, dans un avenir prochain, s'animer, se défricher, se peupler au souffle fécondant de la civilisation moderne.

## II – LA BAIE AU RENARD

La baie au Renard est une vaste échancrure ouverte, comme nous l'avons dit, à l'embouchure de la rivière de ce nom, sur la côte septentrionale de l'île d'Anticosti.

Elle a un mille de profondeur sur une largeur égale.

Au sommet des rochers qui l'entourent, on voit, encore aujourd'hui, les ruines d'un grand nombre d'habitations, enfouies sous l'herbe et les pariétaires ; silencieuses et mélancoliques, ces ruines furent, au commencement du siècle, un foyer de vie, d'activité.

Alors, elles présentaient un village industriel avec ses maisonnettes, ses édifices publics, sa place ceinte de beaux peupliers, son port, ses chantiers de construction, ses greniers d'abondance.

Des traces de culture disent aussi que le labour y était un honneur, et tout rappelle la présence d'une population vigilante autant que policée.

Vers le milieu du mois de septembre 1811 cette population paraissait fort affairée.

Réunis dans le chantier de marine, hommes, femmes et enfants travaillaient aux réparations d'une frégate de guerre, fortement avariée. Le marteau, la hache résonnaient bruyamment ; le goudron bouillait dans des chaudières énormes et saturait l'atmosphère de senteurs pénétrantes. Ceux-ci traînaient des pièces de bois ; ceux-là chauffaient des ais au feu pour en faire des courbes ; les uns préparaient des étoupes, les autres, montés sur des échafauds, calfeutraient les joints du navire : tous étaient occupés. Mais nul chant, nulle exclamation joyeuse pour égayer leur tâche. Une tristesse recueillie se peignait sur les visages. Plusieurs femmes portaient des vêtements de deuil.

Ces gens, c'étaient les Requins de l'Atlantique. Ils radoubaient leur principal vaisseau, qui avait été considérablement endommagé dans sa lutte avec la flottille royale.

L'autre, le Caïman , n'avait point souffert. Il était embossé, à dix-huit milles de là, dans la baie du Naufrage.

Le rivage était jonché de canons démontés, de mâts, vergues, espars, voiles, instruments de charpentier, cordier, forgeron, calfat.

Dépouilles de leurs sombres uniformes, les matelots avaient plutôt l'air de bons ouvriers, d'honnêtes pères de famille, que de pirates qui semaient la désolation partout où ils passaient. Leurs femmes étaient décentement vêtues. En général, elles paraissaient respectables.

Quelques-unes avaient une beauté remarquable ; mais la plupart avaient aussi les traits altérés par une empreinte de douleur profonde.

Le dernier combat leur avait coûté leur père, leur mari, leurs enfants, ou leurs alliés.

–Ah ! oui que ça été chaud ! disait le maître d'équipage transformé en scieur de long, et perché sur une longue poutre, dont il faisait du tavillon, aidé par un matelot.

–Chaud ! répliqua l'autre, chaud que nous avons failli y laisser notre peau !

–Trente-cinq hommes tués, soixante blessés ! Jamais nous n'avons été si maltraités.

–Mais trois contre un, la belle malice !

–Ça n'empêche que sans le Caïman ! ...

– Le Caïman ! ne m'en parlez pas, maître ! Il arrive toujours quand c'est fini, pour récolter les profits, lui !

–Tu crois ?

–Si je crois ? A l'affaire des Sept-Isles, ça été la même chose. Vous vous souvenez ? Ils étaient trois bricks sur nous, avec deux chaloupes canonnières.

–C'est juste, Leroy.

–Eh bien, votre Caïman nous a laissé mitrailler. Et il est venu lorsqu'il n'y avait plus un coup de canon à lâcher. Je n'aime pas ces manières-là, moi !

–Si le capitaine le veut ainsi ! dit le maître d'équipage.

–Oh ! si le capitaine le veut ainsi, je tire la balançoire.

–A propos, il l'a échappé !

–Notre commandant ?

–On dit que sans le Balafre...

–Oui ; j'étais là !

–Ah ! tu y étais, Leroy ?

–Comme j'ai l'honneur de vous le dire, maître.

–Conte–moi donc ça.

–Voilà la chose : Nous nous étions jetés un tas sur le vaisseau de ce chien d'amiral anglais, sauf votre respect, maître, et, ma foi, nous tapions, tapions, comme des beaux diables. Mais, plus il en tombait de ces english ; et plus il en sortait des écoutes. C'était comme une fourmilière.

–Ils étaient au moins trois cents, à bord de l' Invincible ?

–L' Invincible ! Hein, que c'est bête d'appeler comme ça un sabot qui se laisse prendre en deux heures !

–Continue, Leroy, continue.

–Vous pensez donc qu'ils n'étaient que trois cents ?

–Mais, tout au plus.

–Eh bien, moi qui vous parle, j'en ai vu, sans vous démentir, maître, des cents et des mille.

–Tu divagues, mon vieux. Nous ne sommes plus au sujet.

–Soyez tranquille, maître ; je me remets à l'oeuvre.

–Alors, ne donne plus, comme ça, d'embarquées à droite et à gauche.

–Non, maître, mais dites–moi où j'en étais, car c'est vous qui m'avez poussé hors de mon sillage.

–Tu disais que tu avais vu le capitaine !

–Ah ! oui, que je l'ai vu. Il a dit à Samson : Fais tousser le Requin.

Et quand le Requin a eu toussé, qu'on aurait dit qu'il avait la coqueluche, le capitaine a sauté sur votre... comment est–ce donc que vous l'appellez, maître ?

–L' Invincible .

–Il a donc sauté sur votre Invincible . Mais, en tombant, il a rencontré l'épée d'un freluquet d'enseigne...

–Si j'avais été là ! maugréa le maître d'équipage.

–Si vous aviez été là, maître, vous auriez fait comme les camarades.

–Ta ! ta ! ta !

–Il n'y a pas de ta, ta, ta, qui tienne ! Le mirliflor en était peut–être à son coup d'essai. Il avait son épée en l'air. Le capitaine s'y est accroché en dégringolant du Requin.

–Mais il fallait le prendre, l'embrocher, et le faire manger à son amiral...

–D'abord, sauf votre respect, maître, ça n'était pas possible. J'avais, moi, Hippolyte Leroy, fait passer le goût du pain au milord.

- Ah ! c'est toi qui lui as servi son bouillon de onze heures ?
- Sauf votre respect, maître.
- Eh bien, le polisson qui a blessé notre commandant, je l'aurais écorché vif, pour fabriquer un tambour avec sa peau.
- C'est une idée ! Vous en avez des idées, vous !
- N'est-ce pas ?
- Que oui, que vous en avez !
- Celle-là n'est pas tout à fait de moi, dit modestement le maître d'équipage. Dans les vieux pays [L'Europe est ainsi appelée par les Américains.], ils ont déjà fait un tambour avec un cuir d'homme, je ne me rappelle plus où. Ça ne fait rien ; poursuis.
- Où voulez-vous que je me retrouve ? Ma corde est tout emmêlée.
- Tu en étais à la blessure.
- C'est ça ; je m'en souviens. Dès que je distingue la chose, je fais voile sur le particulier. Le Balafre le serrait déjà dans ses grappins.
- Ah ! ah !
- Oui ; mais il ne lui a pas fait plus de mal qu'il n'y en a sur ma main. Seulement, le petit saignait comme un boeuf...
- Puisque Samson ne lui a pas fait de mal ?
- C'est tout de même, il saignait, sans vous démentir.
- Il l'a jeté à l'eau !
- Non, maître, non, dit Leroy en baissant la voix. Ils l'ont pris à deux ou trois, et l'ont transbordé sur le Requin , en même temps que notre capitaine...
- Tu ne dis pas cela...
- Que je me meure, si ce n'est pas vrai, sauf votre respect !
- Mais on avait donné ordre de tout tuer, le capitaine lui-même ; et sur ces deux damnés vaisseaux, nous n'avons pas laissé un chat vivant... le troisième a brûlé !
- Et qu'il flambait joliment ! Quel feu de la Saint-Jean, maître !
- Ah ! oui, c'était crânement beau ! Mais ton enseigne...
- Impossible de vous en dire davantage, maître ! la cale est vide.
- Tu t'es trompé, tu t'es trompé, mon brave. Qui est-ce qui aurait osé épargner un gaillard qui s'était attaqué...
- Chut, maître !



–Qu'est–ce qu'il y a donc, mon brave ?

–Le capitaine, répondit Leroy, en désignant du regard deux personnages qui s'avançaient sur le rivage.

L'un, masqué, toujours vêtu de noir, était le comte Arthur Lancelot ; l'autre, le major Guérin. Lancelot s'appuyait au bras du major.

–Alors, disait–il d'un ton ému, vous répondez de sa vie, mon cher docteur ?

–Comme de la mienne, commandant : mortem medicalis ars vincit .

–La nuit a donc été meilleure ?

–Non pas ; mais certains pronostics...

–Enfin, il est sauvé ?

–Sauvé, commandant.

–Ah ! si vous me le rendez, ma dette envers vous sera doublée, mon cher docteur.

–Du tout, commandant ; je n'entends pas de cette oreille–là. Point de reconnaissance. Les obligés sont plus incommodes que les désobligés.

C'est un principe pour moi.

Lancelot lui serra la main.

–Mais, dit–il, le délire n'a pas disparu ?

–Ah ! pour cela, non. Cette diablesse de chute que lui a fait faire Samson a déterminé une lésion qui me donne un mal horrible. Heureusement qu'elle est à la tête ; car les blessures de cette partie sont presque toujours guérissables... quand elles ne déterminent pas la mort dans les vingt–quatre heures, ajouta–t–il en souriant.

–Il ne me reconnaîtrait pas ? interrogea le comte.

–Ne le craignez point, commandant, ne le craignez point, noli timere.

–Eh bien, j'irai le voir ce matin, et ce soir je partirai.

–Partir ! une imprudence, je vous le répète.

–Mais il le faut, mon pauvre ami. Il faut absolument que je retourne à Halifax !

Le major Vif–Argent branla la tête.

–C'est, dit–il, la plus grande imprudence que vous puissiez commettre.

A peine êtes–vous rétabli. Votre blessure n'est pas encore cicatrisée.

Hier, vous aviez la fièvre. Ce matin, vous avez peine à vous soutenir, et vous voulez prendre la mer dans un pareil état. Commandant, il y aurait de

quoi tuer...

–Un homme ! ajouta vivement le comte.

Ils échangèrent un coup d'oeil et partirent d'un éclat de rire.

Lancelot reprit un moment après.

–Je confie mon cher malade à votre amitié encore plus qu'à votre art, docteur. Mon absence durera un mois ou six semaines...

–C'est donc décidé ?

–Décidé.

–Alors faites votre testament, testamentum tuum conscribere.

–Mon testament, dit Arthur, en riant, c'est que vous quittiez mon cher protégé le moins possible ; que vous l'amusiez et vous êtes amusant quand vous voulez, cher docteur mais veillez à ce qu'il ne s'échappe pas, n'ait de rapport avec personne autre que vous, et surtout que cette femme...

–Madame Stevenson, aujourd'hui la veuve Stevenson ?

–Qu'il ne la voie pas !

–A la distance où elle est !

–N'importe. Cette femme est capable de tout, s'écria aigrement Lancelot.

–Mais sur l'autre bord de l'île !

–N'importe, vous dis-je ! répliqua le capitaine avec impatience.

–Savez-vous, commandant, dit le major Vif-Argent, que je regrette la gentille enfant, formosam puellam ...

–Docteur, écoutez-moi bien et laissez cette fille. Que la femme de l'amiral soit toujours gardée à vue et qu'elle ne puisse rencontrer l'enseigne !

–Je vous en donne ma parole, commandant. Mais vous devriez différer votre départ de quelques jours.

–Impossible. Lâchez-moi le bras. Je veux parler à nos gens.

Le docteur s'étant retiré derrière lui, Arthur Lancelot éleva la voix.

Aussitôt tous les bruits cessèrent. Un silence religieux succéda à l'animation du travail.

–Mes enfants, dit le capitaine, hâtez-vous d'achever les réparations du Requin. Dans un mois un convoi anglais chargé de vivres passera dans le Saint-Laure. Ne souffrez pas que le Caïman ait seul la gloire de s'en emparer !

Je m'absenterai pendant quelques semaines. J'espère qu'à mon retour, il

sera terminé et que les Requins de l'Atlantique ne démentiront pas leur vieille réputation.

Dans un an, si j'en crois mes espérances, ils auront reconquis le territoire de leurs ancêtres et rebâti leurs demeures sur la belle terre d'Acadie. Vive la France !

–Vive la France ! répondit unanimement la foule des ouvriers.

–Et vive le commandant du Requin ! ajouta le maître d'équipage.

Cinquante échos redirent aussitôt avec enthousiasme :

–Vive le commandant du Requin !

Lancelot reprit le bras du chirurgien et s'avança vers une jolie résidence entourée d'un jardin charmant, où croissaient mille fleurs agréables à la vue et à l'odorat.

En arrivant devant la porte il siffla.

Samson, le balafre, accourut au pas gymnastique.

–Oui, maître, dit-il, on saluant militairement.

–Selle deux chevaux.

–Oui, maître.

–Puis tu enverras au cutter, à la baie de la Chaloupe. Il faut le faire parer.

–Oui, maître.

–Tu manderas au lieutenant du Caïman de mettre à la voile et d'aller courir les bordées sur la côte, devant Halifax.

–Oui, maître.

–Dix minutes pour exécuter mes ordres.

–Oui, maître.

Samson vira méthodiquement sur les talons et disparut.

–Je vous recommande de nouveau le jeune homme, docteur, dit Lancelot au major. Il pourra se promener en votre compagnie seulement. Mais point de relation avec qui que ce soit. Qu'il ne vienne pas ici ! Le chirurgien sourit.

–Compris, dit-il.

–Et s'il vous parle de moi, continua le comte en rêvant, s'il vous parle de moi... vous... vous lui...

–Soyez tranquille, capitaine. Je me charge de le catéchiser secundum artem, capitaine, secundum artem.

–Quant à elle, je n'entends pas qu'on la rudoie ; cependant si elle tentait de

s'évader... si elle cherchait à se rapprocher.

–Quelle idée puisqu'elle ignore...

–Je ne sais, mais un pressentiment... Ah ! c'est absurde ! –Voici Samson avec les chevaux. Au revoir, docteur ; n'oubliez pas mes instructions.

–Non, commandant ! mais vous avez tort d'entreprendre ce voyage ; vous ferez une rechute. Cave ne cadas ; cave ne cadas !

Ils échangèrent une poignée de main et le comte essaya de se mettre en selle. Sa faiblesse l'en empêcha. Il lui fallut recourir à l'assistance de Samson.

– Cave ne cadas ; cave ne cadas ! répétait le docteur Vif–Argent en rentrant dans la maison.

Arthur piqua son cheval qui partit, au galop. Samson prit sa distance habituelle et suivit à la même allure.

A un mille du village, dans un vaste clairière entourée par une haie d'aubépine et de clématite, on voyait se dresser plusieurs croix de bois noir.

–Descends–moi, cria Lancelot en y arrivant.

Samson précipita la course de sa monture, mit pied à terre, saisit son maître dans ses bras robustes, et le déposa près du cimetière.

Le jeune homme se découvrit et pénétra dans le champ des morts.

Parmi les croix, on en remarquait deux plus élevées que les autres.

Sur l'une se lisait cette inscription en lettres blanches :

LÉOPOLD LEBLANC

Premier Commandant du Requin .

1793

Sur l'autre :

MAURICE LANCELOT

Deuxième Commandant du Requin .

1804

Le capitaine s'approcha de cette croix, s'agenouilla, pria pendant un quart d'heure, releva son masque et baisa la terre.

Il avait le visage baigné de larmes.

Puis il s'éloigna, se fit remonter à cheval et poursuivit son chemin sur le bord de l'Océan.

Au bout d'une heure, il s'arrêtait à une cabane auprès de laquelle causaient deux vieilles femmes.

–Comment va–t–il ? demanda le comte.

–Mieux, beaucoup mieux, depuis la visite du docteur, répondirent–elles.

A ces mots, Arthur sauta de cheval sans le secours de son domestique. Il entra en frémissant dans la cabane.

Bertrand était étendu sur un lit, pâle, les joues amaigries, la respiration sifflante.

Mais il dormait.

–Restez dehors, cria Lancelot aux femmes.

Puis il arracha son masque.

Lui aussi était bien pâle, bien changé ! Ses traits n'en paraissaient que plus fins, plus délicats, ils avaient un air de féminité.

Le comte se prosterna devant le lit, contempla longuement le malade, avança, plusieurs fois ses bras et sa tête comme pour le caresser ; les retira de crainte sans doute de l'éveiller, se pencha enfin, avec un frémissement indicible, coupa à l'aide de ciseaux une boucle des cheveux de Bertrand, lui glissa ses lèvres sur le front, serra la boucle de cheveux dans son sein, et comme si ce baiser eût été pour lui un cordial réparateur, un viatique, il sortit vivement de la hutte, s'élança sans assistance sur son cheval, en criant à Samson :

–Au Wish–on–Wish !

### III – BERTRAND DU SAULT

A quelques jours de là, cette fièvre ardente qui dévorait Bertrand du Sault diminua ; le délire auquel il était en proie, depuis plusieurs semaines, cessa ; un matin, il reprit connaissance.

Grande surprise pour lui de se trouver dans une chambre, qu'il n'avait jamais vue, près de deux femmes étrangères.

Il se crut sous l'empire d'une illusion et ferma les yeux.

La conversation suivante s'était établie à son chevet.

–Tout de même qu'il peut se vanter d'avoir de la chance, ce jeune homme, hein, madame Marthe ? Avoir été si proche de la mort et en réchapper ! J'espère qu'il devra un gros cierge à son patron !

–Et à nous aussi, Josette, car pour ce qui est des soins, on ne les a pas épargnés !

–Mais le major Vif–Argent donc ! il en négligeait nos pauvres hommes ! Faut que le capitaine...

–Ne parlez pas du capitaine, Josette. C'est défendu, vous le savez !

–Faut tout de même qu'il l'aime bien, puisqu'il l'a tant recommandé !

Mon cousin Hyppolite m'a dit que, depuis quinze ans qu'il naviguait avec lui, c'était le premier à qui il avait fait grâce.

–Mais aussi ce n'est pas un Anglais, notre malade. Vous vous souvenez que, quand il divaguait comme un vaisseau démâté, il bredouillait toujours en français.

–Peut-être bien que c'est un parent de notre commandant.

Marthe secoua la tête d'un air dubitatif.

–Non, non, dit-elle, il y a autre chose !

–Je le crois aussi, reprit Josette. Si vous voulez me garder le secret, je vous dirai...

–Qu'est-ce que vous me direz ? fit vivement son interlocutrice.

–Un jour, répondit celle-ci, le capitaine était avec lui. J'ai regardé par le trou de la serrure ; il l'embrassait, ma chère... d'une façon... oh ! mais d'une

façon...

–C'est là tout votre secret ! répartit Marthe avec un accent qui voulait dire : j'en sais bien davantage, moi !

–N'est-ce pas assez ?

–Eh bien, moi qui vous parle, je l'ai entendu qui lui causait comme un cavalier cause à une créature !

–Pas possible !

–Tout comme je vous le dis, Josette.

–Ce n'est pas une femme pourtant que ce jeune homme ! nous le savons, nous qui le soignons, depuis tout à l'heure un mois, hein, madame Marthe ?

–Pour ça, non, ce n'est pas une femme ! appuya-t-elle d'un ton convaincu.

–Le capitaine a ses idées, poursuivit Josette d'un air capable.

Je me souviens que, quand il était second à bord du Requin , il ne quittait jamais le commandant Maurice. On aurait dit les deux frères, quoique ce n'étaient que des cousins.

–Vous n'y êtes pas, Josette ! ils ne se ressemblaient pas du tout.

–Vous les avez donc vus ! s'écria-t-elle avidement...

–Si je les ai vus...

La dame Marthe s'arrêta, regarda avec inquiétude autour d'elle ; et, sûre qu'il n'y avait dans la pièce personne autre que le patient, elle continua :

–Oui, je les ai surpris, un jour, dans le petit bois.

–Oh ! vraiment ?

–Le commandant Maurice avait une barbe forte et noire !

–Et celui-ci ?

–Pas plus que sur la paume de votre main, ma chère.

–Oh !

–Et ils s'embrassaient... à bouche que veux-tu !

–C'est drôle, dit Josette songeuse. L'a-t-il pleuré le capitaine Maurice, lorsqu'il fut tué par ces damnés Anglais dans la baie Française ! On pensait quasiment qu'il en mourrait !

–C'est certain qu'il l'a pleuré et le pleure encore ! Il ne passe jamais devant le cimetière, sans y entrer faire ses dévotions.

–Ils étaient venus ensemble, n'est-ce pas ?

–Oui, ils étaient venus ensemble ; le commandant Leblanc, qui avait armé le Requin , les prit au service tous les deux à la fois. Il les aimait fièrement

aussi, le capitaine Leblanc ! C'était en 1794 ou 15... Ah ! Un bon temps que celui-là. Nous n'avions pas encore le Caïman . C'est le capitaine Maurice qui l'a fait faire, en 1802, deux ans juste avant sa mort ; j'étais au baptême. Je me le rappelle comme d'hier...

–Dites donc, madame Marthe, vous savez encore une histoire ? Interrompt Josette, que ces réminiscences intéressaient médiocrement.

–Et laquelle ?

–C'est Hippolyte qui me l'a contée cette histoire. Mais il m'a défendu de la répéter, vous comprenez, madame Marthe ?

–Que oui, que je comprends, Josette ; que oui !

–Il y a du nouveau ! du grand nouveau ! Notre capitaine va se marier !

–Se marier ! lui, qui ne lève jamais les yeux sur une créature !

–Vous allez juger, madame Marthe. Avant que de partir d'Halifax, il a fait enlever une belle dame...

–Une belle dame !

–Il paraît que c'était la femme de l'amiral anglais qui a été tué par Hippolyte dans le dernier combat...

–Oui–da !

–C'est le patron du Wish–on–Wish qui a fait le coup avec un autre...On l'a traitée à bord comme une duchesse, madame Marthe, comme une duchesse ! Il l'a fait mettre dans sa cabine !

–Dans sa cabine !

–Dans sa propre cabine ! Sur le Requin , ça été la même chose !

–Quel miracle ! une femme dans sa cabine !

–Après ça, c'était peut-être bien pour le major Vif–Argent, car il les aime, les créatures, celui-là ! Quel coureur ! Et il paraît qu'il était toujours avec cette dame et sa servante.

–Mais qu'est–elle devenue ?

–Je n'en sais plus rien, madame Marthe... Pour ce qui est d'être sur l'île, j'en suis certaine... certaine.

A cet instant le malade s'agita sur sa couche. Ses deux gardes cessèrent leur entretien. L'une prit une potion et lui en fit avaler quelques cuillerées. Bertrand avait écouté leur conversation en se demandant s'il rêvait ; trop faible pour croire à la réalité, trop intrigué pour ne pas être attentif, de même que l'homme qui s'est éveillé au milieu d'un songe intéressant, aime



à se rendormir, afin d'en poursuivre les péripéties imaginaires.

Mais, après avoir bu, le sommeil captiva sérieusement ses sens. Aussi en sortant de ce sommeil, avait-il à peu près oublié les commérages des deux bonnes dames, et toutes ses facultés mentales étaient-elles excitées par d'autres objets.

Son esprit s'éclaircissait ; la mémoire lui revenait ; avec elle, l'ordre, le classement dans les idées.

Sans bouger, il promena autour de lui un regard timide. La chambre dans laquelle il se trouvait était fort simple, mais fort propre. Elle souriait gaiement à un rayon de soleil, qui, à travers les branches touffues d'un gros érable, masquant à demi une fenêtre, s'éparpillait en pluie d'or sur le plancher, aussi blanc que l'ivoire.

Le lit était garni de rideaux en indienne, d'un bleu clair, comme ceux des croisées ; une étoffe semblable recouvrait les sièges ; mais pour commune qu'elle fut, elle n'en avait pas moins un air de gaieté tout réjouissant.

Bertrand remarqua avec étonnement que les meubles de la cabine qu'il occupait sur vaisseau-amiral, avaient été apportés dans cette pièce. Il y avait jusqu'à sa petite table et ses boîtes de mathématiques, et, dans une cage, deux oiseaux moqueurs, que le jeune homme aimait tellement, qu'il les avait pris avec lui en s'embarquant.

Ce spectacle fit naturellement retourner sa pensée vers le passé.

Il se rappela qu'il avait reçu l'ordre de rejoindre l' Invincible , où il servait comme enseigne ; sa soeur, la bonne Emmeline, pleurait bien fort. Elle ne le voulait pas laisser partir. Mais il lui promit que ce serait sa dernière expédition, et, sur cette promesse elle donna, bien malgré elle toutefois, son consentement.

On avait aussitôt mis à la voile.

L'expédition avait pour but de purger le golfe Saint-Laurent des pirates qui l'infestaient.

La flottille royale se composait de trois navires, la frégate l' Invincible , et deux bricks, le Triton et l' Hercule.

Les pirates avaient été rejoints. Quels terribles hommes ! Quel lugubre bâtiment que leur Requin !

Attaqués par les trois anglais, ils s'étaient battus avec une énergie sauvage, et avaient hardiment lancé sur le vaisseau-amiral leurs grappins

d'abordage.

Débouchant d'une écoutille pour les repousser, Bertrand s'était trouvé tout à coup en présence d'un homme noir comme la nuit.

Il avait lancé son épée contre cet homme. Un cri affreux avait déchiré ses oreilles à travers le fracas de la bataille ; un nuage sanglant avait glissé sur ses yeux ; et plus rien... le fil de ses souvenirs était rompu.

Ce fil, il cherchait à le renouer, quand le major Guérin entra dans la chambre.

Il s'approcha du malade, lui tâta le pouls.

–Ah ! ah ! fit-il, nous allons mieux, febris se remittit ; febris se remittit !

Prenant une chaise, il s'assit sans façon à côté du jeune homme.

Le major Guérin portait, ce jour-là, un costume de chirurgien de marine, mais sans désignation de corps. Une ancre seulement était brodée à sa casquette, ciselée sur les boutons de son uniforme.

En l'entendant parler français Bertrand s'imagina que c'était un officier français.

Cette supposition le rassura.

–Pourriez-vous me dire où je suis, monsieur ? demanda-t-il.

–Je ne puis, mon jeune ami, non possum .

–Mais vous êtes Français, monsieur.

–Français, oui, Gallus sum .

–Et chirurgien-major ?

–On me donne ce titre, quoique, à parler franchement, il me manque quelques diplômes. Mais cela ne fait rien, mon ami. Ayez confiance en moi. Pour tailler dans le vif, l'emmancher, caput reparare , mon ami, je crois sans vanité...

–Suis-je prisonnier de guerre, monsieur ?

–A cela je répondrai : Vous êtes prisonnier de guerre !

–Chez les Français ?

–Chez des Français. Mais il ne faut pas vous fatiguer, car vous avez eu avec la mort une fière querelle ; je ne vous engage pas à recommencer.

La camarade pourrait vous damer le pion ! Allons, reposez-vous.

Avant une semaine, vous serez sur pied. Les blessures de la tête, capitis vulnera , sont les plus saines quand elles ne tuent pas sur le coup ;

rappelez-vous cela, jeune homme, rappelez-vous-le, meminisce jubeo !

–Un mot, docteur, rien qu'un ! fit Bertrand. M'est-il permis d'écrire ?

–Écrire, hum ! répliqua le major Vif-Argent en sautillant dans la chambre ; hum ! nous verrons. En tous cas, il faut attendre... quand la guérison sera plus avancée, mon ami. Aujourd'hui ne songez qu'à vous rétablir, c'est le principal. Les soins ne vous manquent pas. Votre société ne sera pas nombreuse, il est vrai. Mais je suis un compagnon assez joyeux, jocosus comes , et si vous avez du goût pour la table, la chasse ou la pêche, n'ayez pas d'inquiétude, vous trouverez ici de quoi vous satisfaire à souhait.

–J'aurais voulu envoyer de mes nouvelles...

–A votre soeur ! mon ami, rassurez-vous, c'est fait.

–Comment, monsieur ! fit le blessé, surpris.

–C'est fait, vous dis-je, répliqua le docteur en souriant. Mademoiselle Emmeline sait que vous êtes entre bonnes mains.

–Elle sait que je suis ici !

–Je n'ai pas dit cela. Mais encore une fois, je vous défends de parler davantage. N'interrogez pas vos gardes, elles ont ordre de ne point vous répondre. Au revoir ! Si vous observez mes prescriptions, dans quinze jours, au plus, nous courrons les bois ensemble. Me promettez-vous d'être sage ?

–Oui, monsieur, répondit Bertrand avec un sourire.

–Madame Marthe ! appela le docteur.

Une des gardes parut à la porte d'une pièce contiguë.

–Madame Marthe, lui dit-il, notre patient est en bonne voie. Il voudra sans doute jaser avec vous, j'espère que vous ne l'écouteriez pas.

–Pas plus que si j'étais sourde-muette de naissance, mon major, dit la vieille femme.

Se tournant alors vers Bertrand :

–Vous voyez, mon ami, que je ne vous prends pas en traître, lui dit-il gaîment.

Il partit sur ces mots, et le blessé ne tarda guère à retomber dans un assoupissement qui dura jusqu'au lendemain.

Son rétablissement fit des progrès rapides. Bientôt il put se promener devant la maisonnette.

L'automne avait rougi la chevelure des arbres. Mais on était au milieu de cette délicieuse saison que les Américains appellent l'été indien, indian summer ; le soleil était chaud encore ; le ciel, d'un bleu limpide, et la nature, au milieu des fruits savoureux dont elle avait chargé ses plantes, étalait toujours mille fleurs charmantes. Construite sur la baie Prinista, la maison habitée par Bertrand jouissait d'une vue splendide, qui embrassait un horizon immense, fermé par les côtes vaporeuses du Labrador.

L'enseigne ne savait point sur quelle partie du globe on l'avait transporté. Il essaya naturellement de s'orienter, dès que ses facultés furent rentrées dans leur état normal.

Mais, si par une attention délicate, dont la cause lui échappait, on avait mis dans sa chambre sa petite bibliothèque, ses meubles, ses boîtes de marine, les boussoles, les octants et les instruments qui pouvaient l'aider à reconnaître sa position en avaient été retirés.

Fidèle à sa parole, le docteur Guérin tenait à Bertrand bonne compagnie.

Chaque jour, il passait plusieurs heures avec lui, et faisait de son mieux pour le distraire. En toute autre occasion, l'enseigne eût été enchanté d'avoir fait la connaissance du docteur. Mais, à mesure que ses forces augmentaient, il sentait l'ennui le gagner. Ni les parties de chasse dans les environs, ni les parties de pêche dans la baie, ni les délicatesses d'une nourriture exquise ne le pouvaient contenter.

L'incertitude de sa situation l'accablait. Questionné à cent reprises sur ce sujet, le major avait répondu nettement qu'il ne dirait rien.

Depuis qu'il se levait, les infirmières de Bertrand avaient été remplacées par deux hommes qui l'accompagnaient partout, même quand il sortait avec le chirurgien. Les tentatives du jeune homme pour obtenir quelques renseignements de ces gens n'eurent pas plus de succès.

Il était désespéré.

Encore s'il avait eu un canot à sa disposition ! car ayant gravi trois ou quatre fois les roches de la table à la Tête, masse de calcaire schisteuse, qui, tour géante, commande l'Océan par une élévation perpendiculaire de plus de cent cinquante pieds, il avait aperçu, noyée dans la brume, une terre vers laquelle tendaient tous ses vœux.

Mais aucune embarcation n'était laissée à sa disposition.

Cependant, bien qu'on lui cachât avec soin l'occupation de ceux qui le

tenaient prisonnier, il soupçonnait que c'étaient les Requins de l'Atlantique. Ce soupçon aiguisa son désir de recouvrer la liberté.

L'hiver approchait. Il fallait se hâter ; car les nuits devenaient déjà froides, et des brouillards épais voilaient fréquemment les rayons du soleil.

Un soir, Bertrand, fouillant une malle qui avait été transportée de l'Invincible dans sa chambre, mit la main sur une lettre de madame Stevenson.

L'écriture de cette lettre causa au jeune homme une révolution spontanée.

Tout un monde d'images brilla devant son cerveau.

Et, par une de ces réactions intellectuelles inexplicables, quoique assez communes, il se rappela mot pour mot le dialogue de ses deux gardes-malades, alors que le délire l'avait quitté.

–Je suis sur une île, s'écria-t-il, je m'en doutais, et Harriet est ici ; peut-être à quelques pas de moi !

La lumière avait été aussi vive que soudaine, aussi éclatante que profonde.

Désormais Bertrand était convaincu, comme s'il en avait reçu l'affirmation un moment auparavant, que madame Stevenson, prisonnière des Requins de l'Atlantique, habitait quelque retraite cachée à peu de distance.

En fallait-il plus pour le déterminer à presser son évasion et à essayer d'arracher son Harriet chérie à leurs odieuses persécutions ?

En croupe sur sa passion nouvellement réveillée, l'imagination de Bertrand fit dans les champs de la fantaisie des courses folles, à travers lesquelles passèrent sous ses yeux les scènes les plus héroïques des romans de chevalerie qu'il avait lus.

Il s'endormit bercé par des rêves insensés.

## IV – MADAME STEVENSON ET LE COMTE ARTHUR LANCELOT

Revenons à madame Stevenson, que nous avons laissée avec sa femme de chambre, dans une cabine inférieure du Requin .

Grandes furent leurs appréhensions quand, autour d'elles, vibrèrent les assourdissantes clameurs du combat.

Chez les âmes faibles, l'effroi est une des causes les plus fécondes de la prière. Les thaumaturges de tous les cultes l'ont si bien compris, que c'est par ce sentiment, surtout qu'ils entreprennent d'en imposer à leurs créatures.

Élevées dans la foi catholique, Harriet et Catherine tombèrent à genoux et se mirent en oraisons.

Mais les violentes secousses que recevait le navire et qui le courbaient à chaque instant de bâbord à tribord, ne leur permirent pas de rester longtemps dans cette position.

Elles se levèrent, s'assirent sur un cadre, et se tinrent cramponnées au châlit.

A peine la lampe projetait-elle une clarté suffisante pour éclairer l'étroit réduit. La pénombre ajoutait encore à l'horreur de leur situation.

Les détonations successives de l'artillerie, le crépitement de la fusillade, le ruissellement, des flots aux flancs du bâtiment, les craquements de sa membrure, et les cris sauvages que redisaient des échos trop fidèles, avaient rendu la pauvre Kate presque folle.

Elle appelait à son aide tous les saints du calendrier, et ses doigts égrenaient, avec une vivacité fiévreuse, un long chapelet, chaque fois que le vaisseau reprenait, pour un moment, son équilibre. Il cessa de rouler et de tanguer aussi brusquement à l'heure de l'abordage : elles se crurent sauvées.

–Ah ! s'écria madame Stevenson, Dieu soit loué ! les brigands ont été vaincus. On ne les entend plus hurler, comme des démons, au-dessus de nos têtes. Mon mari les aura battus, car c'est lui qui les poursuit, j'en suis

sûre ; il devait mettre à la voile le lendemain de notre enlèvement.

–Vous pensez, madame ? dit la soubrette d'une voix mal assurée.

–Je l'espère.

–Est–ce que sir Henry... O mon doux Jésus !

Cette exclamation lui fut arrachée par le retentissement formidable de la caronade que venait de tirer Samson.

–Ce n'est rien, dit Harriet ; un coup de canon de plus.

–Oh ! il m'a donné là, fit Kate en frappant sur son coeur.

–N'ayez donc plus peur comme cela. Le danger est loin...

–Je voudrais bien le croire, madame...

–Si au moins nous pouvions voir ce qui se passe là haut !

–Voir ! Ah ! madame, qu'est–ce que vous dites ? J'aimerais mieux mourir, oui, mourir, que d'assister à de pareilles choses. Tenez, voilà que ça recommence ! Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs...

–On vient, dit madame Stevenson.

–On vient ! je me sauve ! Cachez–vous aussi, madame ; là, sous ce lit !

En prononçant ces mots, la camériste s'était jetée à terre et s'efforçait de se fourrer sous le cadre. Mais l'espace entre le plancher et le bois de la couchette n'étant pas assez large, elle se meurtrissait inutilement la tête.

Harriet ne put s'empêcher de sourire.

–Voyons ! ayez un peu de courage, au moins, lui dit–elle.

–Du courage ! c'est bien facile à dire...

–Relevez–vous, Kate.

–Mais madame ! ...

–On heurte ! Relevez–vous, vous dis–je.

–Ouvrez ! cria–t–on du dehors.

–Ouvrir ! répondit Harriet, étonnée d'entendre une voix autre que celle du docteur ; ouvrir ! nous ne le pouvons, nous n'avons pas la clef.

–Si vous n'ouvrez pas ! ... reprit la voix furieuse.

–Mais, puisque nous n'avons pas la clef.

–Ah ! madame ! madame ! sanglotait Kate en se blottissant dans le cadre.

Des coups de hache résonnèrent contre le frêle panneau de sapin. Bientôt il vola en éclats.

Un matelot, les mains dégouttantes de sang, la figure rougeaude, horrible,

apparut derrière la porte enfoncée.

Ses yeux pétillaient de désirs ; un sourire lubrique distendait sa bouche.

Madame Stevenson prévit une scène terrible. Oubliant ses craintes, elle s'arma, de vaillance pour tenir tête à l'orage.

–Ah ! mes poulettes, mes petites chattes, vous vous enfermez comme ça ! dit le matelot.

–Sortez ! retirez–vous, ou j'appelle ! s'écria Harriet en marchant résolument vers l'homme.

–Appelle, mon ange, appelle ! appelle jusqu'à demain. Nous allons jouer un petit peu ensemble, n'est–ce pas ? ...

C'est qu'elle est gentille, tout de même ! Allons, mon ange, ne fais pas la méchante : je te veux plus de bien que de mal. Mais où diable est l'autre cocotte ? ... je ne la vois pas... Ça ne fait rien, ma petite rate : tu me suffiras...

Il lança sa hache derrière lui, et saisit madame Stevenson entre ses bras.

–A l'aide ! à l'aide ! cria–t–elle en se débattant.

–Pourquoi faire ta mijaurée ? disait le matelot en cherchant à l'embrasser.

On en a vu d'autres, et d'aussi fauves que toi...

Avec ses ongles, Harriet lui labourait le visage, et toujours elle criait :

–A l'aide ! à l'aide ! Help ! help !

–Si tu continues comme ça, la belle, je me fâche, dit l'agresseur, qui réussit à la renverser sur le bord du cadre.

Mais alors, Kate déboucha de sa cachette, se précipita sur le marin, l'étreignit par derrière, et le mordit si cruellement au cou, qu'il poussa un rugissement de rage.

–Help ! help ! répétait madame Stevenson, sans cesser d'opposer à ce misérable une résistance opiniâtre.

Déjà, entre les deux femmes, dont l'une menaçait de lui crever les yeux, après lui avoir mis toute la face en sang, et l'autre s'était maintenant prise à l'étrangler au moyen de sa cravate, il courait risque de payer chèrement son exécrable tentative, quand le major Vif–Argent arriva dans la cabine.

Sans articuler une syllabe, il plaça un pistolet sur l'oreille du matelot et lui fit sauter la cervelle.

Harriet et Kate furent inondées de débris et de sang.



–Vous me pardonnerez mon procédé, madame, dit le major, en repoussant du pied le cadavre, qui avait roulé sur le parquet ; mais avec nos gens, il n'y a pas deux manières d'agir. Parfaitement traités quand ils se comportent bien, nous les tuons quand ils commettent une faute : c'est notre règle. Veuillez accepter mon bras. Je vous conduirai dans une autre pièce, où vous pourrez changer de toilette.

Sans pouvoir répondre, tant elle était troublée, madame Stevenson prit silencieusement le bras du chirurgien, et ils montèrent dans la première batterie.

Le docteur Guérin avait trop de tact pour la mener sur le pont, où se déroulait un spectacle hideux.

La vue de la seconde batterie, avec ses parois noires de poudre, ses mares de sang, ses sabords, ses affûts brisés, le désordre qui régnait dans ses dispositions, si parfaites deux heures auparavant, n'était déjà que trop propre à impressionner douloureusement les pauvres femmes.

–Je vous mène à la cabine, où j'ai fait déposer vos effets, dit-il à madame Stevenson.

–Merci de cette attention, monsieur, balbutia-t-elle, ébranlée par ces émotions diverses.

–Voici ma chambre, continua-t-il en ouvrant une porte. Veuillez vous habiller promptement, car je vous préviens que vous allez nous quitter.

Les yeux d'Harriet interrogèrent le major.

–Hélas ! oui, dit-il, en adressant un regard tendre à Kate, j'ai le malheur de vous perdre, calamitas est .

–Nous partons ! s'écria la soubrette ; nous sommes libres, hein ? Quel bonheur ! En débarquant à Halifax, je ferai dire une messe à ma sainte patronne.

–Pouvez-vous nous dire où nous irons, monsieur ? demanda madame Stevenson.

–Vous remonterez à bord du Wish-on-Wish .

–Le cutter !

–Oui, madame. Mais faites votre toilette ! il faut que je m'occupe de mes blessés. Dans une demi-heure, j'aurai le chagrin de vous présenter mes adieux.

–Et pour moi, ce n'en sera pas un de me sauver de cette abominable cassine ! répliqua sèchement Kate.

–Ne riez pas ! ne riez pas ! Risum tene, puella, sed non virgo , dit-il en se retirant.

A peine était-il parti, que madame Stevenson sentit, par un tremblement sous ses pieds, que le navire était en mouvement.

–Où peuvent-ils vouloir nous mener à présent ? pensait-elle.

Machinalement, elle prit une robe et s'habilla.

Kate était incapable de lui prêter ses services. Elle tournait dans la cabine comme une insensée.

Le docteur rentra.

–Vous êtes prête, madame ! dit-il.

Harriet répondit par un signe de tête affirmatif.

Elle tendit son bras au major, et, comme ils traversaient la batterie, un éclair immense déchira l'obscurité de la nuit, qui commençait à tomber.

Une explosion foudroyante accompagna l'éclair.

–Ah ! ciel, qu'est-ce encore que cela ? murmura la jeune femme bouleversée.

La frégate ennemie qui saute, dit froidement le chirurgien.

–La frégate... C'était donc le vaisseau-amiral ?

Le major Guérin ne répondit pas.

–Dites-moi, monsieur, oh ! dites-moi, s'écria Harriet, si mon mari...

Sa gorge se serra ; ses yeux se voilèrent.

L'officier lui fit respirer un flacon de sels ; puis, sans mot dire, il l'entraîna vers un sabord ouvert.

Deux matelots s'emparèrent d'elle et la descendirent, à moitié évanouie, sur le Wish-on-Wish .

Kate, aussi éperdue que sa maîtresse, fut descendue de même.

–Au revoir ! leur dit le major, avec un geste de la main.

–Larguez l'amarre ! cria le patron du cutter.

Un coup de hache trancha la corde qui retenait l'embarcation au Requin, et le Wish-on-Wish s'en éloigna à toutes voiles.

Le surlendemain, il jetait l'ancre dans la baie de la Chaloupe, sur la côte méridionale d'Anticosti, à quarante milles environ de la pointe Est, et à

trente de la baie de Prinsta, où Bertrand fut transporté presque à la même époque.

Madame Stevenson était souffrante.

On la déposa avec Kate dans une maison en bois au bord de la mer.

Leurs effets, et divers objets indiquant qu'elles étaient destinées à demeurer longtemps dans cet endroit, furent aussi débarqués.

La cabane était dans un mauvais état.

Les marins du Wish-on-Wish se hâtèrent de la réparer pour la rendre habitable.

Elle renfermait trois pièces, l'une fut affectée à la cuisine, une autre à la salle commune, la troisième servit de chambre à coucher à Harriet.

Kate se dressa un lit dans la cuisine.

Le bateau fut solidement amarré à un aurore ; et les matelots s'occupèrent à la chasse ou à la pêche.

Madame Stevenson renouvela ses tentatives, pour savoir où elle était, ce qu'on voulait d'elle, ce qui s'était passé pendant le combat.

Elle n'apprit rien, sinon que les pirates, assaillis par trois navires de la marine royale, avaient couru grand risque d'être capturés, mais que le Wish-on-Wish, dépêché à la recherche du Caïman, ayant ramené ce vaisseau, la fortune s'était retournée du côté des Requins de l'Atlantique. Ils avaient coulé un des bâtiments anglais, fait sauter l'autre, incendié le troisième.

Qui les commandait ? Quels étaient leurs officiers ? D'où venaient-ils ?

Ces questions demeuraient sans réponse.

Privée des galanteries du major Vif-Argent, et après avoir dépensé infructueusement, un nombre incalculable d'oeillades incendiaires, en faveur du patron du cutter, Catherine devint morose, revêche, insupportable à sa maîtresse et à elle-même.

Pour comble d'infortune, les beaux jours s'éclipsaient dans les brumes de l'Océan, et madame Stevenson envisageait avec horreur la perspective d'un long hiver dans cette contrée sauvage, lorsqu'un matin, elle fut réveillée par le petit canon du Wish-on-Wish.

—Le commandant arrive !

La nouvelle, portée de bouche en bouche, arriva bientôt à son oreille.

—Je le verrai cette fois, je veux le voir, lui parler ! s'écria la jeune femme,

en sautant hors de son lit.

Malgré son abattement moral, elle avait toujours mis un soin minutieux à sa toilette.

Ce jour-là, elle s'habilla avec toute la coquetterie possible. Et, vraiment, elle put se dire, sans vanité, en interrogeant son miroir, qu'il serait aveugle ou idiot l'homme qui ne l'admirerait pas.

Kate avouait ingénument que jamais elle ne l'avait vue si belle et que le roi d'Angleterre lui-même ne manquerait pas de la demander en mariage s'il la rencontrait !

–Eh bien, dit Harriet, maintenant, je vais le trouver. Il est à bord du cutter, n'est-ce pas ?

–Oui, madame. Il y est monté, tout en descendant de cheval, avec son grand diable de domestique.

–Suivez-moi !

–Moi ! aller avec vous, madame ! je n'oserais...

–Venez toujours.

Elles sortirent et aperçurent le capitaine qui s'avançait vers elles.

Malgré sa détermination, Harriet se sentit frémir, à l'aspect de cet homme noir, auquel tant de mystères, de sombres mystères faisaient une escorte redoutable.

Catherine s'effaça, en tremblant, derrière sa maîtresse.

Le capitaine aborda madame Stevenson et la salua froidement.

–Madame, lui dit-il, vous passerez l'hiver ici. Il sera pourvu à ce que vous y soyez aussi bien que possible.

Ce début ranima la hardiesse de la jeune femme. Elle s'était promis de jouer le tout pour le tout. Elle lança intrépidement son enjeu.

–M. le comte Arthur Lancelot, répondit-elle avec une ironie mordante, pourriez-vous me dire depuis quand un galant homme enlève brutalement une femme, la traîne dans un navire, à la merci d'une canaille éhontée, et se permet de disposer d'elle comme d'une chose...

–Madame, interrompit le capitaine avec plus d'aigreur qu'il n'en aurait voulu montrer, les récriminations sont superflues. Le comte Arthur Lancelot, puisque vous savez mon nom, agit comme il lui plaît. Il ne rend raison de ses actes à personne. Sa volonté fait la loi. Vous êtes restée assez longtemps près de lui pour l'apprendre. Mais si vous avez besoin d'une

confirmation plus positive recevez-la par sa bouche.

–Oh ! vous ne tiendrez pas toujours ce langage, misérable forban ! s'écria-t-elle avec rage.

–Madame ! madame ! supplia Kate en la tirant par sa robe pour l'engager à ne point irriter celui qui disposait de leur sort.

–A quoi bon des menaces ou des injures ! fit-il en haussant les épaules. N'ai-je pas votre vie entre mes mains ?

–Eh bien, prenez-la donc ! prends-la, monstre ! dit-elle, en se jetant sur lui, pour lui arracher son masque.

Le bras de Samson, masqué comme le capitaine, l'écarta rudement.

–Ne lui fais point de mal, dit Lancelot.

–Non, maître.

Le balafré se contenta d'enlever madame Stevenson de terre et de la porter dans la maisonnette.

Ensuite il partit.

Arthur était retourné sur le Wish-on-Wish .

Harriet s'enferma dans sa chambre, dont la fenêtre donnait sur le cutter. Toute la journée, elle réfléchit et surveilla le petit bâtiment.

Le comte ne le quitta point.

Dans la soirée, sous prétexte qu'elle avait la migraine, Harriet congédia Kate de bonne heure, feignit de se coucher, et éteignit sa lampe.

Mais elle se releva aussitôt, revint à la fenêtre et continua de guetter le Wish-on-Wish.

Une lumière brillait par le vitrage de la cabine, vitrage placé sur le pont, on s'en souvient. Depuis plusieurs heures, la nuit drapait de son linceul la terre et l'onde ; madame Stevenson ouvrit sa fenêtre, la franchit, descendit, sans bruit sur la grève, monta, en retenant son haleine, sur le cutter, et écouta.

On n'entendait que le clapotis monotone de la mer contre les battures, et, dans le lointain, les glapissements de quelques bêtes fauves.

Harriet se pencha sur le vitrage : elle regarda, regarda avidement ; elle regarda jusqu'à ce que la lumière disparût.

Alors, elle revint chez elle, ferma la fenêtre, se jeta sur son lit, et, comme si elle céda à un besoin impérieux, trop longtemps comprimé, elle se roula, en proie à un accès de rire épileptique.



# QUATRIÈME PARTIE – LANCELOT ET GRANDFROY

# I – LE SECRÉTAIRE PARTICULIER

La nuit était froide, tempêteuse ; il tombait une pluie glaciale ; le vent soufflait avec des beuglements sinistres ; et à ses longs cris de colère, l'Atlantique répondait par des vois plus terribles encore.

Et il faisait noir ! noir, qu'on n'apercevait rien que la blanche crête des vagues, qui s'entrechoquaient sur les côtes d'Halifax.

Quoique ancré dans une anse étroite, protégé contre les souffles de l'air par des falaises inaccessibles, le Wish-on-Wish , dansait comme s'il eût été en pleine mer.

–Je crois qu'il faudrait gagner le large, dit un matelot au patron.

–De vrai, si ça continue, nous pourrons bien nous jeter sur un de ces chicots.

–Non, dit le capitaine Lancelot, qui malgré les oscillations effrayantes du cutter, se promenait sur le pont avec autant d'aisance que s'il eût été sur la terre ferme par un temps calme ; non, dans une heure ce sera fini.

Ses deux subordonnés se turent : bien que vieux marins expérimentés l'un et l'autre, et bien que l'ouragan leur eût paru devoir persister plusieurs jours, ils avaient dans le commandant une confiance si absolue, qu'ils acceptèrent sa parole comme une certitude.

–Envoie une amarre ! ordonna celui-ci.

L'amarre fut lancée à un canot qui approchait péniblement quoique dirigé par six hommes vigoureux.

–Tu as vu la personne ! dit-il à l'un.

–Oui, capitaine.

–Elle attend ?

–Oui, capitaine.

–Au Creux-d'Enfer.

–Oui, capitaine.

–C'est bien ; amène !

Ce dialogue, échangé entre Lancelot et un des bateliers, avait eu lieu



pendant que les autres cherchaient à accoster le cutter, sans se briser contre son flanc.

L'opération, qui eût été difficile dans le jour, devenait excessivement périlleuse au milieu de cette nuit sombre.

–Samson ! cria le comte.

–Oui, maître, répondit le balafre, derrière lui.

–Fais comme moi.

–Oui, maître.

Lancelot, profitant d'un moment où le canot apparaissait à une brasse environ du Wish–on–Wish, sauta légèrement dedans.

Samson en voulut faire autant, un instant après. Mais soit qu'il eût mal calculé la distance, soit qu'une vague eût alors élargi l'intervalle qui séparait les deux embarcations, il manqua son but et tomba à l'eau.

–Des bouées ! des bouées ! cria le comte aux gens du cutter ; répandez des bouées dans la baie ; allumez des torches ; cinq cents louis à qui sauvera mon pauvre Samson !

Et, s'adressant au pilote du canot :

–Au Creux–d'Enfer, dit–il.

Il fallait vraiment que la foi des Requins de l'Atlantique en leur chef dépassât toutes les bornes, pour obéir sans murmurer à cet ordre, car la mer était si mauvaise que, quelques minutes auparavant, le pilote du canot disait :

–Le bon Dieu doit nous aimer diantrement pour nous laisser revenir par une tourmente semblable. Mais s'exposer à recommencer le voyage, ce serait tenter la mort qui n'a point voulu de nous, cette fois !

De fait, aucun des marins ordinaires de la Nouvelle–Écosse ne se fût hasardé à longer la côte d'Halifax à cette heure où les éléments déchaînés se livraient sur l'Océan à une épouvantable scène de fureur.

Sans être accompagnés de leur commandant, les pirates eux–mêmes eussent hésité à l'entreprendre ; lui avec eux, rien n'était impossible, rien n'était périlleux ; ils ne doutaient que du doute.

Les matelots s'appuyèrent donc hardiment sur leurs rames, et le pilote céda au capitaine sa place à la barre.

Celui–ci dirigea le canot aussi facilement que si on avait été en plein soleil. Il voyait venir les lames, les évitait lestement ou les franchissait avec la

plus grande légèreté, sans embarquer une seule goutte d'eau.

C'eût été merveille de contempler le frêle esquif bravant la rage des flots, alors que des navires de fortes dimensions eussent refusé, à tout prix, de sortir de leur mouillage.

Cependant, le comte était inquiet, vivement inquiet. Des attaches de plus d'un genre le liaient à Samson. C'était un des seuls êtres au monde qui connussent tous ses secrets, et c'était le plus dévoué de ses serviteurs.

–Ah ! puisse-t-il n'être pas perdu, pensait-il ! J'ai promis cinq cents louis ; mais j'en donnerais vingt fois, mille fois autant pour que cet accident ne fût pas arrivé ! Je ne suis pas superstitieux, pourtant je le considère comme un triste présage.

Ils naviguaient depuis une demi-heure. Le suaire qui cachait le ciel se déchirait en pièces ; les rafales perdaient de leur violence ; les vagues diminuaient de volume ; tous les symptômes d'une embellie apparaissaient, quand une ombre, d'un noir profond, s'estompa entre deux caps énormes.

Un sourd et long mugissement, comme celui d'une cataracte, s'élevait, augmentant à mesure que le canot avançait.

–Avez-vous les lanternes ? demanda le capitaine au pilote.

–Oui, commandant ; elles sont sous le banc de l'avant.

–Allume !

Le pilote battit du briquet et alluma deux lanternes, qu'il fixa à la proue de l'embarcation.

Un fort courant l'entraînait dans un goulot entre les caps, où l'on distinguait parfaitement alors l'orifice d'une caverne.

L'onde s'y précipitait en tournoyant avec un bruit infernal.

–Sciez le courant, sciez le courant, dit Lancelot en pointant l'entrée de cette caverne.

Les matelots se mirent à ramer en arrière, afin de n'être point emportés par l'impétuosité du tourbillon.

Ainsi, le canot descendit lentement et s'engagea dans un souterrain tortueux.

A la voûte humide, suintante, pendaient des stalactites qui reflétaient leurs formes bizarres et projetaient, aux lueurs des lanternes, mille réverbérations éblouissantes comme des pierreries.

Les nocturnes mariniers firent un mille environ dans ce passage, et ils

abordèrent enfin à une sorte de précipice semi-circulaire, dans lequel on apercevait les ouvertures de plusieurs autres galeries.

Un air frais et piquant indiquait que ce précipice était largement découvert à sa partie supérieure.

C'était le Creux-d'Enfer, situé, nous l'avons dit, à une courte distance d'Halifax, et qui communiquait avec l'Atlantique par divers couloirs.

–Donne-moi une lanterne, dit Lancelot au pilote.

Celui-ci s'empressa d'obéir.

–Il faudra, continua le capitaine, en prenant la lanterne, il faudra vous tenir sous la voûte, afin qu'on ne puisse distinguer votre lumière ; tu me comprends ?

–Oui, capitaine.

–Si j'ai besoin d vous, je sifflerai.

–Oui, capitaine.

–S'il était nécessaire de se presser, je tirerais un coup de pistolet, suivant l'habitude.

–Oui, capitaine.

–Si, par hasard, vous entendiez du bruit au-dessus de l'abîme, il faudrait me prévenir. Je serai dans la salle ronde.

–Oui, capitaine.

–S'il y avait urgence, un coup de pistolet, je le répète.

–Oui, capitaine.

Arthur Lancelot sauta à terre, ramena sur lui les plis d'un ample manteau et s'enfonça dans l'un des couloirs.

Au bout de cent pas, ce couloir débouchait dans une salle, faiblement éclairée par une lanterne semblable à celle que le comte tenait à la main.

Un homme, couvert d'un manteau, et masqué comme lui, s'y promenait.

–Je suis en retard, dit Arthur en lui tendant la main ; mais le temps était si affreux...

–Je m'étonne seulement, dit l'autre, que vous ayez eu la hardiesse d'affronter la mer. Sur terre j'avais peine à garder mon équilibre en venant ici.

–Voyons à nos affaires ! Que dit-on en ville ?

–Oh ! il y a du nouveau. Je ne vous engage pas à vous montrer.

–Bien au contraire.

–Si vous le faites, vous êtes perdu !

–Quoi ! vous seriez devenu poltron, Charles ? Est–ce que la diplomatie vous aurait amolli le coeur ? Je vous ai vu si audacieux quand ce pauvre Maurice...

La voix du comte s'était attendrie. Son interlocuteur l'interrompit vivement.

–Je me suis si peu amolli, que j'ai décidé de reprendre la mer. Le métier de scribe ne me va pas. Maintenant j'ai tous les secrets du gouverneur–général ; je sais à fond la politique anglaise.

Assez du secrétariat ! Je laisserai la plume pour le sabre. N'avez–vous pas objection à me charger encore du commandement du Caïman ?

–Non, dit Lancelot, et je ferai mieux : je vous abandonnerai le commandement des deux navires.

–Oh ! pour cela, non ; je n'y consentirai point. Vous avez sur nos gens une autorité à laquelle je ne puis prétendre ; vos talents, votre bravoure sont inappréciables. Les Requins de l'Atlantique ne reconnaissent et ne reconnaîtront jamais, tant que vous vivrez, d'autre maître que vous. Au reste, mon frère, en mourant, vous a délégué ses pouvoirs...

–Pauvre, pauvre Maurice ! murmura Lancelot d'un ton mouillé.

–C'est donc convenu ? reprit l'autre.

–Oui, dit le comte, il est convenu que vous serez chef des Requins.

–Mais vous ?

–Moi, je me retire.

Il y eut un moment de silence.

–Vous vous retirez ! répéta ensuite Charles.

–J'y suis déterminé.

–Quoi ! le dégoût ?

–Non, non, ce n'est pas le dégoût. Au contraire, elle me plaît, cette vie d'aventures. Mais... j'ai un motif... une raison majeure... Plus tard, je vous communiquerai... D'ailleurs, vous êtes décidé à vous allier aux Américains...

–Oui ; et c'est pour cela, vous le savez, que j'ai travaillé durant deux mortelles années dans l'ombre, afin d'obtenir l'emploi de secrétaire intime du gouverneur. Maintenant j'ai entre les mains les rouages de la politique

coloniale. J'espère qu'avec l'aide des Yankees, et le concours de la France, nous reprendrons aux Anglais toutes nos anciennes possessions transatlantiques. Que voulez-vous, nous avons été pendant deux siècles marins de père en fils ; par conséquent les ennemis jurés de l'empire britannique ; mais je conçois peu que vous qui, depuis vingt ans, partagez si noblement, si utilement nos travaux, nos haines et nos amitiés, vous si longtemps la compa...

–Assez, Charles ! assez ! ne rappelez point des souvenirs si chers et si douloureux.

–Mais pourquoi vouloir vous retirer à la veille d'une bataille décisive ? Les cabinets de Washington et de Saint-James sont brouillés ; la guerre éclate...

–Eh ! que me fait la guerre ! s'écria Lancelot avec impatience.

–Vous avez pourtant juré sur la tombe de mon frère, de ce frère dont vous portez le nom...

–Vous me faites souffrir, Charles ! dit amèrement le comte.

–Vous faire souffrir, moi ! oh ! Dieu m'en préserve ! répliqua-t-il avec chaleur.

Arthur lui tendit affectueusement la main.

–C'est résolu, dit-il ; vous me succéderez au commandement des deux navires. Ne m'interrompez pas. Je le veux. Mais demeurez chez le gouverneur jusqu'à ce que je vous prévienne. Le cutter est en rade. Nous partirons ensemble dès que j'aurai terminé à Halifax...

–Mais n'allez pas à Halifax ! s'écria le secrétaire.

–J'irai.

–Malheureux, vous y serez pris !

–Je ne crains rien.

–Vous ne savez donc pas que vous êtes à demi découvert !

–Vous plaisantez !

–Je plaisante, dites-vous. Il serait à souhaiter ! Moi-même, on me soupçonne. Votre duel a fait sensation. Furieux d'avoir été blessé, ce misérable capitaine a répandu, sur votre compte, mille bruits absurdes.

Il n'a trouvé que trop d'envieux et d'oisifs pour l'écouter. Votre départ subit, après le duel, a été diversement interprété. Le gouverneur lui-même s'en est ému. Il m'a mandé dans son cabinet, et m'a sérieusement

questionné sur votre compte. J'ai répondu, comme toujours, que vous étiez fort riche, fantasque, passionné pour l'imprévu. Peu satisfait de cette réponse, il parlait de faire fouiller la maison de la rue de la Douane ; car on répétait, à qui voulait l'entendre, que vous étiez un espion du gouvernement américain. Mais, par bonheur, je me rappelais la disparition subite de la femme du vice-amiral. Supposant que c'était vous qui l'aviez enlevée...

–Vous supposiez juste, Charles.

–Supposant, dis-je, que vous l'aviez enlevée pour en faire un otage, je dis à Son Excellence que, si elle daignait me promettre le secret, je lui ferais une confiance...

–Ah ! répliqua Arthur gaiement, et vous lui dites sans doute qu'amoureux de madame Stevenson, nous avons ensemble tiré une bordée, suivant l'expression de nos matelots.

–C'est cela même, mon cher. Son Excellence trouva le tour ravissant. Elle demanda même si sir Henry l'accepterait aussi bénévolement que les autres escapades de madame son épouse. Je me félicitais de l'avoir mis hors de la voie, quand arriva la nouvelle du désastre de la flottille dépêchée d'Halifax contre les Requins, et de la mort du vice-amiral.

–Que dit-on alors ?

–Quelques hommes échappés au naufrage rapportèrent que les trois navires avaient été détruits. Les habitants d'Halifax furent consternés.

Le capitaine Irving vous avait-il deviné ou ne voulait-il que vous perdre dans l'opinion publique ? Mais il prononça votre nom dans un club, en ajoutant que vous pouviez bien faire partie...

–Des Requins de l'Atlantique ! dit Arthur en riant.

–Il raconta qu'à un dîner chez Son Excellence, au cottage de Bellevue, vous aviez pris leur défense.

–Pouvais-je faire autrement ? repartit Lancelot en riant de plus en plus fort. Mais le drôle a exagéré, car je me suis contenté de nier l'existence de nos personnes.

–Quoiqu'il en soit, poursuivit le secrétaire, depuis lors beaucoup de gens vous suspectent. Moi-même, je suis l'objet d'une surveillance fort gênante, et je sens qu'il est temps de quitter la place.

–Pouvez–vous tenir encore une semaine ?

–Oh ! avec des précautions, un mois...

–Bon, bon, cela suffit. Je reparaîtrai demain à Halifax. Je ferai ma visite habituelle à Son Excellence, et saurai bien, soyez–en sûr, fermer la bouche aux braillards. N'y a–t–il plus rien autre ?

–Non ; seulement M. du Sault est fort malade. On dit sa fille souffrante aussi. La perte de leur fils...

–Il n'est point mort. Je vous en parlerai dans quelques jours... A demain, chez le gouverneur... Il va sans dire que nous ne nous sommes pas encore vus.

Ils sortirent du couloir ; le secrétaire enfila un étroit sentier qui serpentait jusqu'à la crête du précipice ; et, quand il eut disparu, Arthur Lancelot appela ses bateliers, remonta dans le canot et se replongea dans le souterrain.

## II – MONSIEUR DU SAULT

Le capitaine revint, sans encombre, à son cutter.

Il avait hâte d'être rassuré sur le compte de Samson. Celui-ci était excellent nageur ; Lancelot espérait que, malgré la fureur de la tempête au moment où il était tombé à la mer, il avait réussi à échapper à l'abîme.

On lui apprit, hélas ! que ses espérances étaient illusoires. Deux ou trois fois, on avait vu Samson remonter sur l'eau et lutter contre l'impétuosité des flots, mais il n'avait pu atteindre une seule des cordes ou des bouées qu'on lui avait jetées.

On supposait qu'il s'était noyé ou brisé sur les rochers.

Le comte rentra dans sa cabine et pleura.

Il avait perdu le meilleur, le plus fidèle de ses serviteurs : la fortune se tournait contre lui.

En vain essayait-il de fermer les yeux. La nuit se passa lentement, pour Lancelot, dans une cruelle insomnie.

Le lendemain il fit une toilette sévère, soignée, et donna ordre qu'on le conduisît à Halifax.

Vers midi, il débarqua au quai du Roi. Aussitôt, il se rendit à la Maison du Gouvernement.

Une foule de solliciteurs se pressaient dans les antichambres de sir George Prévost.

L'huissier lui demanda qui il devait annoncer.

Annoncez le comte Arthur Lancelot, répondit le pirate d'un ton ferme.

A ce nom, plusieurs personnes se retournèrent. Quelques-unes étaient liées avec Lancelot ; mais elles feignirent de ne pas le reconnaître ; d'autres affectèrent de s'éloigner de lui.

Outre ces signes non équivoques de froideur, des murmures et des regards sournois ne lui confirmèrent que trop la vérité des paroles du secrétaire de Son Excellence.

Mais il n'était pas d'un caractère à se déconcerter aisément, et il eut l'air de ne point remarquer l'attention désobligeante dont il était l'objet.



Le capitaine Irving, qui se promenait dans l'antichambre avec un autre officier, l'aperçut.

Il pâlit et rougit tour à tour : ses traits se contractèrent.

Quittant son compagnon, il s'avança vers Lancelot.

–Vous m'avez promis ma revanche ? lui dit-il.

–C'est possible.

–Cette fois, continua le capitaine en faisant des efforts pour se modérer, cette fois ce ne sera plus au sabre, mais au pistolet.

–Vous voulez donc que je vous tue ! dit froidement le comte.

–Je veux donner une leçon à un misérable...

–Capitaine, l'heure et le lieu sont mal choisis pour une altercation...

–Je vous dis que vous êtes un...

–Encore un mot, et je vous soufflette ! dit Arthur.

L'autre bouillait de fureur.

–Je veux satisfaction...

–Vous ne l'aurez pas. C'est assez d'une. D'ailleurs, je vous tuerais. Vous êtes estropié, je le vois ; cela suffit.

–Eh bien ! fit Irving en se jetant sur Lancelot, les poings fermés...

Mais on l'arrêta.

–Filou ! cet officier est indigne de l'épaulette qu'il porte. Il triche au jeu ! dit Lancelot, que la colère commençait à gagner.

–Oh ! s'écria le capitaine en se débattant entre les mains de ceux qui le retenaient.

–Silence, messieurs ! vous faites un tapage qui trouble Son Excellence, dit l'huissier, sortant du cabinet de sir George Prévost.

Et il ajouta :

–M. le comte Arthur Lancelot est attendu.

Le commandant du Requin fut introduit dans les appartements du gouverneur. Il y resta plus d'une heure, et, quand il ressortit, les postulants remarquèrent, avec stupéfaction, que sir George Prévost l'accompagnait, en causant et en riant familièrement avec lui.

Le capitaine Irving l'attendait, pour le provoquer de nouveau. S'il fut surpris et contrarié de la faveur dont paraissait jouir Lancelot, il le fut bien davantage, quand le gouverneur lui dit sévèrement, après avoir reconduit son adversaire :

–Monsieur, votre inconvenante manière d'agir mérite une punition exemplaire ; je vous condamne à un mois d'arrêts forcés. Remerciez M. le comte Lancelot de ce qu'il a intercédé pour vous, car j'étais résolu à vous casser. S'il vous arrive jamais de vous oublier ici, je ne vous oublierai pas, moi !

Et il passa, laissant l'officier confondu, mais non calmé.

–Ah ! murmura celui-ci, je me vengerai, je me vengerai... Cependant, Lancelot se rendait à sa maison de la rue de la Douane.

D'un coup d'oeil, il s'assura qu'on n'y avait commis aucune effraction.

Il ouvrit la porte, monta à son boudoir et se laissa tomber sur un siège.

–Le gouverneur a encore été pris au piège, se dit-il ; c'est un excellent homme, un peu naïf, que sir George Prevost. Sans la mort de sir Henri, il eût trouvé de bonne plaisanterie que je fusse avec sa femme à la Bermude. Du reste, il n'a pas trop mal pris la chose. Mais il faut être sur ses gardes. Il y a de l'orage dans l'air. La nuée ne tardera pas à crever. Mon meilleur plan est de partir le plus tôt possible. N'était cette visite que je dois faire à la famille de Bertrand, je manderais à Charles de se préparer à lever l'ancre, dès cette nuit...

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'on frappa rudement à sa porte.

–Qui cela peut-il être ? murmura-t-il, en s'approchant d'une fenêtre donnant sur la rue. Ah ! le capitaine Irving. Il n'est pas satisfait.

Tant pis. Je ne me battrai plus avec lui. C'est décidé.

Les coups redoublèrent en bas.

–Lui ouvrirai-je ? continua Lancelot. Oui, cela vaut mieux. En somme, je saurai bien le tenir en respect.

Il décrocha un pistolet, le mit dans sa poche et descendit l'escalier.

Le marteau retentissait toujours avec violence. Lancelot ouvrit tranquillement.

–Vous faites beaucoup de bruit, monsieur, dit-il au brutal visiteur.

–Vous êtes un insolent, répondit celui-ci, en allongeant la main pour le souffleter.

Lancelot esquiva le soufflet, mais il fut obligé de lâcher la porte, et le capitaine Irving pénétra dans le vestibule.

–Sortez d'ici ! lui dit Arthur.

L'officier ricana.

–Vous croyez, riposta–t–il, que je sortirai comme ça, mon jeune mirliflor. Détrompez–vous, je ne quitterai pas la place que vous ne m'ayez donné raison...

–Si vous ne voulez pas sortir de bon gré, je vous jette dehors ! répartit le pirate.

–Oh ! pour cela, c'est une autre question. Nous la viderons, quand vous voudrez ; à l'instant même...

Et le capitaine se campa dans la position d'un boxeur exercé.

–Ça y est–il ?

Lancelot haussa les épaules avec un dégoût évident.

Cette scène avait attroupé quelques individus dans la rue. La majorité prenait parti pour l'officier contre le dandy. On lui adressait des encouragements, des excitations ; et l'on se moquait hautement d'Arthur.

–Ça y est–il ? répéta Irving, enivré par les marques d'approbation de la canaille.

Le comte comprit qu'il fallait en finir, malgré la répugnance qu'il avait à se colleter avec ce malotru.

–Je suis prêt, répondit–il.

Et, avant que le capitaine eût fait un seul mouvement, il lui asséna, sur la face, un coup de poing qui fit jaillir l'oeil de son orbite, en même temps que, d'un coup de pied dans le ventre, il l'envoyait rouler au bas des marches, contre la grille.

La foule battit des mains pour le vainqueur, et, de ses huées, elle accabla l'officier anglais, qu'elle poursuivit jusqu'à sa caserne. Car partout la foule est ainsi,–disposée à favoriser les actes de violence, mais encore plus disposée à applaudir le succès, sous quelque forme qu'il se présente.

Lancelot referma la porte, fit une toilette nouvelle, et, un quart d'heure après, il entra à la villa du Sault.

Tout, à l'extérieur, y avait un aspect morne, qui donnait à pressentir que de grandes douleurs s'agitaient au dedans.

Madame et mademoiselle du Sault étaient dans le parloir quand le comte parut.

Se levant éplorée, Emmeline se jeta dans ses bras.

–Ah ! dit sa mère comme pour excuser ce mouvement, vous ne savez pas,

monsieur, tous les malheurs qui nous ont assaillis depuis votre départ.  
Mon fils, mon pauvre Bertrand a été...

Les sanglots lui coupèrent la voix.

Arthur avait affectueusement conduit Emmeline à un canapé, et lui tenait les mains pressées dans les siennes : il semblait attendre l'explication de cette scène.

La jeune fille était trop émue pour parler.

–Bertrand a été pris par les pirates ! reprit madame du Sault.

–Pris par les pirates ! fit Lancelot avec une surprise bien jouée.

–Oui, murmura Emmeline, vous vous rappelez qu'on projetait une expédition contre eux ; malgré mes instances, il a voulu en être...

–Et il est tombé en leur pouvoir ! ajouta sa mère.

–Comment ? dit Lancelot.

–On nous a écrit, nous ne savons d'où, pour nous rassurer sur son compte, reprit Emmeline.

–C'est fort étrange ! dit Arthur d'un ton soucieux.

–Ah ! oui, fort étrange ! répartit madame du Sault. Mais, une autre affliction... mon mari...

–Il est malade, je l'ai appris, dit le comte. Ce n'est pas dangereux, sans doute ?

–Hélas ! répondit Emmeline, les médecins...

Mais, voudriez-vous le voir, car vous êtes médecin, vous aussi !

–Oh ! monsieur, venez, venez, je vous en prie, appuya madame du Sault.

–Mesdames, dit Lancelot, je suis tout disposé à vous être agréable ; malheureusement, mes connaissances...

–Venez ! répéta Emmeline en s'emparant de son bras.

Ils montèrent tous trois à l'étage supérieur, dans une chambre duquel M, du Sault était couché.

Au premier coup d'oeil, le comte jugea qu'il était atteint d'une pulmonie à son dernier période.

–Voici monsieur Lancelot, mon ami, monsieur Lancelot que vous demandez souvent, dit sa femme en s'approchant du lit. Le moribond se tourna sur sa couche, un éclair de joie traversa ses yeux à demi éteints, et il tendit sa main décharnée au jeune homme, en disant :

–Qu'on fasse retirer les gardes.

Deux femmes qui le soignaient quittèrent la pièce.

–Vous êtes venu à temps, monsieur, dit M. du Sault au comte.

Avancez–vous davantage. J'ai à vous parler. Asseyez–vous.

Lancelot lui obéit silencieusement. Son coeur battait d'une émotion qu'il ne s'expliquait point.

–Emmeline, ajouta le père, donne–moi de ce cordial qui est sur le guéridon, et assieds–toi aussi, de l'autre côté du lit, vis–à–vis de monsieur.

Il but une gorgée d'une potion qu'elle porta à ses lèvres, et reprit :

–Monsieur Lancelot, j'ai perdu mon fils... mon fils pour lequel j'avais entrevu un avenir... Je suis très–riche, vous le savez... Il ne me reste plus que ma fille... Bertrand, je ne crois pas qu'il vive, quoique...

Arthur protesta par un geste.

–Laissez–moi, laissez–moi parler ; fit le malade, mes heures sont comptées... Écoutez, mon ami... Vous l'êtes, n'est–ce pas, notre ami ?

–Soyez sûr, monsieur ! s'écria le capitaine...

–Oui, j'en suis sûr... j'ai besoin d'en être sûr... je mourrai content... Ma fille aura un protecteur ; vous lui servirez de protecteur... monsieur Lancelot ?

...

Emmeline baissa les yeux. M. du Sault continuait avec effort :

–Mais je dois vous confier un secret, monsieur Lancelot... Vous aimez ma fille, et elle vous aime... Ce secret ne peut nuire à votre tendresse... Emmeline, ma fille chérie... eh bien, elle n'est point ma fille...

Arthur tressaillit.

–Bertrand non plus n'était point mon fils... mais que cela ne vous effraie pas, monsieur Lancelot... Vous pouvez épouser Emmeline sans vous mésallier... Elle est de bonne maison... Elle et son frère sont des Grandfroy...

–Grandfroy ! exclama le comte en pâlisant.

–Oui... connaissiez–vous ? ...

–Non... non, monsieur, s'écria vivement Lancelot d'un air qui démentait la réponse, mais qui passa inaperçu.

–Je faiblis... je faiblis, murmura le malade ; mon Dieu ! donnez–moi la force d'achever... Ce sont des Grandfroy de T\*\*\*, en Bourgogne. En 1793,

lors de la Terreur... j'émigrai avec ma femme... Sur le navire se trouvait un M. de Grandfroy, émigrant comme nous... Il allait, avec ses deux enfants, rejoindre un frère qu'il avait dans la Nouvelle-Écosse...

le père de madame Stevenson...

–La femme du vice-amiral ? demanda le comte en frémissant.

–Sa femme... Mais, plus un mot... Je m'en vais... Emmeline... une cuillerée...

La jeune fille lui offrit ce qu'il demandait ; elle eut peine à on introduire quelques gouttes entre ses lèvres déjà glacées par le froid de la mort.

Cependant il se ranima encore :

–Vos mains, mes enfants, dit-il, vos mains... je m'en vas...

Machinalement, Arthur étendit sa main sur le lit.

M. du Sault la prit et la plaça dans celle d'Emmeline, pâle comme un spectre, et accablée par les sensations diverses auxquelles son âme était en proie.

Le mourant continua au milieu d'un silence sépulcral, troublé seulement par les sanglots que sa femme tâchait vainement de retenir.

–Le navire fut attaqué par des pirates... ceux qu'on appelle les Requins de l'Atlantique... qui m'ont volé mon Bertrand... Ils massacrèrent tout à bord... tout, à l'exception... de ma femme et moi, cachés avec ces enfants... dans une barrique... Leur père... combattait... Nous fûmes recueillis... le lendemain, par un bâtiment...

Il allait à... Halifax... Lancelot... protégez-la... soyez... un bon...

Oui... elle vous aime... Emmeline... Ma femme... Ah ! ...

Un son inarticulé s'échappa de son gosier ; une convulsion agita son corps, des gouttelettes de sueur parurent sur son visage ; il se dressa tout à coup, comme par une impulsion électrique, sur son séant, et il retomba lourdement.

M. du Sault avait cessé de vivre !

Le comte Lancelot se trouva mal. On attribua sa défaillance à la douleur que lui causait la perte du père de celle que l'on regardait comme sa fiancée.

### III – LES FIANCÉS

Le capitaine des Requins de l'Atlantique s'était promis de repartir le lendemain ou le surlendemain, au plus tard, pour Anticosti.

Quinze jours après, il était encore à Halifax.

Nous le trouverons dans son cabinet de travail où il a fait dresser un lit.

Des émotions terribles ont vaincu cette constitution nerveuse que des muscles d'acier semblaient mouvoir.

Pâle, les yeux bistrés, il grelotte la fièvre, comme disent les bonnes gens d'Halifax.

Madame du Sault l'a prié et supplié de s'établir chez elle ; Emmeline a joint ses instances à celles de sa mère : le comte a refusé. Chaque jour, ces dames viennent le visiter et passer quelques heures avec lui.

Le patron du cutter a remplacé Samson dans son service auprès du commandant, mais il ne jouit pas des mêmes prérogatives que l'ancien domestique : la chambre à coucher du maître lui est formellement interdite.

On n'a pu le décider à mander un médecin : il se soigne lui-même.

Cependant, Emmeline l'a pressé de voir le docteur de sa famille ; car l'amour de la jeune fille a pris, au souffle des chagrins, l'ardeur d'une flamme dévorante qui l'embrase tout entière. Ce n'est pas assez, pour elle, de demeurer deux ou trois heures avec l'objet de son adoration, elle voudrait ne le pas quitter d'une minute et maudit les convenances sociales. Néanmoins, après une crise des plus violentes, Arthur s'est remis ; il va mieux ; il se lève, se promène dans ses appartements, quoiqu'il ne sorte pas encore.

Comme Emmeline attend avec impatience l'heure où il pourra faire sa première sortie, tendrement penché à son bras !

Le mois de novembre a débarqué sur la côte américaine, avec sa cour voilée de brumes et de frimas.

Une après-midi, le comte Lancelot, enfoncé dans une bergère, le coude appuyé sur un des bras, la tête dans la main, réfléchissait profondément.

Sombres, cuisantes pensées que les siennes !

Depuis son départ, il n'avait reçu de Rapports ni d'Anticosti, ni du Caïman, qui devait, suivant son ordre, croiser à peu de distance d'Halifax.

Son domestique lui remit une lettre.

–Ah ! s'écria–t–il, en la décachetant vivement, du docteur Guérin ; je ne suis visible pour personne. Nicolas, si l'on me demande, tu feras attendre dans le parloir et tu me préviendras.

Et il lut :

« Novembre 1811

»Honoré commandant,

»Beaucoup de nouvelles ; pas bonnes nouvelles.

»Je commence par le plus important. Le Caïman , assailli par une tempête, en sortant de la baie, a été jeté à la côte. Nous avons pu sauver une partie de l'équipage, le reste a péri, et le magnifique navire, une des gloires de l'architecture navale, n'est plus. Sic transit gloria mundi.

»Ce n'est pas tout, mais je ne sais comment vous raconter l'autre événement. Car, après ce que vous avez fait pour moi, vous ; et jadis votre digne compagnon, le capitaine Maurice ; après m'avoir arraché à une mort certaine, puisque j'étais condamné à être pendu pour avoir souffleté un major insolent, sur ce vaisseau anglais dont vous fîtes la capture, et où je servais comme aide depuis que les événements politiques m'avaient forcé à émigrer, après toutes vos bontés pour moi, je sais que je suis un grand coupable, et que je ne mérite pas même votre indulgence.

Mais quel que soit le châtement qu'il vous plaira de m'infliger, je le subirai avec courage et je montrerai à nos compagnons que l'obéissance aux chefs est la première des conditions nécessaires à ceux qui veulent faire triompher une cause.

»Honoré commandant, votre protégé, Bertrand du Sault, s'était rétabli. Il était alerte, ingambe, mangeait d'assez bon appétit, mais il riait peu, et mes efforts pour le distraire n'aboutissaient pas. J'en étais surpris, car comme dit un proverbe : mens sana ou jocosa in corpore sano.

Il devait dissimuler quelque projet secret. Ma surveillance redoubla. Au lieu de deux gardes, j'en mis quatre.

»Mais, la semaine dernière, malgré toute ma sollicitude à son endroit, il disparut tout à coup...» Le comte eut le frisson ; ses yeux papillotèrent, il secoua la tête pour écarter les nuages qui les obscurcissaient.



La lettre tremblait dans sa main comme une feuille de bouleau agitée par la bise.

Cependant il continua :

«... Sur le bord de l'eau, nous retrouvâmes sa casquette d'enseigne et une canne dont il se servait habituellement. Nous crûmes que la marée les y avait poussés, et que le malheureux s'était noyé en tombant à la Mais il n'en était rien...»

–Oh ! quel bonheur ! s'écria le capitaine, avec une expression de joie indicible.

«... C'était une ruse pour nous mettre en défaut. Elle réussit d'abord ; car au lieu de lancer immédiatement quelques hommes à la poursuite du fugitif, je fis sonder la baie en tous sens. N'ayant rien trouvé, je commençai à avoir des soupçons de la vérité. Mais ce ne fut que le surlendemain de l'accident ! Et c'est là, commandant, une faute capitale que je ne me pardonnerai jamais...»

–Brave major ! je te la pardonnerai, moi ! murmura Lancelot.

«... Alors, j'envoyai des hommes à cheval pour fouiller l'île ; et, naturellement, j'en jetai quelques-uns sur le chemin que vous avez fait ouvrir dans le bois, de la baie Prinsta à la baie à la Chaloupe.

Je ne prévoyais que trop que si le jeune homme s'était enfui, il avait du prendre ce chemin, attiré par les émanations féminines, muliebres emanationes.»

–Oh ! il a vu cette femme ! exclama Arthur en froissant la lettre en ses doigts crispés.

«... Je ne m'étais pas trompé. Je les surpris ensemble. Ils faisaient leurs préparatifs pour une évasion, ne sachant où ils se trouvaient.

Heureusement que c'est moi, moi seul, qui mis la main sur les amoureux au moment où ils s'y attendaient le moins. Je crus que cette coquine de miss Kate m'arracherait les yeux ! Il paraît, d'après ce que j'ai entendu de leur conversation, car c'est à l'ombre d'un buisson de cannebergier qu'ils cultivaient leur tendresse, il paraît, dis-je, que le jeune homme était arrivé la veille, en l'absence des femmes chargées de garder madame\*\*\* et sa jolie suivante. Je doute qu'il ait passé la nuit dans le bois. Leur dialogue était enivrant au possible, et la fenêtre de la jeune dame qui ouvre sur la baie, est bien basse !

«Enfin, commandant, il sait tout , TOUT. Elle lui a tout appris. Je croyais qu'elle ignorait ce que vous savez. Point. Elle en faisait des gorges chaudes avec lui...»

Le comte suspendit sa lecture. Des sensations poignantes lui torturaient le coeur et le cerveau. Tant de colère, de haine, de jalousie, s'étaient amassées sur son visage, qu'il eût effrayé qui l'aurait contemplé à ce moment.

Et son corps frémissait, ses dents crissaient.

Au bout de quelques minutes, il put achever.

«... Lui, cependant, riait peu. Il était pensif, mélancolique. Je doute qu'il l'aime beaucoup. Qu'ajouterai-je ? Ils ont été pris, les deux tourtereaux. On les a remis en cage : elle, dans sa maison ; lui, dans la sienne.

Dès hommes sûrs ont sans cesse l'oeil sur eux. Et, en attendant vos ordres, ils ne sortent que trois heures par jour, entre leurs gardiens. Deux femmes couchent dans la même chambre que madame\*\*\*, et moi-même je me suis installé dans la maison de notre fugitif. Sa santé est parfaite. Mais, je ne vous cacherai pas qu'il est sombre, et qu'une prompte décision à son égard me semble indispensable, si nous ne voulons pas qu'il attente à ses jours.

»Voilà, commandant : j'ai été coupable de négligence, j'attends ma punition.

»Les réparations du Requin avancent, bientôt il pourra reprendre la mer.

»En général, les hommes se portent bien. Les blessés de septembre sont guéris pour la plupart.

»Je suis, honoré commandant, votre tout dévoué et repentant serviteur,

»E. GUÉRIN.»

Ayant fini, Arthur Lancelot tomba dans une profonde rêverie.

Son coeur battait avec force ; son visage blêmissait ou devenait rouge comme le feu, et ses yeux étaient ou atones, ou hagards, ou embrasés par des éclairs fulgurants.

De ses lèvres jaillirent souvent les noms de Bertrand et de madame Stevenson.

–C'en est fait ! s'écria-t-il enfin ; je renonce à cette carrière de crimes. Je partirai dès demain. Charles prendra, s'il le veut, le commandement des Requins... Assez d'aventures ! Maintenant, je veux le repos, le bonheur... Je suis riche, immensément riche.

Nous fréterons un bâtiment, et nous irons cacher notre félicité dans

quelque coin de la terre... loin du reste des hommes !

Il prit une feuille de papier et écrivit, en chiffres, un billet au secrétaire particulier de sir George Prévost.

La nuit était venue. Il pleuvait à torrents.

–Commandant, dit le domestique, après avoir porté le billet, il y a toujours au coin de la rue ce capitaine Irving, qui guette. Si vous vouliez, je vous en débarrasserais...

–Non ; laisse-le guetter.

Le domestique sortit, mais peu après il rentra dans le cabinet :

–Mademoiselle du Sault est en bas, dit-il.

–Mademoiselle du Sault, à cette heure, par un temps...

–Elle est seule, dit le patron du Wish-on-Wish.

–Fais-la monter.

Emmeline arriva fort essoufflée et mouillée.

Elle s'élança vers Lancelot qui l'embrassa affectueusement.

–Comment se fait-il ?

–Oh ! s'écria la jeune fille. Partez, partez bien vite, mon ami. Arthur, sauvez-vous ! On va venir vous prendre... Vous ne savez ? Ils disent que vous faites partie de la bande des pirates... ils l'assurent... Ils ont obtenu un mandat d'amener... Demain matin, ils doivent le mettre à exécution... C'est un ami de la maison qui nous a prévenues... Partez, Arthur, ne différez pas d'un instant... Soyez un pirate, si vous voulez... Je vous aime... je vous adore... Je n'aurai jamais d'autre mari que vous... Non, jamais... Je le jure sur la mémoire de mon père qui nous a fiancés... Partez, Arthur, vous m'emmènerez...

Dis que tu m'emmèneras ? ... Dis-le, mon bon Arthur ?

Elle avait glissé aux genoux du comte, et ses beaux yeux, noyés de larmes, mendiaient une réponse affirmative.

La tête penchée sur la poitrine, sa main indifféremment abandonnée dans la main droite, chaude et frémissante de la jeune fille, Lancelot réfléchissait.

–Mais qu'avez-vous donc ? Vous ne me répondez pas, Arthur ? Reprit-elle, étonnée de son silence glacial.

Et, craignant que la découverte qu'elle avait faite ne l'eût indisposé contre elle, elle continua d'un ton passionné :

–Puisque je vous dis, Arthur, que je vous aime, quoi que vous soyez et quoi que vous décidiez pour moi ! puisque je vous fais le serment de n'être jamais à un autre qu'à vous ; puisque je serai heureuse de partager votre bonne ou mauvaise fortune, et que, quand même vous seriez un de ces Requins de l'Atlantique,–sa voix devint profonde, caverneuse,–qui ont fait périr mon pauvre Bertrand...

–Arrêtez ! arrêtez ! Emmeline, interrompit le comte ; Bertrand n'est pas mort ! En voici la preuve !

Et il lui montra les passages de la lettre du major Guérin, où il était question de la santé de son frère.

Puis, comme les regards de la jeune fille, regards mêlés d'étonnement et d'effroi, lui demandaient : «Mais qui êtes–vous donc ? » il se leva, la prit par le bras, et, ouvrant la porte de sa chambre à coucher :

–Vous allez le savoir, lui dit–il.

La surprise de la jeune fille redoubla en mettant le pied dans cette chambre, où chaque chose protestait contre le séjour ordinaire d'un capitaine de forbans.

Meublée avec une luxueuse élégance et tendue en soie rose, semée de petits bouquets de myosotis, elle avait cette grâce, ce parfum, ce je ne sais quoi qui se trahit dans toutes les choses de la femme.

Du reste, on y remarquait un piano, une guitare, une petite table à ouvrage et un métier à tapisserie. Contre un chevalet, une peinture ébauchée représentait une scène champêtre. La cheminée était couverte de bijoux ; une broderie commencée traînait sur un fauteuil. Sur le lit, fort étroit,–lit de pensionnaire pour les proportions,–mais richement garni, un peignoir en fine batiste avait été jeté avec négligence. Ce n'était assurément point la chambre à coucher d'un homme.

Quand ils furent entrés, Lancelot ferma la porte.

Ce qu'il dit à Emmeline nul ne le sut ; mais en sortant, au bout d'une heure, la jeune fille, défigurée, avait l'aspect d'un cadavre.

Elle pouvait à peine se soutenir.

–Vous nous rendrez Bertrand, balbutia–t–elle, et je prierai Dieu de vous absoudre... Ah ! vous nous avez fait bien du mal...

–Vous avez ma parole, répondit le capitaine.

Il descendit avec elle, pour la conduire à la villa du Sault.

–Je vais faire atteler, dit-il, en entendant la pluie qui tombait toujours à torrents.

–Non, non, s'opposa Emmeline. Donnez-moi votre bras, j'ai besoin de marcher... Prenez seulement un parapluie...

Lancelot ouvrit la porte extérieure. Emmeline passa la première, en déployant son parapluie.

–Il vaudrait mieux monter en voiture, dit-il à haute voix, en remarquant combien la nuit était sombre.

–Ah ! enfin, je vous tiens ! cria à cet instant une voix furibonde sur l'escalier.

–Au secours ! au secours ! Je me meurs ! proféra Emmeline !

Et elle tomba sur les marches.

Lancelot distingua la silhouette d'un homme qui fuyait à toutes jambes vers l'autre extrémité de la rue.

–Le capitaine Irving ! murmura-t-il ; le misérable s'est trompé. Il a pris cette malheureuse enfant pour moi !

Il releva Emmeline, la porta dans le vestibule, qui fut aussitôt inondé de sang.

Un coup de couteau lui avait traversé le coeur ; déjà elle était morte.

Lancelot dit au patron du Wish-on-Wish :

–Ensevelis ce corps dans une malle, et tu le porteras à la villa du Sault. Tu le déposeras devant la grille.

–Oui, capitaine, répondit le marin.

Le comte remonta dans son cabinet et écrivit : « Madame,

» Votre fille Emmeline a été tuée, ce soir, par le capitaine Irving, en sortant de chez moi. Elle était venue m'avertir qu'on devait m'arrêter.

En la frappant le capitaine Irving croyait me frapper.

» ARTHUR LANCELOT,

» Commandant des Requins de l'Atlantique.»

Et il mit sur l'adresse :

Madame

Madame veuve du Sault,

En ville.

Cette lettre fut jetée à la poste. Le domestique du Wish-on-Wish accomplit sa funèbre mission.

–Maintenant, Nicolas, lui dit le comte, place dans toutes les chambres, sauf celle où je serai, un des barils d'essence et de vitriol qui sont dans la cave, et va prévenir le secrétaire du gouverneur qu'il faut se rendre au quai du Roi, à l'instant.–La chaloupe y est–elle ?

–Oui, capitaine ; elle y est chaque nuit depuis votre arrivée.

–C'est bien. Va ! tu me rejoindras au quai.

Le comte Arthur Lancelot rentra dans sa chambre à coucher ; l'embrassa d'un regard douloureux, mais sec, brûlant.

Il ne pouvait pleurer !

–Tout est fini ! bien fini ! s'écria–t–il après une longue méditation.

Ma détermination est irrévocable. Mais le contempler encore une fois, rien qu'une ! Une seule fois l'avoir dans mes bras, palpiter sous ses caresses, et puis, mourir après ! ... oui, mourir après ! répéta–t–il à voix basse en passant dans le cabinet.

Un Baril était posé au milieu. Il décrocha une hache, enfonça ce baril, d'où s'échappèrent des flots de liquide. De même fit–il dans chacune des chambres ; ensuite il ouvrit un placard du premier étage, le placard était rempli de matières inflammables. Il prit une boîte de poudre, la répandit dans la pièce de manière à ce que la traînée communiquât, d'un côté, avec le placard, de l'autre à une mèche. Il mit le feu à cette mèche.

Ensuite, il sortit de la maison en fermant la porte à double tour.

Aux clartés lugubres d'un effroyable incendie, qui dévora toute la rue de la Douane, Arthur Lancelot, commandant des Requins de l'Atlantique, et Charles Lancelot, son prétendu cousin, le perfide secrétaire du gouverneur de la Nouvelle–Écosse, quittèrent Halifax sur la cutter Wish–on–Wish.

## IV – CLOTILDE DE GRANDFROY

Dans la matinée du 5 décembre de la même année, par un temps clair et froid, le Wish-on-Wish partit de la baie au Renard en se dirigeant vers la baie Prinsta. Il y arriva de bonne heure. Le commandant des Requins de l'Atlantique en sortit. Il n'était point masqué, et portait un costume de femme qui lui seyait à ravir.

Il s'avança péniblement vers la maison où Bertrand du Sault était prisonnier.

Il entra en tremblant. A la vue du capitaine, les gardiens du captif se retirèrent.

Bertrand avait tressailli, mais sans paraître surpris.

Le commandant se jeta à ses genoux, et étendit vers lui des mains suppliantes :

–Oh ! dit-il, Bertrand, Bertrand, pardonnez-moi, je vous aimais, je vous aime tant ! Ne me détestez pas, et si vous le voulez j'abandonnerai cet exécrable métier...

–Relevez-vous, madame, répondit froidement le jeune homme ; je ne vous fais pas l'honneur de vous détester... je vous méprise !

Ces paroles furent prononcées avec un geste et un accent de dédain si profond que la jeune femme y lut immédiatement sa condamnation irrévocable !

–Promettez-moi au moins de ne pas épouser madame Stevenson, reprit-elle d'une voix brisée.

–Il haussa les épaules et lui tourna le dos.

–Bertrand, continua la malheureuse, vous êtes libre ! allez ! Allez rejoindre votre maîtresse. Elle est à bord du cutter. Il vous déposera sur les côtes de la Nouvelle Écosse ! allez, mon ami ! Et ouvrant la porte, elle fit signe à des matelots qui attendaient sur le rivage.

Ils empaquetèrent tout le mobilier et prièrent Bertrand de les accompagner. Le commandant des Requins de l'Atlantique avait disparu.

Bertrand monta sans hésiter sur le Wish-on-Wish , où il trouva madame

Stevenson et Catherine. L'embarcation se mit à la voile et prit le large.

En passant sous la Tête à la Table, dont la masse énorme allongeait ses ombres au loin dans l'océan, l'enseigne qui se tenait sur le pont avec Harriet, distingua, sur le bord du précipice la silhouette d'une femme.

Ah ! disait cette femme, regardant avec une amertume indicible le couple amoureux ; ah ! la destinée est juste ! Il y a aujourd'hui dix-huit ans, que m'enfuyant de la maison de mon mari, le baron de Grandfroy, je jurais à Maurice Lancelot de n'avoir jamais d'autre amant que lui ; ce serment, je le lui renouvelai volontairement à son lit de mort, quand il me confia le commandement de ses hommes, et j'ai voulu le violer... Oui, la destinée est juste !

Un coup de feu retentit et le cadavre de Clotilde de Grandfroy tomba dans la mer.

–Pauvre femme ! elle t'aimait pourtant ! mais il faut convenir qu'elle était bien romanesque ! minauda madame Stevenson à l'oreille de Bertrand.

Celui-ci ignora toujours que cette femme, c'était sa belle-mère.

FIN



# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)